
AD





voir table "in fine"

COMÉDIES

Préface du Diable Boiteux [...]
pp. 467-515



PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

COMÉDIES

PAR

le Chev^er de Bouffret

AUTEUR DES PASSE-TEMPS POÉTIQUES
ET DES LOISIRS RELIGIEUX

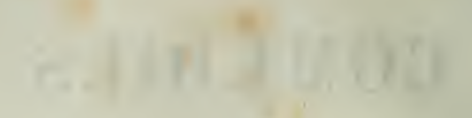


PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE
RUE DU BAC, 46.

H. FOURNIER, RUE SAINT-BENOIT, 7

1845.




CATHOL

PRÉFACE

Voilà des comédies qui, sans doute, paraîtraient au public trop faibles d'action, depuis que les si vives impressions des événements politiques lui ont fait changer sa manière de penser et de juger. Aussi ne les ai-je présentées à aucun comité de lecture ; mais, croyant qu'elles pourraient plaire à quelques sociétés moins difficiles ou plus indulgentes que le pu-

blic, je me suis décidé à les réunir dans ce recueil de poésies en les mettant au rang des *Comédies de Société*. Je borne là mon espoir de succès, ne pouvant le porter plus loin. La modestie de l'auteur a franchement rempli son devoir : c'est au lecteur à la juger.

LA RIVALITÉ SUPPOSÉE

OU

JE NE VEUX PAS ME MARIER

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES.

BELVAL.

MELCOURT, neveu de Belval. (Ce rôle doit être joué avec légèreté.)

JULIE, pupille de Belval.

FLORVILLE, ami de Melcourt.

GERMAIN, vieux domestique de la maison.

La scène est chez Belval, à Paris.

Le Théâtre représente un Salon ; une pendule est sur la cheminée, à droite ; à gauche est une table où sont des plumes, un encrier et du papier. Dans l'enfoncement on voit un jardin au travers de deux croisées et d'une porte vitrée ; la porte est dans le milieu et une allée est en face.

LA RIVALITÉ SUPPOSÉE

OU

JE NE VEUX PAS ME MARIER

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *dans un fauteuil.*

(Il regarde à la pendule l'heure qu'il est.)

Dix heures du matin, et pas encor rentré !...
De mes sermons je vois qu'il n'est pas pénétré.
De ses tours de jeunesse en tous lieux il se vante ;
Mais le tort qu'il se fait jamais ne l'épouvante.
Les femmes et le jeu partageant son amour,
Il ajoute la nuit à ses plaisirs du jour.

De tout ce qu'on lui dit il ne tient aucun compte,
Et lui parler raison, c'est l'endormir d'un conte.
Je vois, sur ses écarts, son oncle l'avertir ;
Mais il perd bien son temps, s'il veut le convertir :
A toute remontrance il oppose le rire.

(*Il se lève.*)

Ce qu'il est aujourd'hui j'ai bien su le prédire.
Lorsque l'on présenta des cartes à ses yeux,
D'en connaître l'usage il parut curieux,
Et de ses questions chaque jour j'étais ivre ;
Il lisait dans un jeu bien mieux que dans un livre :
Jouer pendant une heure était pour lui trop peu.
Et je dis : il aura la passion du jeu.
De toujours contredire il avait la manie.
Je dis : toujours gager deviendra sa folie.
Qu'une femme, surtout, vînt à lui proposer
Ou baiser ou bonbons, il prenait le baiser.
D'après ce choix je dis : il aimera les femmes.
A différentes fois j'entendis plusieurs dames

Lui dire : A tes parents je voudrais m'allier.
A ma fille, Melcourt, veux-tu te marier?
Répondant un non sec il tournait le visage.
Je dis : il n'aura pas le goût du mariage.
Avec l'âge ses goûts ont su se maintenir :
L'enfance ainsi nous offre en petit l'avenir.

SCÈNE II.

MELCOURT, GERMAIN.

MELCOURT, *avec légèreté.*

Tu m'attendais, Germain, avec impatience,
Et tu me préparais, selon ta conscience,
Un long et beau sermon ?

GERMAIN, *avec humeur.*

Enfin je vous revois!

MELCOURT.

Comme vieux serviteur tu veux prendre tes droits.

GERMAIN.

Votre oncle heureusement ignore votre absence.

MELCOURT.

Je me fiais, Germain, aux soins de ta prudence.

GERMAIN.

Quel train, sans ma prudence, il aurait fait céans!

MELCOURT.

L'excès de son courroux eût agité ses sens :
Il se serait couché plus tard que d'habitude,
N'aurait pu de son cœur chasser l'inquiétude;
D'un sommeil salutaire aurait perdu le fruit,
Et me reprocherait cette mauvaise nuit;
Mais, calme, il a dormi ses neuf heures de suite.

GERMAIN.

Il ne pourrait à tort blâmer votre conduite.

MELCOURT.

Personne, mieux que toi, ne prêche la raison;
Mais j'ai besoin d'argent, et non pas de sermon.

GERMAIN.

Fort bien, je vous entends. Oui, c'est au jeu sans doute,
Que vous avez, Monsieur, passé la nuit ?

MELCOURT.

Écoute.
Je vais te détailler l'embarras où je suis.
J'ai joué, j'ai perdu, puis je dois cent louis.
A cette dette, en plus j'ajoute une gageure.

GERMAIN.

Encor !

MELCOURT.

Moi le perdant, je ris de l'aventure.
Hier, Florville et moi nous vantons nos chevaux ;
Jamais, à nous entendre, on n'en vit de plus beaux.

GERMAIN.

Celui de votre ami ne valait pas le vôtre ?

MELCOURT.

A chaque qualité j'en opposais une autre :
Enfin à cent louis je fais monter le mien.

Florville à cent cinquante estime au moins le sien :
Le meilleur, disons-nous, doit aller le plus vite ;
La course en pareil cas va fixer le mérite.
D'être prêts à lutter nos chevaux semblent fiers ;
L'espace est mesuré, les paris sont ouverts.
Le prix est la valeur que, selon sa pensée,
Le maître du cheval a lui-même fixée.
Ou bien selon le choix qu'il aura résolu,
Le vainqueur gagnera le cheval du vaincu.
On attend le signal et les trois coups commencent ;
Au dernier nous piquons et les chevaux s'élancent.
Florville atteint le but. Vois mon malheureux sort!
A quatre pas du but mon cheval tombe mort!...

GERMAIN.

D'après le libre choix que votre ami peut faire,
Ce sont les cent louis qu'au cheval il préfère.

MELCOURT.

A moins que pour ce prix il en prenne la peau.
De ma détresse ainsi je t'ai fait le tableau ;

Cela fait au total deux cents louis de perte.

GERMAIN.

Et votre oncle ?...

MELCOURT.

A mes vœux je vois sa bourse ouverte.

GERMAIN.

Moi qui ne la vois pas, je représenterai
Que vous dépensez trop, qu'un jour...

MELCOURT.

J'hériterai

De mon oncle.

GERMAIN.

En ceci, quelle est votre assurance ?
Car s'il se mariait...

MELCOURT.

Il se souvient, je pense,
Qu'il le fut autrefois.

GERMAIN.

Il pourrait épouser

Sa pupille Julie.

MELCOURT.

On peut le refuser,

Si je le veux.

GERMAIN.

Comment?

MELCOURT.

Si dans cette journée

Je voulais à Julie unir ma destinée,
Au lien de l'hymen il ne penserait plus;
Sinon, l'oncle barbare épouse à mon refus.
A le faire changer c'est en vain que j'insiste.
Trop fatigué de voir combien je lui résiste,
Le délai qu'il me donne est jusques à midi;
C'est peu pour réfléchir.

GERMAIN.

Oui, pour un étourdi,

Deux cents louis, Monsieur, c'est une forte somme.

MELCOURT.

Mieux que toi, je le sais.

GERMAIN.

Eh bien! en galant homme...

MELCOURT.

Je veux tout payer... mais ne pas me marier;
Par un tel nœud je crois ne pouvoir me lier.
C'est une aversion !... bien permise à mon âge,
Auquel l'indépendance est d'un grand avantage.
Du beau sexe en tout lieu je suis l'adorateur;
Mais jusqu'au mariage : à ce nom, la froideur
Se glisse dans mes sens, vient changer tout mon être,
Et je vois à l'instant l'idole disparaître.

GERMAIN.

Votre oncle, je le crois, ne pense pas ainsi.

MELCOURT.

Je veux qu'au célibat il se conforme aussi.

GERMAIN.

S'il ne se rendait pas?

MELCOURT.

Par des ruses secrètes
Je saurai... je m'en charge, et charge-toi des dettes
Près de lui.

GERMAIN.

Volontiers je changerais ma part.

MELCOURT.

Plaider pour la jeunesse est le droit du vieillard.

GERMAIN, *avec humeur.*

Je n'embrasserai pas une cause très-bonne.

MELCOURT.

Voilà précisément pourquoi je te la donne.
Mon oncle de tout temps à toi s'est confié,
Et dans plus d'un secret il t'a mis de moitié :
Ton ascendant sur lui fait toute ma ressource.

GERMAIN.

J'en ai sur son esprit, mais non pas sur sa bourse.

(*Avec humeur.*)

Puisque vous le voulez, Monsieur, il m'entendra ;
Mais je prévois d'ici tout ce qu'il répondra.

MELCOURT.

Pour qui sait tout prévoir la réplique est facile.

GERMAIN.

Supposez qu'il vous parle.

MELCOURT.

Et que je suis docile.

GERMAIN, *contrefaisant l'oncle.*

Que de dettes, Monsieur, j'acquitte pour Melcourt !

MELCOURT, *comme s'il parlait à son oncle.*

Mon oncle, ce sera la dernière en ce jour.

GERMAIN.

Toujours même réponse !

MELCOURT.

Et toujours même envie
De réparer les torts d'une tête étourdie !

GERMAIN.

Monsieur, écoutez-donc et suivez mes leçons

MELCOURT.

J'attends, ordonnez-moi.

GERMAIN.

Mariez-vous.

MELCOURT, *avec impatience.*

Allons,

De mon oncle assez bien tu prenais le langage :
Mais ici je te vois outrer ton personnage.
Donc je fais l'oncle, et toi tu redeviens Germain.
« Qui peut payer ne doit remettre au lendemain,
« Prenez deux cents louis qui sont dans ma cassette,
« Pour mon neveu je paie encore cette dette. »

GERMAIN.

Vous outrez plus que moi.

MELCOURT.

Ne me réplique pas ;

Va les chercher, te dis-je.

GERMAIN, *s'en allant.*

Ah! quelle tête!

SCÈNE III.

MELCOURT, *il regarde à la pendule.*

Hélas!

S'il faut me marier l'heure fatale approche.

(*Vivement.*)

Je tiens à mon refus et brave le reproche.
Que m'importe! il le faut; dussé-je, en avocat,
Faire un long plaidoyer sur l'heureux célibat.
Que je hais ces fâcheux poussés par la manie
De marier les gens qui n'en ont pas envie!
Vous voyez ces furets de la société,
Traînant dans tous les lieux leur importunité,
Se glisser chez les veufs, les veuves et les filles,
Et divulguer partout les secrets des familles.
A force d'intriguer ont-ils rempli leurs vœux?

Sur cent maris qu'ils font, il se trouve un heureux.
Belval dit que d'un fou l'hymen doit faire un sage !
D'un sage il fait un fou. Quel bruit! c'est lui, je gage.

SCÈNE IV.

MELCOURT, BELVAL.

BELVAL ; *avec sévérité.*

Que vient-on de m'apprendre?

MELCOURT.

Ah ! je pensais à vous :
Je me disais : « Mon oncle est bon, sensible et doux.
« Germain, par son récit, a su gagner son âme.
« Je le vois, tour à tour, qui me plaint et me blâme;
« En dépit de lui-même il veut se contenir ;
« Mais de son âme émue il s'échappe un soupir,
« Et sachant le remède à ma douleur extrême,
« Il accourt en riant me l'apporter lui-même. »

Pour tout dire en un mot : vous m'avez apporté
Mes deux cents louis.

BELVAL.

Non, vous avez mal compté.

MELCOURT.

J'entends. Voulant cacher les dons de la tendresse
Sous les charmes discrets de la délicatesse,
Vous avez ajouté vingt-cinq louis de plus ?

BELVAL.

Non, Monsieur, au total ne voyez qu'un refus.

MELCOURT.

Ce mot ne peut sortir que d'une âme glacée ;
Il n'a pas, j'en suis sûr, suivi votre pensée.

BELVAL.

Il paraît que Monsieur veut me piquer au jeu.
Je connais le dessous des cartes, mon neveu :
Étudiez-moi plus sur tout ce que je pense.
Je ne sais qui vous donne une telle assurance.

MELCOURT.

Votre amitié pour moi.

BELVAL.

Je la retirerai;

(*Avec tendresse.*)

Mais change de conduite et je te la rendrai.

MELCOURT.

Veuillez m'en indiquer une plus agréable.

BELVAL.

Pour toi, le mariage est la plus raisonnable.

Julie.....

MELCOURT, *avec indifférence.*

Est votre choix.

BELVAL.

Veux-tu le rejeter ?

MELCOURT.

Vous épousez pour moi.

BELVAL.

Je veux bien ajouter

Une condition à celles que j'ai faites :
Prends la main de Julie et je paîrai tes dettes.

MELCOURT.

Cette condition me plaît dans sa moitié,
Payer mes dettes !... mais je serai marié.

BELVAL.

Pourquoi donc repousser ainsi le mariage?
D'où cette aversion te vient-elle à ton âge?

MELCOURT.

De tout ce que je vois.

BELVAL.

Je suis de ton avis,
Si dans la capitale.....

MELCOURT.

Ailleurs comme à Paris.
Si je voulais tracer la peinture fidèle,
Qu'à mes yeux chaque jour la vérité révèle,
Sur tout ce qui se voit, sur tout ce qui se dit,
Je ferais un discours aussi long qu'érudit,

(*Avec une emphase ironique.*)

Et dans ces beaux moments où de l'âme oppressée,
La métaphore élève, agrandit la pensée,
Je représenterais l'hymen au triste front,
Entouré des regrets, de l'ennui, de l'affront.
Il veut en vain lutter contre un torrent de peines,
Il succombe accablé sous le poids de ses chaînes.
Secouru du sommeil, rêve-t-il le plaisir?
D'un moment loin de lui c'est l'heureux souvenir!

BELVAL.

J'admire, mon neveu, tes fleurs de rhétorique;
Mais je dirai de même, en style allégorique,
Que je puis, détournant les yeux de cet objet,
T'offrir d'autres tableaux sans changer de sujet.
Ainsi que toi, Melcourt, Linval dans sa jeunesse
Recherchait la folie et fuyait la sagesse.
Dissipant tout son bien au jeu comme au plaisir,
Prodigue du présent, endettait l'avenir.
Lorsque dans ce moment, par un secours propice,

L'Hymen vint l'arrêter au bord du précipice.
Sa femme qu'il aimait, dans un doux entretien,
Voulut par ses discours le ramener au bien.
Ce seul moyen, hélas ! ne pouvait l'y conduire ;
Alors par ses vertus elle sut le séduire.
C'est ainsi que souvent, quand l'erreur pervertit,
Au défaut du sermon l'exemple convertit.

MELCOURT.

Mon oncle, je vous prends par vos propres paroles ;
Vous ne trouverez pas mes arguments frivoles.
Le tableau, pensez-vous, qui nous parle le mieux,
Est celui qui souvent nous a frappé les yeux?
Il me semble encor voir ma tante, votre épouse,
Empoisonner vos jours par son humeur jalouse ;
Que de fois je vous vis maudire le destin
Qui, pour votre malheur, vous fit don de sa main !

BELVAL.

Voulez-vous bien, Monsieur, cesser un tel langage?

MELCOURT.

J'ai la mémoire heureuse et j'en fais bon usage.
Mon oncle, rien n'est tel que de vivre garçon :
Pour nous tous les plaisirs sont à discrétion ;
Acceptez, refusez, vous êtes à vous-même ;
L'état d'indépendance est le bonheur suprême :
Jamais, en mariage, on ne pourrait l'avoir ;
Il y faut allier les plaisirs au devoir.
Suis-je absent quelque temps, moi qui n'ai point de femme,
C'est un soupçon jaloux que j'ai de moins dans l'âme.
L'époux le mieux pourvu n'a-t-il pas ce soupçon ?
Et jamais son erreur ne lui sert de leçon.
En tout l'expérience est l'école du sage,
Et qui prévoit l'écueil évite le naufrage.

BELVAL.

Tu peux te confier au bon choix que j'ai fait.

MELCOURT.

Tout aussi bien que vous, je sais qu'il est parfait.
Si, de me marier, j'avais la moindre envie,

Mon choix assurément tomberait sur Julie ;
Mais mon goût, mes plaisirs...

BELVAL.

Ah ! vous la refusez ?
Cela suffit, Monsieur, je l'épouse.

MELCOURT.

Épousez !

BELVAL, *tirant un papier de sa poche.*

Ici j'ai le contrat, il est sans signature.

MELCOURT, *avec indifférence.*

Signez !

BELVAL.

Je veux avant t'en faire la lecture.
Je donne à Julie.....

MELCOURT.

Ah ! Monsieur, voulez-vous bien
M'épargner la longueur des détails ?

BELVAL.

Tout mon bien.

MELCOURT.

Tout !

BELVAL.

Vous m'approuvez ?

MELCOURT, *avec dépit.*

Oui.

BELVAL.

C'est un aveu sincère ?

MELCOURT.

Vous voir si généreux pourrait-il me déplaire ?

BELVAL.

Je partageais mes biens entre Julie et vous ;
Mais vous me refusez, je les lui donne tous.

MELCOURT.

Donnez !

BELVAL.

Tu n'as plus rien.

MELCOURT.

J'ai beaucoup.

BELVAL.

Ta ressource?

MELCOURT.

Vous.

BELVAL.

A tous vos excès je fermerai ma bourse.

MELCOURT.

Je jouerai.

BELVAL.

Tu perdras.

MELCOURT.

Je puis gagner.

BELVAL.

Melcourt,

Le jeu peut par hasard nous enrichir un jour;
Mais lorsqu'à ses faveurs nous voulons trop prétendre,
Les biens qu'il a donnés il peut nous les reprendre.
Averti du danger, mets-toi donc à l'abri :
Je tiendrai ma promesse, ainsi jusqu'à midi

Fais tes réflexions.

MELCOURT.

Elles sont toutes faites.

Je veux rester garçon.

BELVAL.

C'est fort bien ; mais tes dettes ?

MELCOURT.

(*A part.*)

Je les paîrai, mon oncle. Un trait vient me frapper.

(*Il retient Belval qui s'en va.*)

Il ne faut aux traités rien laisser échapper.

Dites-moi. Si j'avais un refus de Julie.....

BELVAL.

Je paye.

MELCOURT.

A cet aveu, mon oncle, je me fie.

BELVAL, *lui frappant sur l'épaule.*

Avant la fin du jour tu voudras l'épouser.

SCÈNE V.

MELCOURT.

Il faut donc maintenant me faire refuser.
Florville pourrait bien dans cette conjoncture...
Il vient fort à propos, non pas pour sa gageure,
Je ne peux m'acquitter.

SCÈNE VI.

MELCOURT, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Je ne viens pas exprès ;
Mais sans doute, mon cher, tes cent louis sont prêts?

MELCOURT.

Il faut te les payer, Florville, et j'en enrage!

FLORVILLE.

Ton cheval devait être estimé davantage.

MELCOURT.

Tu n'en es, pour l'instant, ni plus ni moins payé :
J'ai pour toi, cher Florville, un grand fonds d'amitié;
Mais je n'ai point d'argent.

FLORVILLE.

Que rien ne t'embarrasse.

MELCOURT, *avec tendresse.*

Mon ami...

FLORVILLE.

Fais payer ton cher oncle à ta place;
Mais ne va pas surtout nommer ton créancier;
Mon nom serait suivi d'un refus de payer.
Tu sais qu'il se souvient d'une ancienne querelle
Que nous eûmes ensemble au sujet d'une belle,
Dont il croyait vraiment avoir touché le cœur,
Quand la dame à ses yeux me nomma son vainqueur;
Deux ans ans sont ajoutés à ce jour qu'il abhorre,

Mon amour est passé, sa haine dure encore.
Pour cette haine il a deux puissantes raisons :
D'abord un coup d'épée, et surtout des chansons...
Tu sais qu'une satire, adroitement frappée,
Blesse plus l'amour-propre encor qu'un coup d'épée.
De sa pupille, hier, j'ai demandé la main,
Il me l'a refusée.

MELCOURT.

Est-il vrai ? l'inhumain !
Eh bien, il me la donne à moi qui la refuse.
Ma haine pour l'hymen est mon unique excuse.
Je sais apprécier ces charmes enchanteurs
Qui donnent à Julie autant d'adorateurs ;
Mais enfin, mon ami, la reine de Cythère,
Pour la première fois, descendrait sur la terre ;
Fervent admirateur de ses divins attraits,
Je pourrais l'adorer, mais l'épouser !... jamais !
Le mariage est fait pour les plaisibles âmes.
J'aime beaucoup le jeu, le plaisir et les femmes.

Au jeu je suis fidèle, aux femmes inconstant ;
De plus, je suis jaloux, point du tout endurant ;
Enfin je n'ai, mon cher, point de philosophie.
Qui n'est point philosophe est fou s'il se marie.

FLORVILLE.

Des mots changeant ainsi la valeur à ton gré,
Ton philosophe (mot au sage consacré)
Est le stoïcien dont l'unique système
Est d'être indifférent pour autrui, pour lui-même.
Hélas ! comment de lui ne serait-il vainqueur?
Jamais un mot touchant n'a pénétré son cœur.

MELCOURT.

Il est exempt des maux d'une âme trop jalouse.

FLORVILLE.

L'égoïste vit seul, l'homme sensible épouse.

MELCOURT, *avec ironie.*

Et cet homme sensible, entre sa femme et lui,
Voit naître les tourments, les chagrins et l'ennui.
Si la raison n'est pas du côté de sa femme,

Son pouvoir devient nul, en vain il le réclame;
On boude, on contrarie, et l'on maudit ce jour
Qui commence l'hymen et qui finit l'amour.

FLORVILLE.

Ton esprit, mon ami, qui dans ce moment raille,
Veut me faire juger l'envers de la médaille;
Mais je ne veux la voir que de son beau côté,
C'est la perfection de la félicité.
Considère deux cœurs, unis sans imposture
Par l'amour le plus vif, l'estime la plus pure,
Et de cette union vois naître des enfants,
Qui deviennent l'appui, le bonheur des vieux ans!
Des chaînes que chacun tient de la destinée,
La chaîne de l'hymen est la plus fortunée.

MELCOURT.

Le bonheur est, pour moi, de librement agir :
Tu vois que ton tableau ne peut me convertir.
Toi, complaisant et doux, si confiant! si sage!
Je te vois, mon ami, né pour le mariage;

Et pour avoir le prix de tes rares vertus,
Prends la main de Julie avec cent mille écus ;
Je te la donne, prends.

FLORVILLE.

Oui, c'est bien ton envie ?
Tu prouves l'amitié par un trait de folie :
Car je verrais détruits mes vœux et mon espoir,
Si je n'étais servi que par ton seul pouvoir.
De refus envers moi le tuteur est prodigue.

MELCOURT.

Au défaut du pouvoir on se sert de l'intrigue.
On t'aime ?

FLORVILLE.

On dit que non.

MELCOURT.

Sans doute avec douceur.
Va, c'est le non d'usage et point celui du cœur.
A la première fois qu'on lui dit : Je vous aime,
Une femme jamais ne vous répond de même.

Pensant, en pareil cas, au nenni de Marot,
Jugeons sur le regard, et non pas sur le mot.
(*Avec assurance.*)
Ton amour de Julie occupe la pensée ;
Et l'aveu, j'en suis sûr, ne l'a point offensée.
Elle a rougi sans doute ? a détourné les yeux ?
A fui même ?

FLORVILLE.

Oui.

MELCOURT.

Tu plais : peut-on le prouver mieux?

FLORVILLE.

Je n'ose m'en flatter ; il semble, quand on aime,
Qu'on perd l'opinion qu'on avait de soi-même.

MELCOURT.

Souviens-toi bien qu'il faut ne la perdre jamais ;
Par elle dans ce monde on arrive aux succès.
De la timidité maintenant on se joue,
Et je n'entends louer que celui qui se loue.

Je te le dis, Florville, on t'aime, c'est certain.
Voilà le beau côté, mon cher, de ton destin :
Vois de l'autre un rival...

FLORVILLE, *avec feu.*

On m'aime, que m'importe!

MELCOURT.

Celui qu'on n'aime pas peut te fermer sa porte,
Et... tu m'entends ?

FLORVILLE.

Ton oncle est encor mon rival?

MELCOURT.

Son amour peut ici te devenir fatal;
Car ses prétentions vont jusqu'au mariage.

FLORVILLE.

Il épouse Julie?

MELCOURT.

Hélas! pas davantage,
Et c'est à mon refus. Les offres qu'il me fait,

Pour tout autre que moi, seraient un grand bienfait :
Dans les épanchements d'une âme généreuse,
Il me donne une femme aimable et vertueuse ;
Et de plus son argent, à mes dettes soumis,
De tous mes créanciers me fait autant d'amis.
Mais moi j'ai répondu, comme un homme insensible,
Le bonheur en ménage est pour moi l'impossible.
Vous refusez, dit-il, le plus heureux lien ?
A Julie, en ce cas, je donne tout mon bien.
Tout ! ce mot m'a frappé d'une terreur subite,
Et j'ai senti soudain ma raison interdite,
Même je l'ai laissée un moment en défaut.
Mais je me suis remis, et j'ai dit aussitôt :
Si j'éprouve un refus, dites ce que vous faites ?
A l'instant il répond : J'acquitterai tes dettes.
Fort de cette promesse, il faudrait qu'à ses yeux,
Par un retour sur moi, je parusse amoureux,
Et que le refus vînt de Julie elle-même :
Un rival le rendrait dupe du stratagème.

FLORVILLE.

Je puis en pareil cas te servir à propos.

MELCOURT.

Ainsi d'un bon accord nous devenons rivaux.

SCÈNE VII.

MELCOURT, FLORVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Votre oncle au mariage exhorte sa pupille,

Et pour son héritier je ne suis pas tranquille.

FLORVILLE.

(*Bas à Melcourt.*)

Qu'entends-je !

MELCOURT, *à Germain, avec intention.*

Je commence à réfléchir un peu.

GERMAIN.

Si ce goût-là, chez vous, passait celui du jeu !

Vous vous mariez donc?

MELCOURT.

Pas encore, j'hésite.

Empêche qu'en ceci mon oncle aille trop vite.

(*Bas à Florville.*)

Je suis persuadé qu'il va l'en avertir.

GERMAIN.

Ce que je vous ai dit n'a pu vous convertir!

Vous n'avez point voulu croire à ma remontrance;

Si je vois mieux que vous, c'est par expérience.

Toutes fois que je dis : telle chose sera.....

Enfin pour vous, Monsieur, votre oncle épousera.

FLORVILLE.

(*Bas à Melcourt.*)

Je perds Julie, hélas!

MELCOURT, *entraînant Florville.*

Non. Au lieu de nous plaindre,

Il faut nous concerter, agir et ne rien craindre.

SCÈNE VIII.

GERMAIN.

Maintenant de Julie il connaît tout le prix.
Voilà nos jeunes gens : donnez-leur des avis ;
En se mettant à rire, il vous laissent poursuivre,
Et quand il n'est plus temps, ils voudraient bien les suivre.
Près de son oncle il veut que je sois son appui :
C'est lui rendre service, il faut parler pour lui.

SCÈNE IX.

BELVAL, JULIE, GERMAIN.

BELVAL.

Les torts de mon neveu te chagrinent, Julie,
Et semblent te donner de la mélancolie :
C'est en vain que tu veux me cacher ta douleur.

Je la vois dans tes yeux, elle passe en mon cœur.
L'amour, par ses tourments, fatigue ta pensée ?

JULIE, *avec indifférence.*

De quels torts de Melcourt pourrais-je être offensée?

GERMAIN, *à Belval.*

Je crois que la raison vient à votre neveu.

BELVAL.

Il veut se marier ? abandonner le jeu ?

GERMAIN.

Il éprouve, Monsieur, encore quelque obstacle,
Mais le moindre secours achève le miracle.

BELVAL.

Je trouve le moyen de le faire achever.
(*A Germain.*)
Dis-lui que dans ces lieux il vienne me trouver.
(*A Julie.*)
S'il a quelques défauts, qu'avec raison l'on blâme,
Il les tient de son âge, et non pas de son âme.
Pense donc que l'on peut le ramener au bien.

Qui, mieux que toi, Julie, en aurait le moyen?
Pour que le changement devienne plus facile,
Il faut le séparer de son ami Florville,
Qui me déplaît très-fort par son ton, son air faux.

JULIE.

A ceux qu'on n'aime pas on trouve des défauts.

BELVAL, *avec humeur.*

Je n'en disconviens point, peut-être je me trompe :
Mais je veux qu'en ce jour avec lui Melcourt rompe.
De lui donner ta main il voulait me presser ;
Parbleu! pour réussir c'était bien s'adresser!

JULIE.

Contre lui qu'avez-vous?

BELVAL.

Ah! j'ai de sa conduite
Un souvenir, ma foi, qui jamais ne me quitte.
(*A part.*) (*A Julie.*)
Ce certain coup d'épée... Ah! ramenons Melcourt,
Au bonheur de l'hymen, au bonheur de l'amour.

De suivre mon conseil si tu te sens capable,
Une bonne leçon corrige le coupable.
Tu le verras bientôt, guéri par la leçon,
Revenir à tes pieds implorer son pardon.

JULIE.

Monsieur...

BELVAL.

Vous refusez! il faut de l'indulgence
Pour les fautes qu'on fait par inexpérience.
(*Avec mystère.*)
Je veux donc, en deux mots, te dire mon projet.
Mais chacun jusqu'au bout gardons-en le secret.
Il faut feindre en ce jour qu'à moi tu te maries;
(*Julie fait un mouvement de surprise.*)
Je vois qu'aimant Melcourt de toi tu te défies.
Tu craindrais qu'à ses yeux ta franchise aussitôt,
Faisant parler ses droits, ne mît l'art en défaut?
Apprends que très-souvent, par adresse, une femme

Se sert de son esprit pour nous cacher son âme.

(*Melcourt paraît.*)

En voici le moment, j'aperçois mon rival.

SCÈNE X.

BELVAL, JULIE, MELCOURT.

MELCOURT, *à part, d'un air contrarié.*

Julie est avec lui.

BELVAL.

Permettez que Belval

Vous présente sa femme.

MELCOURT, *avec ironie.*

Ah ! mon âme est ravie ;

Je fais mon compliment à ma tante Julie.

(*Bas à Julie.*)

Je voudrais vous parler.

BELVAL, *bas à Julie.*

Ne va pas me trahir.

MELCOURT, *à Julie.*

Vous allez être heureuse.

JULIE.

Hélas!

MELCOURT.

Ah! quel soupir!

(*A l'écart, à Belval.*)

Je vous plains; ce soupir, le jour qu'on se marie,
Dénote que le cœur n'est point de la partie.
Julie a, j'en suis sûr, une inclination.

BELVAL.

Gardez pour vous, Monsieur, cette observation.

MELCOURT.

D'un bon avis donné dans cette circonstance,
Vous sentez comme moi toute la conséquence.

BELVAL.

Ne t'inquiète pas autant de mon honneur;
Qui forme un pareil nœud assure son bonheur.

MELCOURT, *bas à Belval.*

Vous parlez en époux, n'en prenez que le titre;

(*Il montre la pendule.*)

Pensez que de mon choix je suis encor l'arbitre.

BELVAL.

Moi-même, à cette loi, je me suis engagé;

Mais avec le contrat je signe ton congé.

MELCOURT.

(*Bas à Julie.*)

Il ne l'est pas. Restez.

BELVAL, *montrant la pendule.*

Tu n'as plus qu'un quart d'heure.

JULIE, *à part.*

Mais pourquoi donc Melcourt veut-il que je demeure?

BELVAL, *entraînant Julie.*

Laissons-le livré seul à ses réflexions.

(*A Melcourt, à part.*)

Mon neveu, pensez bien à mes conditions;

Je vous en avertis, je vais chez le notaire.

JULIE, *bas à Melcourt.*

Dans l'instant je reviens.

SCÈNE XI.

MELCOURT, *seul.*

Pour moi la chose est claire;
Belval feint cet hymen. La pupille à regret
Paraît y consentir et cacher un secret.
Belval me croit aimé. Julie aime Florville,
Mais l'aveu du tuteur lui paraît difficile.
Convenons donc tous trois d'unir nos intérêts,
Pour arriver ensemble au but de nos projets.

SCÈNE XII.

MELCOURT, JULIE.

JULIE.

Que voulez-vous me dire ?

MELCOURT.

Ayez de la franchise :

Voulez-vous m'épouser ?

JULIE, *souriant.*

S'il faut que je vous dise

Ma pensée en un mot...

MELCOURT.

J'entends, n'achevez pas.

On ne peut s'exprimer avec moins d'embarras.

JULIE.

Je sais qu'en ce moment ma franchise est extrême ;
Dois-je, en ce cas, me taire aux dépens de moi-même?

MELCOURT, *avec ironie.*

Il faut en convenir, dans chaque expression
Vous mettez une grâce, une précision,
Qui doivent tout à coup arrêter la réplique.
Cependant sur un point il faut que je m'explique.
Vous ne me voulez pas, c'est très-clair, pour époux;
Mais Belval...

JULIE, *avec gaîté.*

Je ne veux ni de lui, ni de vous.

MELCOURT.

Je sais apprécier le bonheur de vous plaire ;
Si vous me permettez l'aveu le plus sincère,
Je dirai que l'hymen pour moi n'a point d'attraits :
Il pourrait me séduire en empruntant vos traits ;
Mais vous me refusez ; c'est bien formel, je pense?
Moi, je veux vous servir.

JULIE.

J'approuve la vengeance.

MELCOURT.

Oui, je veux vous conduire au comble de vos vœux,
Et pouvoir me louer d'avoir fait deux heureux.

JULIE.

Quoi?...

MELCOURT.

Votre bouche est prête à repousser mon zèle ;
Mais vos yeux, vos soupirs la rendraient infidèle.

Julie, ah! daignez donc répandre sans détour
Dans le sein d'un ami les secrets de l'amour,
Vous me verriez... nommez...

JULIE.

Je ne puis vous le taire.
L'offre de m'obliger doit bannir le mystère.
Celui qui de mon cœur a tous les sentiments...

MELCOURT.

Est cet heureux mortel qui, dans tous les moments,
Ne parle que d'amour, enfin que de vous-même,
Et qui, par modestie, assurément extrême,
Ne se croit pas aimé.

JULIE.

Comment le nommez-vous?

MELCOURT.

Florville.

JULIE.

Oui, c'est bien lui.

MELCOURT, *avec assurance.*

Ce sera votre époux.
De Florville, il est vrai, vous êtes adorée,
Et vous l'aimez ! son âme est de joie enivrée.
Pour moi quel jour heureux ! obliger l'amitié,
(*A part.*)
Et pour surcroît encor n'être pas marié !

JULIE.

Au moins expliquez-moi, Monsieur, ce que vous faites.

MELCOURT.

Vous épousez Florville et j'acquitte mes dettes.

JULIE.

Florville est votre ami, vous ferez tout pour lui,
Mais votre oncle jamais ne sera son appui ;
Il hait Florville, hélas ! j'en ignore la cause.

MELCOURT.

Rivalité d'amour, ce n'est pas autre chose.
Chacun au même objet se trouvait engagé ;
Florville préféré, mon oncle eut son congé.

JULIE, *avec inquiétude, jalousie.*

Monsieur, vous connaissez sans doute cette dame ?
Elle est jolie ? aimable?

MELCOURT.

Avec la plus belle âme...

(*A part.*)

Étourdi ! qu'ai-je dit !

JULIE.

Et Florville l'aimait ?

MELCOURT.

Ah ! par pur procédé mon ami l'estimait ;
Sur sa fidélité n'ayez aucune crainte,
Je suis sa caution.

JULIE.

Dites-le-moi sans feinte,
Ce sentiment, Monsieur, est-il bien effacé ?

MELCOURT.

(*A part.*) (*Haut vivement.*)

Que dire ?..... Cette dame est morte l'an passé.

SCÈNE XIII.

MELCOURT, JULIE, GERMAIN.

GERMAIN.

Votre oncle, maintenant, est avec son notaire,
Ils se sont enfermés tous deux avec mystère.

(*A Julie.*)

Vous épousez mon maître ou je me trompe fort.

MELCOURT.

Prédis toujours ainsi, tu n'aurais jamais tort.

(*Florville rentre; il fait signe à Germain de se retirer.*)

SCÈNE XIV.

MELCOURT, JULIE, FLORVILLE.

FLORVILLE, *bas à Melcourt.*

As-tu parlé pour moi ?

MELCOURT, *haut.*

Plus de doute, l'on t'aime.

FLORVILLE, *à Julie.*

Je n'ose...

MELCOURT.

Je le sais de Julie elle-même.

JULIE.

Mais, Monsieur, c'est vraiment...

MELCOURT.

Quoi! vous vous alarmez
D'un aveu que je fais, quand vous le confirmez?
Car vos yeux... il est vrai, c'est une inconséquence
De dire, en pareil cas, ce qu'une femme pense.
Les femmes par prudence, autant que par pudeur,
Nous laissent deviner l'énigme de leur cœur.

JULIE.

Beaucoup d'hommes, Monsieur, ont le défaut contraire.

MELCOURT.

C'est avec ce défaut qu'ils sont sûrs de vous plaire.

FLORVILLE, *à Julie.*

Ne détruisez pas.

JULIE.

Non.

FLORVILLE.

Julie, ah ! quel bonheur !

MELCOURT.

Par prudence, en ces lieux modère ton ardeur ;
Ton rival... aidons-nous à nous tirer d'affaire.
Vite, résumons-nous ; que reste-t-il à faire ?

(*A Florville et à Julie.*)

Vous vous aimez, or donc il faut vous marier.
J'ai des dettes, je veux aujourd'hui les payer.

(*A Julie.*)

Avouer à Belval que vous aimez Florville,
Au lieu de l'attendrir échaufferait sa bile,
Et vous attirerait pour réponse un refus.
Être ma caution l'irriterait bien plus,
Le sort des deux côtés nous le montre insensible.

Ce n'est donc qu'à la ruse à le rendre flexible.

FLORVILLE, *à Julie.*

Je suis de son avis, daignez-vous l'approuver ?

JULIE.

Hélas ! l'ingratitude est pénible à prouver ;
Je tromperais Belval !

MELCOURT.

La crainte est ridicule,
L'Amour pour réussir connaît peu le scrupule ;
S'il ne doit prendre un père à ses piéges trompeurs,
Il traite sans pitié les oncles, les tuteurs.

JULIE.

Mon tuteur est si bon !

MELCOURT.

Excepté pour Florville.

JULIE.

Le fléchir, il est vrai, me paraît difficile ;
Mais si je le tentais ?

MELCOURT.

En ce cas-là, ma foi,
Renoncez à Florville ou bien épousez-moi.

JULIE.

Que faire?

MELCOURT.

M'éconduire...; oui, mais pensez de grâce
Que mon cher oncle alors vous épouse à ma place.
Pour bien faire il faudrait congédier les deux.

FLORVILLE.

L'avis est excellent; mais le succès douteux.

MELCOURT.

Douteux! eh bien, mon cher, si tu veux, je parie,
Qu'avant la fin du jour tu seras à Julie.

JULIE.

C'est bien vous avancer.

FLORVILLE.

J'accepte, va j'y suis;
Monsieur veut regagner ce soir ses cent louis.

MELCOURT.

Justement.

FLORVILLE.

A ce prix, en perdant la gageure,

(*A Julie.*)

Je gagne plus que toi. Vous saurez l'aventure.

MELCOURT ; *il voit midi à la pendule.*

(*Avec vivacité à Julie.*)

O ciel ! voici midi !... Mettons la feinte en jeu,
Et de nos sentiments faisons un faux aveu.
Je veux vous épouser, et, contre mon attente,
Hélas ! pour mon rival Florville se présente,
Déclare son amour...

FLORVILLE.

J'entends monsieur Belval.

MELCOURT.

Te voilà bien en scène.

FLORVILLE.

Il arrive fort mal.

JULIE, *à Melcourt.*

N'allez pas perdre au moins.

MELCOURT.

Non, j'en fais mon affaire.

SCÈNE XV.

MELCOURT, JULIE, FLORVILLE, BELVAL.

MELCOURT, *bas, avec précipitation à Julie et à Florville.*

Suivez tout ce qu'ici je vous dirai de faire :
Je me repens Julie et tombe à vos genoux;
Ne me pardonnez pas, et feignez le courroux,
(*A Florville.*)
Et toi regarde-moi d'un air de jalousie.

BELVAL, *à Melcourt.*

Le terme est expiré.

MELCOURT.

Renoncez à Julie,

C'est moi...

JULIE, *avec humeur feinte.*

Que dites-vous?

MELCOURT, *bas.*

Encor plus de courroux.

(*Haut.*)

Daignez me pardonner.

BELVAL.

Au moins expliquez-vous.

MELCOURT, *à Julie.*

Donnez-moi votre main. (*Refus de Julie.*)

BELVAL.

Je ne pouvais m'attendre
Que mon neveu voulût à ce point me surprendre.

MELCOURT, *avec feinte.*

Pour changer notre goût, pour former un lien,
A Julie il ne faut qu'un moment d'entretien,

Mais voyez du destin quelle bizarrerie!
J'ai vaincu mes erreurs pour m'unir à Julie,
C'est elle maintenant qui refuse ma main!
Sous le prétexte, hélas! que je pourrais demain,
Reprenant aussitôt ma conduite fidèle,
Passer la nuit au jeu, le jour éloigné d'elle.

BELVAL.

Tes torts sont bien récents.

MELCOURT, *à Julie avec feinte.*

Je vois ce qui me nuit.

Vous avez su qu'au jeu j'avais passé la nuit,
Je conviens que j'eus tort : je perdis, et de suite
Je me rendis au bal. Ce grief vous irrite.
Chez Lucile, il est vrai, le cercle était brillant;
Mais occupé de vous dans chaque objet charmant
Que mes yeux regardaient sans nulle préférence,
Je cherchais un des traits de votre ressemblance.
Le maintien de Lucile en tous lieux si vanté,
Au vôtre comparé, me parut affecté.

Le souris de Clara, qu'on disait plein de grâce,
Au vôtre comparé, n'était qu'une grimace.
Quand Élise eut parlé, dans ce qu'elle avait dit,
Je cherchai, mais en vain, le feu de votre esprit.
Si les yeux de Jenny m'exprimaient la tendresse,
Des vôtres j'y voulais découvrir la finesse.

(*Il prend la main de Julie.*)

Sa main que je pressais, n'avait pas, j'en conviens,
Les charmes séduisants de celle que je tiens.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Soyez jalouse! Enfin cherchant votre modèle,
Et ne le trouvant pas, je suis resté fidèle.

BELVAL, *à Julie.*

Ce trait doit expier les torts de mon neveu.

JULIE, *avec feinte.*

Tous ces beaux sentiments pour lui ne sont qu'un jeu.

BELVAL.

Il faut faire la paix.

MELCOURT, *avec feinte à Julie.*

Vous savez ma conduite,

(*Il regarde Florville.*)

D'un témoin qui, je vois, vous a très-bien instruite.
Un traître, un rival doit tout dire contre moi;
(*Bas à Florville.*) (*Haut avec feinte.*)
Déclare ton amour. Ah ! mon ami, c'est toi !...
A cette trahison aurais-je dû m'attendre !
Toi, l'homme le plus sage et l'ami le plus tendre,
Agir contre un amour aussi bien affermi !
Mais l'Amour, je le vois, ne connaît pas d'ami.

(*Avec feu.*)

Moi-même je l'éprouve en adorant Julie.
A tes vœux ne crois pas que je la sacrifie.

BELVAL, *à Melcourt.*

Si, par un coup du sort, monsieur est ton rival,
Tu dois tout espérer de l'appui de Belval.

(*A Florville.*)

Je me suis expliqué.

FLORVILLE.

J'en appelle à vous-même,
C'est trop persévérer dans votre haine extrême.
De Julie en ce jour vous voulez disposer ;
Pour son époux encor j'ose me proposer.
Cette témérité naît de mon espérance.
(*Montrant Julie.*)
Voyez cet embarras : ce soupir, ce silence,
Entre Melcourt et moi balancent le bonheur.

MELCOURT, *avec une jalousie feinte.*

Faites cette remarque avec moins de chaleur.

BELVAL, *à Florville.*

Julie a fait son choix ; cessez donc ce langage,
Qui devant moi surtout lui déplaît et m'outrage.

MELCOURT, *à Julie avec feinte.*

De ce silence enfin que devrais-je penser ?

JULIE.

Nous dire qu'on nous aime est-ce nous offenser ?

MELCOURT, *à Belval.*

Vous l'entendez !

BELVAL.

Jaloux, tu combles son envie,
La preuve de l'amour est dans la jalousie ;
Et c'est pour t'éprouver que l'on feint le courroux ;
La femme, en fait d'épreuve, en sait bien plus que nous.

MELCOURT, *à Julie.*

Ah ! Julie avec moi veut jouer de finesse !
Voilà pour mon repos une belle promesse !

(*Bas.*)

Il faut nous quereller.

JULIE, *avec feinte.*

Je hais les inconstants.

MELCOURT.

Moi, je ne puis aimer ceux qui passent leur temps
A m'éprouver.

JULIE.

Je hais les gens qui font des dettes,

Les jaloux, les joueurs.

MELCOURT.

Moi, je hais les coquettes.

BELVAL.

On est au moins d'accord le premier jour d'hymen.

MELCOURT.

Le droit de quereller s'acquiert le lendemain.

JULIE, *à Belval.*

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire,

(*Bas à Melcourt.*)

Quel est le résultat?...

MELCOURT.

J'irai vous en instruire,

(*Haut.*)

Fuyez. Écoutez-moi.

JULIE.

Je ne veux plus vous voir.

(*Bas.*)

C'est en vous seul, Melcourt, que je mets mon espoir.

MELCOURT, *à Belval avec douleur feinte.*

Elle me fuit! parfois l'amour se change en haine.
Je n'y survivrais pas... si vous sentiez ma peine!...

BELVAL.

Je la conçois, Melcourt.

MELCOURT, *à part.*

Il s'attendrit, je crois.

(*Haut.*)

Votre consentement, mon amour font mes droits,

(*Il regarde Florville avec menace.*)

Dussé-je y succomber, je saurai les défendre.

BELVAL.

Julie à mes raisons saura bientôt se rendre.

SCÈNE XVI.

MELCOURT, FLORVILLE.

FLORVILLE.

J'ai très-patiemment fixé mes yeux sur toi.

Et n'ai pu démêler ce que tu fais pour moi.
De ton projet, Melcourt, ma foi, je me défie;
Rien ne me prouve encor que j'épouse Julie;
Et, s'il faut l'avouer, je vois dans tout ceci
Que beaucoup mieux que toi l'amour m'aurait servi.

MELCOURT.

Ce reproche me vient de ton inquiétude,
Et non pas, mon ami, de ton ingratitude.
Peux-tu me reprocher qu'en travaillant pour toi,
Par le même intérêt, je travaille pour moi?
Si je fais des heureux, qu'importe, ce me semble,
Que je conduise au but deux intrigues ensemble?
L'amitié qui partout porte un œil attentif,
De même que l'amour, a l'esprit inventif.
Je rendrai, sois-en sûr, mon oncle raisonnable.

FLORVILLE.

Mais l'aveu qu'il m'a fait n'est pas très-favorable.

MELCOURT.

Espérons dans ce jour le succès de nos vœux.

Il te croit mon rival, il me croit amoureux.
J'ai voulu contre toi montrer ma jalousie,
Pour jeter le soupçon dans son âme attendrie ;
Au point que maintenant, supposons un duel,
D'après la vraisemblance, il le croira réel.

(*Avec gaîté.*)

Je me bats avec toi pour te donner Julie.

FLORVILLE.

J'en suis reconnaissant, j'accepte la partie.

MELCOURT.

Choisis de l'arme blanche ou bien de l'arme à feu.

FLORVILLE.

Quel est ton choix ?

MELCOURT.

L'épée.

FLORVILLE.

Il suffit. Dans quel lieu ?

MELCOURT, *montrant le fond du théâtre.*

Au bout de cette allée, et pour cause.

FLORVILLE.

Laquelle ?

MELCOURT.

Afin d'être aperçus.

FLORVILLE.

La manière est nouvelle.

Veux-tu bien, mon ami, m'expliquer ce projet ?
Il ne me paraît pas bien remplir mon objet.

MELCOURT.

Devant mon oncle il faut que le combat se passe,
Si tu veux dans ce jour que ton hymen se fasse ;
Et je ferai si bien qu'il y sera présent.

FLORVILLE.

Eh bien ! nous nous battons... avec ménagement.

MELCOURT.

Non pas. A toute outrance. Il faut jeter l'alarme,
Mon oncle accourt, soudain je fais sauter ton arme ;
Tu la reprends, j'avance en fureur contre toi ;
Julie en ce moment s'écrie avec effroi :

Arrêtez ! de Florville, ah ! conservez la vie.
Je reste stupéfait à ce cri de Julie.
Je regarde mon oncle, il voit avec pitié
Que malgré mon amour je suis sacrifié ;
Tu tombes à ses pieds, il s'attendrit, pardonne,
Prend la main de Julie et soudain te la donne.
Pour me dédommager, hélas ! de mes regrets,
Avec mes créanciers soudain il fait ma paix.

FLORVILLE.

En étourdi tu vois les choses à merveille,
Je doute...

MELCOURT.

Suis, mon cher, ce que je te conseille.
Vois les choses en beau, c'est toujours beaucoup mieux.

(*Il se met à une table pour écrire.*)

A mon cher oncle, moi, j'adresse mes adieux.
Comme il faut, quand on a des principes honnêtes,
Faire avant de se battre un état de ses dettes,

(*Il écrit.*)

Je fais passer le mien à mon oncle... C'est net...
« Total huit mille francs, ajoutez l'intérêt;
Mais s'il se trouve encor des sommes que j'oublie,
Sur vous je me repose... Hélas! pendant ma vie,
Je n'eusse tout au plus payé que la moitié,
Ah! pour mes créanciers ayez quelque pitié;
Et pour moi, car je veux, par l'honneur qui m'anime,
Au-delà du tombeau conserver leur estime. »
Pour un oncle sensible, ah! quel style touchant!

FLORVILLE.

Il doit, sans hésiter, tout payer sur-le-champ.

MELCOURT; *il se remet à écrire.*

Bon! « Post-scriptum, de plus cent louis à Florville
Payables à l'instant. »

FLORVILLE.

C'est, je crois, inutile,
D'après l'espoir..

MELCOURT, *continuant d'écrire.*

Pensez que dans un tel moment
Cette dette d'honneur fait mon plus grand tourment...
Une ligne de points... langage énigmatique
Qui, pour l'âme sensible, est toujours pathétique.

FLORVILLE.

Par ce style, mon cher, souvent un pauvre auteur,
Compte, au défaut du sien, sur l'esprit du lecteur.

MELCOURT.

C'est pourtant cent louis placés sur une idée.

FLORVILLE.

L'hypothèque, je crois, n'est pas consolidée.

MELCOURT.

Faire payer pour soi son oncle est bien permis.

FLORVILLE.

C'est l'usage.

MELCOURT.

Il y faut toujours être soumis.
Avant tout, à l'instant, je dois faire remettre

Cette lettre à mon oncle ; et, si tu veux permettre,

(*Il appelle.*)

Je vais te provoquer à nous battre. Germain !

SCÈNE XVII.

MELCOURT, FLORVILLE, GERMAIN.

MELCOURT, *provoquant Florville.*

(*Avec enthousiasme ironique.*)

Je vous le dis, Monsieur, avant d'avoir sa main,
Vous percerez ce cœur qui ne vit que par elle,
Ce cœur qui, pour toujours, veut lui rester fidèle,
Qui, par aucun objet, ne fut plus enflammé,
Qui, sans ce feu d'amour serait inanimé ;
Ce cœur.....

GERMAIN.

Mais ce matin vous n'aimiez pas Julie ?

MELCOURT.

Que veux-tu ? maintenant je l'aime à la folie !

Germain qui prévoit tout est en défaut ici.
A mon oncle remets la lettre que voici.

(*Bas à Florville.*)

Ayons l'air du mystère afin qu'il nous écoute.

(*A demi-voix.*)

Je puis compter sur vous?

FLORVILLE.

N'en formez aucun doute.

MELCOURT, *montrant le jardin.*

Dans cette allée ainsi vous serez attendu.

GERMAIN, *a part.*

Ici! Ne disons rien.

MELCOURT, *bas à Florville.*

Il a bien entendu.

GERMAIN, *à part.*

A monsieur de Belval j'en porte la nouvelle.

MELCOURT.

(*Haut à Florville.*)

Fort bien. Je vous attends où l'honneur vous appelle.

FLORVILLE.

Je m'y rends avec vous.

GERMAIN.

Messieurs, quoi ? deux amis !...

MELCOURT.

En devenant rivaux deviennent ennemis.

(*A part en s'en allant*, *à Florville.*)

Mais il faut qu'avant tout Julie en soit instruite.

SCÈNE XVIII.

GERMAIN.

L'aventure est cruelle ! ah ! que j'en crains la suite !
Si de Melcourt, hélas ! triomphait le rival,
Quel tourment ! quel chagrin pour monsieur de Belval !
Je prévois un malheur et je pourrais me taire !
Mon devoir dans ceci me défend le mystère.
Vite, allons prévenir... Le voici justement.

SCÈNE XIX.

BELVAL, JULIE, GERMAIN.

BELVAL, *à Julie.*

Tu ne peux mettre un terme à ton ressentiment?
Melcourt que je défends n'obtiendras pas sa grâce?

JULIE.

(*A part.*)

Monsieur...L'acharnement qu'il y met m'embarrasse.

GERMAIN, *à part.*

Avec ménagement je vais l'y préparer;
Monsieur...

BELVAL, *à part, réfléchissant.*

Ce souvenir vient pour m'en assurer.
Ici, Melcourt, Florville étaient d'intelligence,
Et leur rivalité n'était qu'une apparence.

GERMAIN, *à Belval.*

Monsieur...

BELVAL.

Dis-moi, Germain, où donc est mon neveu ?

GERMAIN.

Je vais vous affliger.

BELVAL.

Où donc est-il ? au jeu ?

GERMAIN.

Il est allé se battre avec monsieur Florville.

JULIE, *feignant l'étonnement.*

Quoi ! se battre !

GERMAIN, *avec humeur.*

Pour vous.

JULIE, *à part.*

Je le sais.

BELVAL, *à Julie.*

Sois tranquille.

(*A Germain.*)

Je vais... Dans quel endroit doivent-ils ?...

JULIE , *à part.*

Qu'ai-je fait !

GERMAIN , *tirant Belval à l'écart.*

(*Avec mystère.*)

Monsieur, c'est un secret que j'ai su...

BELVAL.

Vas au fait.

GERMAIN , *montrant le jardin.*

Monsieur, dans cette allée ils vont bientôt se rendre.

BELVAL.

Près d'ici !

GERMAIN , *remettant la lettre de Melcourt.*

Cette lettre enfin va vous apprendre...

BELVAL.

C'est bon, veille sur eux.

Germain se retire dans le fond du théâtre.)

JULIE.

Je crains.

BELVAL, *parlant de la lettre à Julie.*

C'est de Melcourt.

(*Avec ironie.*)

Combien tout ce qu'il fait te prouve son amour !
Vaincre l'aversion qu'il a du mariage,
Et se battre pour toi !... mais c'est moi qui l'engage
Dans ce maudit duel... Voyons ce que contient
Ce billet.

JULIE, *à part.*

Avouons..., la honte me retient

BELVAL, *parcourant la lettre et lisant avec ironie.*

« Lorsque vous recevrez cette fatale lettre,
« Hélas ! votre neveu ne sera plus peut-être.
« L'amour, l'obéissance ont fait ici ma loi;
« Julie, et vous mon oncle, adieu, regrettez-moi.

(*Toujours ironiquement à Julie.*)

Je sais l'impression que tu sens en toi-même.
Il est cruel de voir en danger qui l'on aime.

Ah ! si Melcourt blessé succombe à son malheur,
Sois sûre que Belval deviendra son vengeur.
Mais d'avance, crois-moi, dissipons nos alarmes ;
Nous n'aurons pas, j'espère, à répandre des larmes.
Tu me verras, Julie, à temps les séparer.

(*A part.*)

Je leur réserve un coup qu'ils ne pourront parer.

(*Belval continue de lire la lettre.*)

« Vous ne connaissez pas tout au juste mes dettes ;
« Je joins ici l'état de celles que j'ai faites. »

(*Belval surpris.*)

De plus un post-scriptum de cent louis !.... ma foi !
C'est de sa plume au moins faire un utile emploi.

(*Avec sévérité à Julie.*)

Mon neveu, sans scrupule, ainsi de moi se joue !
Quand on touche au succès quelquefois on échoue.
C'est un auteur qui cache assez adroitement
Le fil de son intrigue, et tombe au dénouement.

4.

JULIE.

De l'avoir secondé je me trouve blâmable.

BELVAL.

Qui se voit découvert se reconnaît coupable.
Tant de tuteurs dupés s'offrent au souvenir!
Qu'il est bien malheureux de ne pas réussir!

JULIE.

C'est bien contre mon gré que Melcourt...

BELVAL.

Est ma dupe.
Je vais vous le prouver, c'est de quoi je m'occupe.
Payons le post-scriptum pour lui cacher mon jeu.
(*A Germain.*)
Porte ces cent louis de suite à mon neveu.

GERMAIN.

Monsieur, il les jouera.

BELVAL.

Que rien ne t'inquiète.

Dis qu'avant de se battre il acquitte sa dette.

(*Germain sort.*)

(*A Julie.*)

Qui donne la leçon ne doit pas la payer;
Il faut à ses dépens quelquefois s'égayer.

JULIE.

Sur le sort de Melcourt vous paraissez tranquille.

BELVAL.

Tu ne l'es pas ainsi sur celui de Florville ?

JULIE.

Vous haïssez Florville et je l'aime, monsieur;
Vous l'avez éconduit, il ferait mon bonheur;
Ainsi, s'il m'a fallu consentir à la ruse,
Dans votre inimitié je trouve mon excuse.

BELVAL.

D'être à leur tour joués ils n'ont aucun soupçon.
Je veux à tous les deux donner une leçon.
Les voici. Demeurez, ne faites aucun signe.

JULIE.

Pour gagner mon pardon à tout je me résigne

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

BELVAL, JULIE, MELCOURT, FLORVILLE, GERMAIN.

GERMAIN, *accourant.*

(*On entend le cliquetis des épées.*)

Monsieur, ils sont aux mains, venez les secourir.
Je m'y connais, Monsieur, un des deux va périr.

(*Melcourt et Florville paraissent en se battant dans l'allée en face de la porte.*)

Voyez ; votre neveu va succomber.

BELVAL.

Demeure.

Ne te détourne pas.

GERMAIN.

Ah ! c'est sa dernière heure !

BELVAL.

Laisse donc, je te prie, achever la leçon.

GERMAIN.

Ah ! j'entends. Maintenant il me vient un soupçon...

(*Melcourt et Florville font des signes à Julie et sont embarrassés de ce qu'elle n'y répond pas.*)

Ils s'approchent, Monsieur.

BELVAL, *à Julie.*

Sur eux fixons la vue.

JULIE.

Il faut les séparer.

BELVAL.

Un peu de retenue.

Admire cet à-plomb et ce noble maintien.

(*Très-haut avec mystification.*)

Mais savez-vous, Messieurs, que vous êtes fort bien

Sous les armes.

(*Ils sont interdits et entrent dans le salon.*)

Allons, continuez, de grâce,

Faites-moi de plus près admirer votre grâce.
Je vois qu'en ce moment vous en avez beaucoup.
Ah ! si vous le pouvez, Messieurs, parez ce coup.
A plus malin que soi quelquefois on s'adresse :

(Ironiquement.)

Seul contre trois j'ai dû recourir à l'adresse.
Plus je vois vos projets adroitement conçus,
Plus je suis glorieux de vous avoir vaincus.

(A Florville.)

Vous faisiez le rival, l'amant qui congédie :

(A Melcourt.)

Et tu faisais de moi l'oncle de comédie.

(A tous deux).

Le rôle qu'on choisit dans ce monde de fous,
Bien souvent, est celui qui tourne contre nous.

MELCOURT.

Mon oncle, permettez que je me justifie.
Vous vouliez qu'en ce jour j'épousasse Julie,
Qui m'a refusé net, et qui, par incident,

L'époux congédié m'a fait son confident.
Quand j'ai su que son cœur avait choisi Florville,
Votre consentement m'a paru difficile :
Alors je me suis vu, mon oncle, par pitié,
Forcé de vous tromper, pour servir l'amitié.

FLORVILLE.

Si Melcourt a des torts, j'en ai bien davantage.

JULIE, *à Belval.*

Nous avons dans ces torts chacun notre partage ;
(*Montrant Florville.*)
Par votre inimitié les premiers sont de vous,
Pour vous avoir trompé les derniers sont de nous.

FLORVILLE.

Tout rival en amour, après deux ans raisonne,
L'offenseur se repent et l'offensé pardonne.

BELVAL.

Le moyen est plaisant pour nous mettre d'accord ;
Tout en m'ayant trompé vous prouvez que j'ai tort !

(*A Florville.*)

Je dois rendre justice à votre caractère.

(*A Julie.*)

Si de ton sentiment tu m'as fait un mystère,
La faute vient de moi, nullement de ton cœur.

(*Il donne la main de Julie à Florville.*)

Voici comme Belval reconnaît son erreur.

FLORVILLE.

Monsieur...

MELCOURT, *prenant la main de Belval et celle de Florville.*

Rappelez-vous nos conditions faites.

(*A Belval.*)

Je suis bien refusé, donc vous payez mes dettes.

(*A Florville.*)

En gagnant mon pari, j'acquitte cent louis.

BELVAL, *montrant la lettre à Melcourt.*

(*Souriant.*)

Ton état est fidèle !

MELCOURT.

Ah ! je n'ai rien omis.

BELVAL, *avec sévérité.*

Je vous blâme, Melcourt, de ce tour de jeunesse ;
Mais je vous le pardonne et remplis ma promesse.
Je veux t'en faire une autre, elle porte en entier
Sur ton seul intérêt, comme mon héritier.
Avant moi si tu prends les nœuds du mariage,
A rester toujours veuf aujourd'hui je m'engage.
Mais si je te devance...

MELCOURT.

Il faut me prévenir.

BELVAL.

Je réponds du présent, prends garde à l'avenir.
Te laissant entraîner par la fougue de l'âge,
Tu ne peux maintenant penser au mariage ;
C'est un monstre pour toi dont l'ombre te fait peur :
Pour être heureux, Melcourt, reconnais ton erreur.
Les femmes et le jeu caressent ta chimère ;

Ton cœur est trop ardent, ta tête trop légère.
L'hymen, en pareil cas, est un contre-poison,
Qui chasse la folie et donne la raison.

MELCOURT.

La raison est fort triste et n'en est pas moins belle;
A mon âge peut-on lui devenir fidèle?
Pour moi je la compare à ces femmes, hélas!
Que j'estime beaucoup, mais que je n'aime pas.
Si j'ai pu rejeter un hymen favorable,
Dites, si mon refus doit paraître blâmable,
Lorsque par les moyens les plus officieux,
J'ai su contribuer à faire deux heureux?

(*Montrant Julie et Florville.*)

BELVAL.

Te voilà prévenu.

MELCOURT.

Je vous en remercie;
Me marier sera ma dernière folie.

LE

RETOUR DU FUTUR

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES.

ÉLISE.

LUCILE, pupille d'Élise.

SÉNANGE, frère de Lucile.

FLORICOURT.

GERMEUIL.

La scène se passe au château d'Élise.

LE

RETOUR DU FUTUR

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, SÉNANGE.

(*Sénange lit, Lucile dessine.*)

LUCILE.

Que ce château, mon frère, est un charmant séjour !

SÉNANGE.

On y voit les plaisirs renaître avec le jour.
De cet intérieur agréable et tranquille,

Les arts et l'amitié se sont fait un asile.
Ici, nous sommes tous des parents, des amis,
Aux désirs de chacun également soumis !
C'est à qui saura plaire à la charmante Élise ;
Maîtresse de céans et veuve qu'on courtise ;
Élise, à qui mon père a légué tous ses droits,
Pour former tes vertus et pour régler ton choix.
Laissant aux citadins tout passe-temps futile,
Ici, par ses talents chacun se rend utile ;
Ennemis des oisifs, nous passons sans repos
Des travaux aux plaisirs, des plaisirs aux travaux.
Élise aime les arts, surtout la poésie,
Parfois fait quelques vers, comme par fantaisie,
Et sa muse n'y met nulle prétention,
Elle sait seulement saisir l'occasion.
Ton goût est de vouloir cultiver la peinture ;
Floricourt, qui dessine et peint d'après nature,
Pour ton instituteur ose se proposer ;
Élise ne croit pas s'y devoir opposer.

Enfin, pour nous trouver plus heureux qu'à la ville,
Nous avons su bannir l'étiquette servile.
Avec de tels plaisirs, avec de tels amis,
En quelque lieu qu'on soit la campagne a son prix.

LUCILE, *avec humeur.*

Si je voulais, Sénange, exercer ma satire,
Dans notre comité certain sujet l'attire.

SÉNANGE, *avec ironie.*

Lancez donc votre trait.

LUCILE.

Floricourt est trop fat.

SÉNANGE.

Tu l'accuses absent, je suis son avocat;
Parlons des qualités...

LUCILE.

Quand il voit une femme,
Monsieur croit découvrir les secrets de son âme,
De son petit mérite il est tout enivré,
S'il rencontre vos yeux, il se dit adoré.

SÉNANGE.

Je pense comme toi ; mais je suis moins sévère.
Son cœur est excellent, si sa tête est légère.
Il respecte ton sexe autant qu'il sait l'aimer,
S'il n'était fat, en lui que pourrait-on blâmer ?

LUCILE, *avec humeur.*

(*Avec ironie.*)

Oui ; mais il me déplaît. Comme ce personnage
Que j'aperçus hier, dans tout son avantage,
A la grille du parc.

SÉNANGE.

Soyons plus indulgent...
Sur un simple aperçu ne jugeons pas les gens.

LUCILE.

Je le vis devant moi près d'une heure à la grille,
Planté comme un piquet.

SÉNANGE.

Il te trouvait gentille,
C'est quelque chose au moins qui parle en sa faveur.

(*Avec ironie.*)

Dis-moi, n'avait-il pas un air triste et rêveur ?

LUCILE.

Non, non, de tous côtés monsieur portait sa vue.
Sa curiosité n'était pas retenue.
D'un air brusque, il me dit : à qui cette maison ?
Je le fuis, en disant : cet homme est sans façon,
Cet homme me déplaît.

SÉNANGE, *avec ironie.*

C'est faire connaissance
Fort agréablement.

LUCILE.

Au moins dans mon silence
J'étais expressive.

SÉNANGE.

Oui ; mais, en ma qualité]
Et de frère et d'ami, je prends la liberté
De te réprimander sur ce ton trop caustique ;
Élise est elle-même en butte à ta critique.

LUCILE.

Dans ce cas, je ne puis qu'approuver mon censeur;
De la femme qu'on aime on est le défenseur.

SÉNANGE.

J'aime Élise, il est vrai; mais combien je dois craindre
De n'être pas aimé !

LUCILE.

Juge-t-on qui sait feindre ?
Elle est énigmatique; il faut bien l'observer,
Pour voir le sentiment qu'on lui fait éprouver.

SÉNANGE.

Cache-moi ses défauts.

LUCILE.

Je te parais coupable.

SÉNANGE.

C'est un besoin pour moi de la trouver aimable;
Si parfois la malice excite son esprit,
Vois quel charme elle met à tout ce qu'elle dit!
On ne peut se fâcher d'une aimable saillie,

Surtout lorsqu'elle sort d'une bouche jolie.

LUCILE.

Je souffre, quand de toi je la vois se jouer;
Elle t'aime, pourquoi ne pas te l'avouer?

SÉNANGE.

Je ne puis la juger, ni me juger moi-même;
Je vois qu'elle me souffre et non pas qu'elle m'aime.
J'espère, je suis sûr, je doute tour à tour,
Et l'espoir de la veille est détruit dans le jour.

LUCILE.

Elle va, j'en suis sûre, ici, bientôt se rendre,
Laisse-moi lui parler.

SÉNANGE.

Esprit fin, âme tendre,
Grâces, naïveté, sentiment et pudeur;
Qui ne peut envier de t'avoir pour sa sœur?

LUCILE.

Bon cœur et bon esprit, aimable caractère;
Qui ne peut envier de t'avoir pour son frère!

(*Sénange baise Lucile au front et sort.*)

SCÈNE II.

LUCILE.

Je pense, cependant, à mon original ;
S'il paraît sans façon et brusque, il n'est pas mal ;
Et je m'y connais bien, je dessine la tête.
Mais que doit-il penser de ma brusque retraite ?

SCÈNE III.

LUCILE, ÉLISE.

ÉLISE, *embrassant Lucile.*

Bonjour, chère Lucile.

LUCILE.

Ah ! je parlais de vous
Avec mon frère : est-il un entretien plus doux ?
J'étais sa confidente. Il voudrait bien vous plaire.

ÉLISE.

Mais il me plaît.

LUCILE.

L'aveu paraît un peu sévère.
Est-ce qu'un sentiment?...

ÉLISE.

Oui, celui d'amitié.

LUCILE.

Pour mon frère, madame, ayez plus de pitié.

ÉLISE.

Ah ! vous faites, Lucile, avouer le mystère
Avec plus d'art que moi je n'en mets pour le taire.
Votre âge, cependant, devrait me retenir ;
Mais on doit se livrer à qui peut nous servir.
Sénange et Floricourt tous deux bien faits pour plaire.

LUCILE, *l'interrompant.*

L'un est beaucoup trop fat.

ÉLISE.

Et l'autre est votre frère.

Sénange et Floricourt doués différemment
De cet art qui, partout, rend un homme charmant,
Veulent me faire mettre un terme à mon veuvage ;
Depuis trois ans il dure, et c'est triste à mon âge.
Maints prétendants, Lucile, ont voulu m'épouser,
Un seul, c'est le premier, m'a fait tout refuser ;
Je suivis en cela les volontés d'un père ;
Écoutez, je vous fais la confidence entière.
Au comte de Germeuil mon père était lié,
Et rien n'avait entre eux altéré l'amitié,
Quand un procès fondé sur un riche héritage,
Dont mon père pensait avoir droit au partage,
Vint tourmenter soudain ces amis de trente ans :
S'ils voulurent plaider c'était pour leurs enfants ;
Ils pensaient, adoptant l'opinion commune,
Qu'il faut pour être heureux l'appui de la fortune ;
Mais l'intérêt ne put les brouiller un moment.
Mon père avec Germeuil prit cet engagement :
« Si la faveur du sort tombe sur ma famille,

« A ton fils, mon ami, je donnerai ma fille.
Et Germeuil lui répond : « Si le sort m'est soumis,
« A ta fille, dès lors, je donnerai mon fils. »
A ces conditions chacun des deux s'engage.
Le comte est obligé de faire un long voyage,
Et jusqu'à Baltimore il le poursuit enfin.
Le jeune de Germeuil espère en notre hymen.
Assidu près de moi, je n'en fais pas mystère,
Il me dit qu'il m'aimait et parvint à me plaire.
On jugea le procès, son père le gagna,
Le contrat fut dressé, mon père le signa,
Selon l'engagement ; mais il fallait encore
Faire signer le comte, alors à Baltimore.
Son fils, qui voulait voir notre hymen achevé,
Part... et voilà trois ans...

LUCILE, *avec ironie.*

Il doit être arrive.

ÉLISE.

Serait-il marié? m'aimerait-il encore ?

Enfin, existe-t-il? c'est là ce que j'ignore.

LUCILE, *en riant.*

Madame, je vous vois dans ce triste embarras,
Soit vivant, ou soit mort, un époux sur les bras.

ÉLISE.

Je pourrais bien rester veuve toute ma vie,
Si j'attends son retour ; je n'en ai pas l'envie.
Espoir et sentiment, je perds tout à la fois.
Sénange ou Floricourt vont arrêter mon choix.
L'un est fat ; ce défaut dans un sot est blâmable ;
Mais dans l'homme d'esprit il devient supportable,
On peut le corriger. L'autre, ami délicat,
Possède esprit, talents, et sans paraître fat ;
Instruit, croit peu savoir ; sa modestie extrême
Est un léger bandeau qui le cache à lui-même.

LUCILE.

Et celui-ci du moins n'est pas à corriger.

ÉLISE.

Lucile, ce qui plaît parfois cache un danger ;

On ne peut trop connaître avant le mariage
L'humeur de la personne à laquelle on s'engage.
On me maria jeune, et j'étais sans soupçon.
Je fus très-malheureuse, et c'est une leçon.
Avant de faire un choix étudions le monde.
L'homme a, pour nous tromper, la science profonde;
Méfions-nous alors de son trop grand talent;
Tendons un piége auprès de celui qu'il nous tend.
Respectez mes aveux, et je pourrai, je pense,
Ne point me repentir de cette confiance.

LUCILE.

Vous me voulez discrète, ah ! vous avez bien tort,
Je ferais pour me taire un trop pénible effort.

ÉLISE.

Lucile, mon secret doit devenir le vôtre.

LUCILE.

Pour monsieur Floricourt.

ÉLISE.

Pour l'un comme pour l'autre.

C'est l'heure où vous prenez la leçon de dessin.

LUCILE.

Commençant la leçon j'en désire la fin,
Depuis que Floricourt, qui me paraît vous plaire,
Hélas ! est devenu le rival de mon frère.

ÉLISE.

Croyez-moi, qu'en ce jour cette rivalité
Ne tourmente pas trop votre fraternité.

(*A part, elle prend un calepin.*)

De monsieur Floricourt relisons cette lettre
Qu'il a dans ce livret adroitement su mettre.

(*Lucile se met à dessiner.*)

Entre Sénange et lui quel style différent !
L'un croit que l'on s'offense et l'autre qu'on se rend.

(*Elle lit haut à part le billet de Floricourt.*)

« Quelle discrétion dans un cœur qui soupire !
« Vous m'aimez, je le sais, et ne voulez le dire.
« Que l'hymen aujourd'hui m'accorde votre cœur,
« Car il ne faut jamais retarder le bonheur. »

C'est paraître un peu trop assuré de soi-même.

(*Elle déchire le billet et en répand les morceaux à terre.*)

Cette réponse au moins ne dit pas je vous aime.

SCÈNE IV.

ÉLISE, LUCILE, FLORICOURT.

FLORICOURT, *voyant les morceaux de sa lettre.*

(*A Élise.*)

Ma lettre est déchirée !

ÉLISE.

Oui, c'est elle.

FLORICOURT.

Tant mieux.

ÉLISE.

Tant mieux ! expliquez-moi ces mots mystérieux.

FLORICOURT.

La réponse est charmante, elle est spirituelle.

ÉLISE.

A peu de soupirants elle paraîtrait telle.

FLORICOURT.

Tenez, ceci veut dire en langage d'amants :
« J'ai lu votre billet, j'en ai compris le sens;
« J'ai dû le déchirer, la crainte est scrupuleuse,
« Mais ce qui plaît au cœur rend la mémoire heureuse. »

ÉLISE.

J'aurais dû le remettre et non le déchirer.

FLORICOURT.

Vous l'auriez toujours lu.

ÉLISE, *avec intention.*

Je puis vous assurer
Que ce n'est pas ainsi que parlerait Sénange.

FLORICOURT, *à part.*

Elle veut m'éprouver ; mais donnons-lui le change.

(*Il s'approche de Lucile qui dessine.*)

Ah ! que j'aime cet art ! puisque par son secours,
Je passe près de vous une heure tous les jours.
Dans ce coup de crayon quelle touche légère !
C'est le trait du talent.

LUCILE, *avec indifférence.*

Ah ! monsieur exagère.

FLORICOURT.

Vous faites chaque jour des progrès étonnants,
Et vous aurez bientôt des droits aux premiers rangs.

ÉLISE, *émue.*

Toujours il est galant, flatteur inépuisable.

FLORICOURT.

Ne faites que flatter et vous serez aimable.

ÉLISE.

Monsieur, quand le flatteur le devient à l'excès,
Il se rend importun.

FLORICOURT.

Près des femmes jamais.

(*A Lucile.*)

Je n'exagère pas, quand, voyant vos ouvrages,
Je dis que vous aurez un jour tous les suffrages.
Cette tête est fort bien, l'expression au mieux.
Pour rendre un sentiment attachez-vous aux yeux,
Car c'est là que répond chaque point de notre âme,
Et c'est là que d'abord je regarde une femme.
Les vôtres sont fort beaux! quoi! vous les détournez!

ÉLISE, *avec ironie.*

C'est que Lucile croit que vous les devinez.

FLORICOURT, *haut, à Élise.*

Quel éloquent silence!
Et voilà comme au vrai je peindrais l'innocence;
Un seul regard, un mot, l'émeut et l'interdit,
Et, timide à l'excès, elle tremble, rougit,
N'ose dire qu'elle aime, et met d'un air farouche
Une main sur son cœur et l'autre sur sa bouche.
Cette timidité qui retient de parler,
Mais trahit le secret que l'on voudrait céler;

Cet aimable embarras qui dit que l'on insiste,
Tout semble un talisman auquel rien ne résiste.

ÉLISE, *avec ironie.*

Quand surtout comme vous on est sûr d'être aimé.

FLORICOURT.

C'est un bonheur auquel je suis accoutumé.
(*A Lucile qui se lève et dont il prend la main.*)
Voulez-vous me payer la leçon, je vous prie :
Quel peintre peut conduire une main plus jolie?
Heureux qui quelque jour pourra la posséder!

ÉLISE, *se retirant avec humeur.*

Voyez donc si l'on peut, Monsieur, vous l'accorder.

FLORICOURT, *à part.*

Elle est jalouse enfin, car elle est offensée.
L'épreuve a réussi ; mais je l'ai trop poussée.
(*En s'en allant.*)
Dites un mot flatteur, tombez à ses genoux,
Une femme a bientôt oublié son courroux.

SCÈNE V.

LUCILE.

Si je n'ai pas parlé, c'est bien malgré moi-même :
Près d'un fat qu'on se taise, il va croire qu'on l'aime.
Ces fats sont occupés à se faire valoir,
S'ils font des compliments, c'est pour en recevoir;
Leur maintien affecté pour eux est une grâce,
Leur regard est mensonge et leur rire est grimace :
Tant que vous les flattez vous les voyez soumis,
Blessez leur amour-propre, ils sont vos ennemis.
La réputation leur déplaît dans tout autre,
Pour soutenir la leur, ils détruisent la vôtre.
Qui voudra m'épouser, pour clause du contrat,
Prendra l'engagement de ne pas être fat.

(*Souriant.*)

J'aimerais mieux un brut.

SCÈNE VI.

LUCILE, GERMEUIL.

GERMEUIL, *il entre par une porte de côté, qui donne dans le jardin.*

(*A part.*)

Eh! mais c'est la personne...

LUCILE, *à part.*

C'est mon original.

GERMEUIL, *saluant d'un air confus.*

(*Brusquement.*)

Je crois qu'on me pardonne?

LUCILE, *en riant.*

Je croyais bien, Monsieur, ne jamais vous revoir.

GERMEUIL.

Moi, quand je vous quittai j'avais un autre espoir.

(*Brusquement.*)

Je passe près du parc, je vois la grille ouverte,

(*Lucile sourit.*)

J'entre... ce ris malin un peu me déconcerte,
Il me dit : s'introduire ainsi dans la maison,
C'est n'être point discret.

LUCILE.

C'est agir sans façon.

GERMEUIL.

Veuillez donc recevoir un voisin de campagne,
Qu'en tout temps, en tous lieux la franchise accompagne.
Ce matin seulement j'ai pris possession
D'une terre ici près, et mon intention
N'est pas assurément d'en faire un ermitage ;
J'ai voulu fréquenter mon charmant voisinage.
Hier, de ce côté, je dirigeais mes pas,
C'est vous que j'aperçus ?

LUCILE.

Vous ne vous trompez pas.

GERMEUIL.

Je vous parle; à l'instant vous fuyez courroucée.

Je ne vous dirai pas quelle fut ma pensée.
Je suis sûr que malgré cet air un peu malin,
A mon anxiété vous allez mettre fin.

LUCILE.

Malgré votre ton brusque et surtout ma rancune,
Je veux vous obliger.

GERMEUIL.

Action peu commune.
Ma curiosité se montre de nouveau.
Dites-moi, quelle dame habite ce château?
Serait-elle veuve?

LUCILE.

Oui.

GERMEUIL.

Depuis quand?

LUCILE.

Trois années.

GERMEUIL, *à part.*

Mes perquisitions sont-elles terminées?

LUCILE, *avec finesse.*

Cette dame se nomme Élise de Valmon.
La veuve semblerait troubler votre raison?

GERMEUIL, *à part.*

Ne nous découvrons pas, j'en saurai davantage.

LUCILE.

Elle allait renouer les nœuds du mariage,
Lorsqu'un jour son futur a soudain disparu.
Heureusement pour elle il n'est pas revenu.

GERMEUIL.

Ce n'est pas mot à mot ce qu'elle a dû vous dire,
Vous la faites parler, vous la faites médire;
Pourquoi blâmeriez-vous le choix qu'elle avait fait?
Le connaissez-vous?

LUCILE.

Non; mais je sais par le fait
Qu'un procès rendait seul son union sortable;
Élise l'épousait enfin à l'amiable.

GERMEUIL.

Élise est veuve ainsi...

LUCILE.

Vous venez l'épouser?

C'est à tort; en son nom je puis vous refuser.

GERMEUIL.

Je me présenterai.

LUCILE.

Je vous serai contraire.

GERMEUIL, *avec ironie.*

Vous protégez quelqu'un?

GERMEUIL.

Oui, Monsieur, c'est mon frère,

Un jeune homme charmant bien fait pour être heureux.

GERMEUIL, *ironiquement.*

Sans doute il est aimé?

LUCILE.

Qui devrait l'être mieux?

D'un amant, d'un époux il a tout le mérite.

GERMEUIL.

On n'aime pas toujours celui qui le mérite,
Et l'amant préféré n'épouse pas toujours.

LUCILE.

Par sentences Monsieur fait-il tous ses discours ?

GERMEUIL.

Lorsque l'on est au fait, on agit à sa guise.

LUCILE, *avec malice.*

Montrez-vous et parlez, vous séduirez Élise.
Elle va, dans l'instant, Monsieur, vous recevoir,
Je vais la prévenir... de sa joie à vous voir ;
(*A part, en s'en allant.*)
Car les originaux font plaisir à connaître.

SCÈNE VII.

GERMEUIL.

Me voilà mieux instruit que je ne croyais l'être.
Il faut que je rencontre ici précisément

Cette veuve charmante, objet de mon tourment.
Ce sont des coups du sort qui donnent l'assurance
Que l'on doit espérer avec persévérance.
Nos penchants mutuels se sont-ils conservés?
L'absence nous aura tous les deux éprouvés.
Ne pouvant trouver mieux je suis resté fidèle.
Élise n'a point pris une chaîne nouvelle.
Ne voyons donc ici rien de malencontreux,
Puisque j'arrive à temps pour devenir heureux.

SCÈNE VIII.

ÉLISE, GERMEUIL.

GERMEUIL, *voyant Élise lorsqu'il va pour sortir.*

(*A part.*)

Oui, c'est elle.

ÉLISE, *à Germeuil.*

Monsieur est le propriétaire
Du château dont les biens avoisinent ma terre?

GERMEUIL.

Arrivé que d'hier je l'habite aujourd'hui,
Je viens de Baltimore, et madame...

ÉLISE, *à part.*

C'est lui.

GERMEUIL.

Après trois ans d'absence, au moins dois-je le croire,
Mes traits ne doivent plus frapper votre mémoire.
Peut-être que mon nom n'a pas le même sort;
Je me nomme Germeuil.

ÉLISE, *avec indifférence.*

Ah! je vous croyais mort.

GERMEUIL.

Heureusement pour moi je démens l'apparence.
Le temps n'a pas, je crois, détruit mon espérance.
Je vous retrouve veuve, et, Madame, je vois
Qu'à votre main je puis faire valoir mes droits,
Et ces droits je les tiens de vous, de votre père.

ÉLISE.

Il les a rappelés à son heure dernière.

GERMEUIL.

A ce père si bon je donne mes regrets,
Il fut l'ami du mien. Revenons au procès,
Sur lequel est fondé le bonheur de ma vie;
Mon père le gagna. Remarquez, je vous prie,
Qu'exact à bien remplir notre acte d'union
Votre père signa. Dans cette occasion,
Le mien, vous le savez, devait signer de même.
Muni de ce contrat, plein d'un amour extrême,
Je pars pour l'Amérique et j'arrive à bon port;
Mon père satisfait signe mon heureux sort.
J'ai hâte de rejoindre une femme adorée;
Mais aux Américains la guerre est déclarée.
Tenant toujours d'accord l'amour et la raison,
Je ne formai, Madame, aucune liaison.
Enfin, après trois ans de crainte et d'espérance,
Je trouve le moyen de repasser en France.

Pour vous chercher j'envoie en cent lieux des exprès;
J'achète, par hasard, une terre ici près.
A l'entour de ce parc hier je me promène;
Certain pressentiment aujourd'hui m'y ramène.
Je vois la grille ouverte et j'entre... librement.
Du parc je m'introduis dans cet appartement;
J'y vois une jolie, une aimable personne,
Qui d'abord rit de moi, mais qui devient si bonne,
Qu'elle veut bien répondre à chaque question,
Et même en évite une en disant votre nom.
Je cache ma surprise et je retiens ma joie;
Quel avenir heureux à mes yeux se déploie!
De mes vœux les plus chers j'entrevois le succès;
Chez moi je cours chercher les pièces du procès.

SCÈNE IX.

ÉLISE.

Je ne m'attendais pas à pareille visite,

Et blâme le motif pour lequel il me quitte ;
Il est jeune, encor bien ; mais était beaucoup mieux.
Je ne puis maintenant le voir des mêmes yeux :
A son départ l'amour eût fait le mariage,
Ici mon intérêt en montre l'avantage,
Et dans la circonstance il serait de raison...

(*Apercevant Sénange.*)

Sénange ! de ceci qu'il n'ait aucun soupçon.

SCÈNE X.

ÉLISE, SÉNANGE.

SÉNANGE, *avec timidité.*

Madame, pardonnez, ma sœur, mon avocate,
M'a donné de l'espoir : peut-être je me flatte ;
Elle me croit aimé, excusez son erreur,
Madame, sa pensée est toute à mon bonheur.

ÉLISE, *elle emploie dans cette scène tout l'art du jeu de physionomie.*

Son amitié pour vous, la candeur de son âge,
Tout doit la faire ici rêver au mariage ;
Tableau que sans soupçon l'innocence entrevoit,
Et que l'expérience avec crainte aperçoit ;
Le devant du tablean fixe l'âme naïve,
Mais l'œil de la sagesse en voit la perspective.

SÉNANGE.

La sagesse parfois est sujette aux erreurs.

ÉLISE.

Rarement pour l'hymen ses conseils sont trompeurs.

SÉNANGE.

Le bon choix d'un époux fait l'heureuse alliance.

ÉLISE.

L'épreuve du malheur donne la défiance.

SÉNANGE.

Qui peut en pareil cas redouter l'avenir,
Quand on a comme vous le moyen de choisir ?

ÉLISE.

Le moyen de juger est le plus nécessaire,
Et devant vous, Messieurs, on ne sait comment faire.
L'un qui nous paraît froid et tranquille et rêveur,
A le feu de l'esprit et les tourments du cœur.
(*Elle appuie.*)
L'autre qui paraît fat cesse d'être blâmable,
Montrant des qualités qui le rendent aimable.

SÉNANGE, *avec dépit.*

Le fat plaît au beau sexe, il flatte tous ses goûts.

ÉLISE.

Un autre paraît calme, eh bien! il est jaloux.
Mais cette qualité quelquefois plaît aux femmes.

SÉNANGE, *d'une voix altérée.*

Quel art d'envelopper les secrets de leurs âmes!
Il en est qui, d'un mot, savent nous détourner;
On ne peut les connaître, il faut les deviner;
De nos tourments divers elles font une étude,
Et trouvent leurs plaisirs dans notre inquiétude.

ÉLISE.

Hommes qui savez plaire, à qui le devez-vous?

SÉNANGE.

Votre pouvoir sur eux les met à vos genoux.
Sans vous que serait l'homme? un être dur, austère,
Voyant d'un œil farouche et le ciel et la terre.
Indifférent pour tout, il maudirait son sort,
Et fatigué de vivre implorerait la mort;
Mais élevé par vous dès sa plus tendre enfance,
Il goûte par degrés le prix de l'existence.
Sur le bonheur, à peine a-t-il quelques soupçons,
Il ne vous quitte plus, pour suivre vos leçons;
Qui veut savoir aimer l'apprend à votre école.

(*Il s'anime.*)

Le voit-on parmi vous se choisir une idole?
En lui tout sentiment acquiert plus de chaleur,
D'un instant près de vous il connaît la valeur;
Il voudrait vous revoir et vous parler sans cesse;
La main qu'innocemment on lui livre et qu'il presse,

Un regard, un souris, tout lui semble enchanté,
Par cent plaisirs confus son cœur est agité ;
Pour lui tout est changé, tout comble son envie,
Il semble commencer une nouvelle vie.

ÉLISE.

Je ne m'attendais pas à pareil argument ;
Les femmes ont en vous un avocat charmant.
Défendre ainsi mon sexe est une chose rare ;
Prenez garde, Monsieur, de passer pour bizarre ;
Heureusement pour vous nul homme n'est ici.

SÉNANGE.

Toujours je penserais, je parlerais ainsi.
Si je pouvais, Madame, un moment méconnaître
Le mérite qu'en tout les femmes font paraître,
Je devrais à vos pieds abjurer mon erreur.

ÉLISE, *prenant un calepin.*

J'ai, d'après vos conseils, avec certain bonheur,
Corrigé quelques vers de ma muse timide,

A vous les lire, ici, tout en vous me décide.

(*Elle est interrompue par l'entrée de Floricourt et de Germeuil.*)

SCÈNE XI.

ÉLISE, SÉNANGE, FLORICOURT, GERMEUIL.

(*Germeuil qui avait des papiers à la main les remet soudain dans sa poche.*)

FLORICOURT.

Nous dérangeons, je crois, un secret entretien?

ÉLISE, *se remettant de sa surprise.*

(*A part.*)

Vous venez à propos. Je veux par ce moyen

(*Haut.*)

Les éprouver tous trois. Donnez votre censure
A quelques petits vers que, d'une main peu sûre,
Hélas! j'ai hasardés.

FLORICOURT, *avec ironie.*

Vous avez fait des vers ?

ÉLISE.

J'ai voulu malgré tout me donner ce travers.
Jugez-les donc, Messieurs, comme ceux d'une femme.
(*A part.*)
Observons leur effet.

GERMEUIL.

Est-ce un épithalame ?
C'est un charmant sujet. Pour moi j'en suis épris :
Qui peut en vous voyant n'en pas sentir le prix.

ÉLISE.

C'est sur un autre ton que j'ai monté ma lyre :
C'est sur l'amour enfin, puisqu'il faut vous le dire.

SÉNANGE.

L'amour mène à l'hymen.

ÉLISE.

L'hymen au repentir.

GERMEUIL.

Madame, l'on pourra, je crois, vous convertir.

ÉLISE, *lisant.*

C'est l'amour déguisé.

FLORICOURT, *à part.*

Notre charmante veuve

Veut de nous s'amuser, nous mettant à l'épreuve.

(*Elise, lisant, cherche à découvrir l'impression que l'application de ses vers fait sur Sénange, Floricourt et Germeuil.*

L'Amour aimait, et d'être aimé
Il voulait avoir l'assurance,
Sans mériter d'être blâmé
Par l'intolérante exigence.
Afin de ne point aiguiser
La langue de la médisance,
Il faut, dit-il, me déguiser.
Sans beaucoup réfléchir, il pense
A contrefaire l'Amitié;

Mais il observe, avec prudence,
Que c'est se montrer à moitié.
Il choisit un moyen extrême;
Mais pour éprouver ce qu'on aime,
De quoi ne vient-on pas à bout?
Il prend donc en cette occurrence
Le masque de l'indifférence.
Sous un air froid observe tout;
Puis, secondé par le mensonge,
Pousse l'épreuve par degré,
Et sans scrupule il la prolonge,
La voyant tourner à son gré.....

C'est où j'en suis.

FLORICOURT.

J'en vois le sens allégorique.
(*Regardant Sénange et Germeuil.*)
Des rivaux peuvent seuls en faire la critique.

(*A Élise.*)

Vos vers paraissent faits avec facilité,
J'en aime l'harmonie et surtout la clarté.
La déclaration est vraiment délicate.

ÉLISE.

La déclaration!...

FLORICOURT.

Madame, je me flatte
Qu'on ne peut comme moi recevoir un aveu
Plus aimable, plus tendre.

ÉLISE.

En faites-vous un jeu?
Je trouve en ce moment votre ton fort étrange.

FLORICOURT, *bas à Élise.*

J'ai su vous éprouver, vous me donnez le change.

ÉLISE, *montrant Sénange et Germeuil.*

Mais ces messieurs aussi pourraient prendre pour eux...

FLORICOURT.

Vous avez donc formé le projet odieux

De me rendre jaloux? je n'ai garde de l'être!

ÉLISE.

Ou vous ne voulez pas à mes yeux le paraître.

FLORICOURT.

Beau sexe, être jaloux près de vous, est d'un sot.

ÉLISE.

Ne pas l'être est d'un fat.

GERMEUIL, *à part, bas à Élise.*

C'est appliquer le mot.

FLORICOURT.

Madame, dites-moi, la personne chérie
Doit-elle avoir recours à la supercherie?
Supposer un rival! le moyen est usé,
Jamais par tel détour je ne suis abusé.

(*Moment d'impatience d'Élise.*)

Vous allez vous fâcher!... Il est vrai, par système,
Une femme jamais ne doit être la même;
Vous aimait-elle hier; elle doit aujourd'hui
Vous montrer de l'humeur, feindre même l'ennui.

Élise, boudez-moi, l'air de mélancolie
Donne un charme de plus à figure jolie.

ÉLISE, *à Sénange.*

Que pensez-vous des vers ?...

SÉNANGE.

J'ose vous l'avouer,
Ce que je n'entends pas, je ne puis le louer.

(*Montrant Floricourt en se retirant.*)

Mais Monsieur qui, je vois, aux énigmes s'applique,
A compris de vos vers le sens allégorique,
Et peut, bien mieux que moi, porter un jugement.

SCÈNE XII.

ÉLISE, FLORICOURT, GERMEUIL.

ÉLISE, *à part, ayant suivi des yeux Sénange.*

Au moins s'il est jaloux, c'est sans emportement.

FLORICOURT, *à Elise avec ironie.*

Il est victime, hélas ! de mon bonheur extrême.

Le plaindre est un devoir, car je vois qu'il vous aime.

ÉLISE.

Vous croyez?

GERMEUIL.

Contre vous il est indisposé.

ÉLISE, *vivement.*

Si c'était, je voudrais qu'il fût désabusé.

FLORICOURT.

Ah! je reconnais là combien vous êtes bonne!

(*Germeuil observe avec attention Élise.*)

ÉLISE.

Mon soin est de jamais ne déplaire à personne.

FLORICOURT, *souriant.*

Madame, cet aveu, je le dis entre nous,
N'est pas très-rassurant pour un futur époux.

ÉLISE.

Faudrait-il donc, Monsieur, pour être votre femme,
L'estime de vous seul et des autres le blâme,
Ne plaire enfin qu'à vous? Préférer un mari;

A tout homme charmant fait pour être chéri,
C'est le premier devoir que l'hymen nous impose ;
Mais fuir tous nos flatteurs ! c'est à quoi je m'oppose.

GERMEUIL, *à part.*

De sa coquetterie on ne peut la blâmer,
Elle en est plus aimable et s'en fait plus aimer.

SCÈNE XIII.

ÉLISE, FLORICOURT, GERMEUIL, LUCILE.

LUCILE, *accourant.*

(*A Élise, en montrant Germeuil.*)
Quoi ! le bruit court ici que monsieur vous épouse ?

GERMEUIL, *bas à Lucile.*

De mon projet encor vous vous montrez jalouse.

LUCILE, *à Élise qui paraît contrariée.*

On vient de me le dire.

ÉLISE.

On s'amusait de vous.

LUCILE, *à part.*

J'ai de l'un un reproche et mets l'autre en courroux;
Pour penser, pour agir je ne sais comment faire.

ÉLISE, *à Lucile en s'en allant, parlant de Germeuil.*

Homme aimable, excellent; ah! s'il pouvait vous plaire!

SCÈNE XIV.

LUCILE, GERMEUIL.

LUCILE, *à part.*

Alors Sénange...

GERMEUIL.

En vain j'implore votre appui.

LUCILE.

Que mon frère, par moi, soit heureux aujourd'hui.

Mais qui vous dit, Monsieur, qu'Élise vous préfère?
Vous croyez que c'est vous, je crois que c'est mon frère.

GERMEUIL.

J'ai des droits...

LUCILE.

Je le vois plus aimable, plus doux;
Mais la bonté de l'âme est égale entre vous.
Si c'est à vous enfin qu'Élise se marie,
Mon frère est malheureux le reste de sa vie;
N'épousez pas Élise.

GERMEUIL.

Ah! c'est en vérité
Pousser le sentiment de la fraternité
Aussi loin que le peut l'âme la plus sensible;
Mais que demandez-vous?

LUCILE.

Ce n'est pas l'impossible.

GERMEUIL.

Je vous demanderais un dédommagement,

Et je n'obtiendrais pas votre consentement :
Je pense que l'hymen ne peut encor vous plaire.

LUCILE, *vivement.*

Ah ! je vais m'occuper de celui de mon frère.

GERMEUIL, *la regardant s'en aller.*

Son cœur en ce moment est tout à l'amitié ;
Heureux lorsque l'hymen y sera de moitié !

SCÈNE XV.

GERMEUIL, FLORICOURT.

FLORICOURT, *ironiquement.*

Monsieur, quel talisman avez-vous près des femmes,
Pour troubler leur esprit, pour tourmenter leurs âmes?
Quoi! dans un seul moment vous les changez au point
Que leur intime ami ne les reconnaît point.
Élise près de moi paraissait être heureuse ;
Vous paraissez, soudain elle est triste, rêveuse.

GERMEUIL, *sur le même ton d'ironie.*

Monsieur, vous me flattez.

FLORICOURT.

Ah ! c'est un compliment ?

GERMEUIL.

L'homme qui fait rêver...

FLORICOURT.

Vous pensez bonnement

Qu'un sentiment d'amour a pénétré son âme?

GERMEUIL, *le contrefaisant.*

Qu'une femme me voie, aussitôt je l'enflamme.

N'avez-vous pas, Monsieur, comme moi, ce secret ?

FLORICOURT.

Sur Élise ma vue a produit même effet.

GERMEUIL.

Nous sommes donc rivaux. Quelle sera ma gloire

De lutter contre vous et d'avoir la victoire !

FLORICOURT.

Vous êtes mon rival, mais je suis le premier...

GERMEUIL.

Le plus grand avantage est souvent au dernier.

FLORICOURT.

Avant d'aimer Élise il vous faut la connaître.

GERMEUIL.

On doit l'aimer dès lors qu'elle vient à paraître.

FLORICOURT.

Elle séduit les yeux par ses traits enchanteurs;
Mais l'art de son esprit fait le tourment des cœurs.
A cacher sa pensée on la voit occupée;
De la feinte toujours elle est enveloppée;
Elle échappe au moment que l'on croit la saisir.
Le tourment qu'elle donne est pour elle un plaisir.
Mais enfin vous a-t-elle adressé la parole,
Un mot vous désespère, un regard vous console.

GERMEUIL, *avec ironie.*

Cette femme, Monsieur, doit se faire adorer,
Jusqu'au dernier moment elle fait espérer.

FLORICOURT.

Il faut pour se convaincre agir de stratagème.
De l'épreuve en amour elle fait un système;
Le moyen qu'elle emploie est fort original;
A qui lui fait la cour elle donne un rival.
Je vous avoue enfin que cette aimable veuve
A consacré ce jour à me mettre à l'épreuve.
Sur Sénange d'abord elle a fait ses essais;
Mais moi, la déjouant avec certain succès,
J'ai su persuader que je n'étais pas dupe.
Malgré tout, cependant, même projet l'occupe,
Et la rivalité se reporte sur vous;
Vous pouvez dans ce jour devenir son époux,
A-t-elle supposé.

GERMEUIL.

J'ai des titres pour l'être.

FLORICOURT.

Quels sont-ils?

GERMEUIL.

Un contrat.

FLORICOURT.

Faites-le-moi connaître.

GERMEUIL, *avec ironie.*

Chaque article, Monsieur, est dûment arrêté ;
Sans cela, croyez-moi, vous seriez consulté.

FLORICOURT.

Mais contre moi serait-ce une plaisanterie ?

GERMEUIL, *sévèrement.*

J'ai pu quelques instants employer l'ironie,
Vous m'y forciez, Monsieur: la franchise est mon lot ;
Je la reprends enfin, et vous dis en un mot :
Le sort pendant trois ans m'a séparé d'Élise,
Je la revois, je l'aime, et sa main m'est promise.
Oui, le sort inconstant veut me favoriser ;
Près d'elle il me ramène, et c'est pour l'épouser.

SCÈNE XVI.

GERMEUIL, FLORICOURT, ÉLISE.

ÉLISE, *à Germeuil avec vivacité et humeur.*

Ah! monsieur de Germeuil, que vient-on de m'apprendre!
Ici votre conduite est faite pour surprendre.
Dans toute ma maison je vois mes gens actifs,
D'une fête hâter tous les préparatifs.
Je demande pourquoi? c'est pour mon mariage.
Qui vous a, dis-je alors, commandé cet outrage?
C'est monsieur de Germeuil, votre futur époux.
Quoi! pour en disposer ce titre est-il à vous?

FLORICOURT, *à Germeuil.*

Vous abusiez ainsi de mon esprit crédule!

(*A Élise.*)

Le tour n'est pas mauvais, monsieur sans nul scrupule
Supposait un contrat qui vous liait à lui.

GERMEUIL, *sévèrement.*

Je ne suppose rien.

ÉLISE.

Mais je puis aujourd'hui

Annuler ce contrat.

FLORICOURT.

En ma faveur.

ÉLISE, *souriant.*

Peut-être.

(*A tous deux.*)

Je dispose de moi. Vous ai-je fait connaître

Si l'un de vous, Messieurs, doit enchaîner mes jours?

GERMEUIL, *à Floricourt.*

Est-ce vous? est-ce moi? ce doute est un secours,

Puisqu'il fait espérer.

FLORICOURT, *avec ironie à Élise.*

Permettez que j'ordonne

La suite des apprêts de la fête que donne

Monsieur.

ÉLISE, *sur le même ton.*

Oui, j'y consens, terminez ces apprêts;
Nous jugerons ce soir qui doit payer les frais.

SCÈNE XVII.

ÉLISE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Je ne puis faire entrer, Madame, en ma pensée,
Que des soins que j'ai pris vous soyez offensée.

ÉLISE.

Vous auriez dû, Monsieur, autrement résigné,
Attendre que de moi le contrat fût signé.

GERMEUIL.

En effet, cette clause est un point nécessaire;
J'ai cru qu'à mon espoir rien ne serait contraire.
Alors je reportais mes droits au temps heureux
Où l'amour à l'hymen alliait tous nos vœux;

Où le consentement, l'amitié de nos pères,
Nous faisaient espérer les jours les plus prospères.
Avez-vous oublié cet accord si parfait,
Qui vous semblait du ciel le plus rare bienfait?
Nous nous rendions communs le plaisir et la peine,
Qui tous deux constamment resserraient notre chaîne

ÉLISE, *avec indifférence.*

Vous partîtes, Monsieur.

GERMEUIL.

Je fis couler vos larmes :
Pour moi, dans ce moment, la douleur eut des charmes :
Ce dernier témoignage appuyant votre amour,
Semblait le garantir jusques à mon retour;
Et votre père aussi, me prouvant sa tendresse,
Vous dit, sur mon éloge appuyant sa promesse ;
« Quand j'assure ta main au fils de mon ami,
« Sur ta félicité mon choix est affermi. »
Ce sont ses propres mots, ce moment les rappelle.

ÉLISE.

L'amour-propre nous rend la mémoire fidèle.

GERMEUIL.

Ce qui fait que toujours j'ai présent à l'esprit
Votre réponse. Alors de ce ton qui séduit,
Vous dîtes : « O mon père, à vos désirs soumise,
« Ma destinée, hélas ! fut un temps compromise ;
« En vous obéissant je pleurai votre erreur ;
« Par l'hymen, à vingt ans je connus le malheur.
« Aujourd'hui je vous dois de la reconnaissance,
« En trouvant le bonheur dans mon obéissance. »
Ce sont vos propres mots.

ÉLISE.

Je ne m'en défends pas.

GERMEUIL.

L'air naïf s'alliait encore à vos appas ;
Au moment où j'osai vous déclarer ma flamme,
Votre regard baissé répondit à mon âme.
Vous ne saviez pas feindre en faisant un aveu,

Et de l'épreuve enfin ne faisiez pas un jeu.

ÉLISE.

Mais j'en pourrais faire un de ce ton d'élégie,
Qui d'un censeur moral vous donne l'énergie.
Permettez que, prenant pour appui la raison,
J'établisse entre nous une comparaison.
Quand la première fois vous frappâtes ma vue,
Je sentis, j'en conviens, une joie imprévue.
Vos regards, votre ton, votre air, votre maintien
Me fixaient près de vous, comme par un lien.
Vos paroles avaient un charme inexprimable,
Avec moins de raison vous étiez plus aimable.
Et maintenant, cet air d'un homme suffisant,
Une brusque franchise, un esprit médisant,
Une moralité qui tristement raisonne,
De vous-même, Monsieur, font une autre personne.
Votre âme, je le vois, a les mêmes vertus,
Mais l'amour leur donnait quelques charmes de plus.
Par un doux souvenir je me crois acquittée,

Le sentiment a fui ; mais l'estime est restée.

GERMEUIL.

Je suis alors au point où l'on devient époux.

ÉLISE.

L'estime est un bon droit, j'en conviens avec vous ;
Mais c'est encore mieux pour l'hymen, ce me semble,
Quand l'hymen et l'amour s'accordent bien ensemble.

GERMEUIL.

Sans l'amour, selon vous, l'hymen n'a point de prix.
Il est bien vrai qu'il fait les excellents maris ;
Mais au bout de six mois il détruit son ouvrage.
Madame, convenons qu'en fait de mariage,
L'estime et l'amitié sont les plus heureux choix :
Si vous m'accordez l'une, à l'autre j'ai des droits.
Qui vous fait hésiter ? est-ce mon caractère ?
Vous le trouvez changé ? croyez que pour vous plaire,
Je vais par tous mes soins, je vais par mes efforts,
Corriger mes défauts, réparer tous mes torts.
Enfin pour vous fléchir, pour regagner votre âme,

Me reporter au temps où vous m'aimiez, Madame.

ÉLISE.

En reprenant ce ton vous vous corrigeriez.

GERMEUIL.

Je me ferais aimer, et vous m'épouseriez ?

ÉLISE, *avec finesse.*

Je ne dis pas cela, Monsieur.

GERMEUIL.

Ni le contraire.

(*Sénange paraît, à part.*)

Sénange!... A mon projet un acte est nécessaire.

(*Haut.*)

Madame, de ce pas je vais chez le notaire.

SCÈNE XVIII.

ÉLISE, SÉNANGE.

SÉNANGE, *tristement.*

Il va chez le notaire ! ah ! malheur trop certain,

Il est vrai qu'à Germeuil vous donnez votre main!

ÉLISE.

Depuis longtemps Germeuil en avait la promesse.

SÉNANGE, *d'une voix altérée.*

Et vous récompensez sa constante tendresse.

ÉLISE.

Après trois ans d'absence il reparaît constant.
Quel homme de nos jours pourrait en faire autant?

SÉNANGE.

Si des hommes, Madame, il est le plus fidèle,
Aux femmes vous offrez un aussi beau modèle.

ÉLISE.

Qui ne l'aimerait pas, au moins l'estimerait;
On le voit séparer l'hymen de l'intérêt;
Dans ce monde, Monsieur, celui qui les sépare
Doit être regardé comme un objet bien rare.

SÉNANGE, *avec émotion.*

En amour, en vertus, c'est un homme parfait.

C'est, je pense, pourquoi la destinée en fait
Votre époux.

ÉLISE, *avec intention.*

Vous croyez qu'on ne peut l'éconduire?

SÉNANGE.

Doué de la fortune, il a tout pour séduire.
Moi je l'appelle en vain, toujours elle me fuit;
Aux qualités de l'âme, hélas! je suis réduit!

ÉLISE.

Mais pour se marier ce n'est pas une entrave.

SÉNANGE.

La richesse fait tout : l'hymen est un esclave
Qu'on vend au poids de l'or.

ÉLISE.

Contre lui quel courroux!
Ah! Germeuil plus adroit le traite mieux que vous.

SÉNANGE.

Dans son moyen de plaire est toute son adresse.
Oui, je redoute en lui seulement la richesse,

Car si l'amour devient le seul titre légal
Pour avoir votre main, je ne crains nul rival.
Peindrai-je ma tendresse? elle vous est connue,
Trop longtemps dans mon cœur elle fut retenue,
Par la crainte de voir rejeter des aveux,
Sur lesquels reposait l'espoir de tous mes vœux.
J'ai cru dans un moment vous plaire, je l'avoue;
Mais le sort, qui toujours de mon âme se joue,
Vint dissiper le charme, opposant Floricourt,
Dangereux pour l'esprit, plus encor pour l'amour;
Mais sa fatuité, parfois insupportable,
Vous le montra moins bien, à moi moins redoutable,
Et le pressentiment, alors consolateur,
Commençait à me faire entrevoir le bonheur,
Quand Germeuil aussitôt détruisit le prestige!
Je suis bien malheureux, puisque seul je m'afflige!
Vous ne sentez pour moi qu'une triste pitié!

ÉLISE.

N'allez pas, je vous prie, exclure l'amitié.

SÉNANGE.

Près de l'amour, Madame, elle perd de ses charmes.

ÉLISE.

Je saurais, sans remords, dissiper vos alarmes;
Un homme qu'une femme estime avec raison,
Peut près d'elle rester l'ami de la maison;
(*Elle appuie.*)
Et si Germeuil m'épouse il aura, je le pense,
En votre honnêteté la même confiance.

SCÈNE XIX.

SÉNANGE, ÉLISE, LUCILE.

LUCILE, *avec humeur à Elise.*

Quoi! monsieur de Germeuil ordonne les apprêts
De votre mariage : il fait venir exprès
Un notaire chez vous.

ÉLISE.

J'en peux avoir affaire.

LUCILE.

Et soudain avec lui s'enferme avec mystère,
Pour dresser, m'a-t-il dit, un acte qu'on verra
Approuvé par Élise, et qu'elle signera.
Vous l'épouseriez ?

ÉLISE.

Quelle est votre surprise ?

LUCILE, *montrant son frère.*

Vous pouvez mieux choisir.

SÉNANGE, *avec dépit.*

Madame en est éprise :
Qui pourrait se flatter de la faire changer ?

ÉLISE.

Vous savez que Germeuil ne m'est pas étranger.

LUCILE.

Ah ! si vous l'épousez, alors je le déteste.

ÉLISE, *avec intention.*

S'il vous était connu, Lucile, je l'atteste,
Il aurait le pouvoir de gagner votre cœur ;

Il est sensible, franc, bienfaisant, plein d'honneur.

LUCILE.

Il me semble un peu brusque.

ÉLISE.

Et cette brusquerie,

Quand elle part du cœur, vaut bien la flatterie.

LUCILE.

Mais il n'a pas toujours un abord séduisant.

A la grille du parc il m'est encor présent.

ÉLISE.

Je m'attache surtout aux qualités de l'âme ;

Plus un homme est charmant, moins il est à sa femme.

Partout il est fêté ; quand il rentre chez lui,

Fatigué de plaisirs il rapporte l'ennui.

LUCILE.

Ce que voudra Germeuil sera sa loi suprême.

ÉLISE.

On devient complaisant pour la femme qu'on aime.

SÉNANGE, *à Élise.*

Si ma sœur l'épousait !

LUCILE.

Je suivrais ton avis
Si madame voulait t'épouser à ce prix ;
D'après les qualités d'une âme généreuse,
Il ne pourrait, je crois, me rendre malheureuse.

SCÈNE XX.

SÉNANGE, ÉLISE, LUCILE, GERMEUIL.

GERMEUIL, *à Elise avec un peu de brusquerie.*

Lorsque vous me parliez, j'épiais à propos
Vos discours, et j'ai vu que j'avais deux rivaux :
L'un modeste, discret, a des titres pour plaire,
Et l'autre s'aime trop, on doit ne l'aimer guère ;
Mais dans ce jugement je pourrais m'égarer,
Car du choix d'une femme il ne faut pas jurer.

Moi souffrant de passer de l'espoir à la crainte,
Moi qui ne connais pas les détours de la feinte,
J'ai pris, pardonnez-moi, la résolution
De brusquer à l'instant votre décision.

(*Il montre deux rouleaux de papier.*

Voici donc le contrat signé de votre père.
Voici votre refus : dans les mains du notaire
Lequel dois-je remettre ?

SÉNANGE, *bas à Lucile.*

Ah ! je n'ai plus d'espoir.

ELISE, *à Germeuil montrant le contrat.*

Le souvenir d'un père, autant que le devoir,
Rappelle mon respect pour cette signature ;
Mais mon père, Monsieur, dans cette conjoncture,
Ne s'opposerait pas à mes vœux absolus ;

(*Elle prend le papier qui contient le refus.*)

D'après cette raison, je signe le refus.

LUCILE, *à Sénange.*

(*A part.*)

Mon frère, sois heureux.

SÉNANGE.

C'est Floricourt peut-être?

ÉLISE, *à Germeuil qui signe le refus.*

Vous signez?

GERMEUIL.

L'abandon du bien dont je suis maître.
Oui, Madame, ce bien est à vous à jamais;

(*Il déchire le contrat.*)

Il n'est plus de contrat, il n'est plus de procès.

ÉLISE.

Ah! je faisais de vous un éloge fidèle!
Comme époux, comme ami, vous étiez un modèle.
A Lucile, Monsieur, j'adressais à demi
L'éloge comme époux: vous étiez mon ami,
Un tel partage enfin ne pouvait que me plaire.

GERMEUIL.

Heureux d'être un ami!

LUCILE, *à Élise.*

Épousez donc mon frère.
Il faut en convenir, c'est l'éprouver assez.

Vous cachez avec art tout ce que vous pensez :
Taisons la vérité quand elle peut déplaire ;
Mais fait-elle un heureux ? disons-la tout entière.

SÉNANGE, *aux pieds d'Élise.*

De vous j'attends mon sort, Madame ; prononcez.

(*Au moment où Elise va parler*, **Floricourt** *paraît.*)

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

ÉLISE, GERMEUIL, LUCILE, SÉNANGE, FLORICOURT.

FLORICOURT, *voyant Sénange aux pieds d'Elise.*

Par ce tableau de feinte, à bout vous me poussez ;
C'est de votre malice un charmant épisode,
Et monter une épreuve au dernier période.

ÉLISE.

Ah ! la mienne, Monsieur, finit en ce moment.
J'ai vu que Floricourt est un homme charmant,

Dont l'esprit peut séduire et non le caractère,
Qui sait à des défauts allier l'art de plaire,
Qui dans cette journée enfin m'a confirmé
Que l'on peut être aimable et n'être pas aimé.

(*A Sénange.*)

Je vous ai vu jaloux avec délicatesse,
Avocat de mon sexe et flatteur sans souplesse.
Je vous vois des talents et douter du succès,
Posséder tout pour plaire et timide à l'excès.
Enfin dans les tourments d'un amoureux martyre,
Je vous ai vu m'aimer et n'oser me le dire;
Qui trouve après l'épreuve autant de qualités,
Du plus heureux hymen acquiert les sûretés.

(*Elle lui donne la main.*)

SÉNANGE.

Je vous le prouverai par l'amour le plus tendre.

GERMEUIL, *à Lucile.*

Riche, franc et sensible, est-ce assez pour prétendre
A votre main?

LUCILE.

Je dois l'avouer, ce matin
J'aurais pu motiver le refus de ma main,
Votre air et votre ton ne pouvaient me séduire;
(*Montrant Sénange et Elise.*)
Mais vous rendez heureux, quand vous pouviez nuire,
C'est d'un cœur délicat; comment vous refuser?

GERMEUIL.

C'est fixer le bonheur que de vous épouser.

FLORICOURT, *à Élise.*

Je connais mes erreurs, combien je suis blâmable;
Qui peut me corriger mieux qu'une femme aimable?
Ah! laissez-moi vous voir: je veux, par ce bienfait,
Apprendre près de vous à devenir parfait.

ÉLISE.

Si pour donner ma main j'eus recours à la ruse,
Toute femme trompée accepte mon excuse.
Par prudence, Messieurs, ou par malignité,
Les femmes, en amour, voilent la vérité,

Il est si dangereux de vous la montrer nue !
Pour elle vous n'avez aucune retenue ;
A peine l'avez-vous arrachée à nos cœurs,
Que vous allez partout, en despotes vainqueurs,
Divulguer nos secrets pour fixer votre gloire ;
Mais que de fois aussi vous en faites accroire !
Dans ce monde, Messieurs, tout porte à nous prouver
Que pour bien vous connaître il faut vous éprouver.

L'APPARENCE MAGIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

LE DUC DE CASTELLAMARE.

LA DUCHESSE DE CASTELLAMARE.

PIGNELLI, ami du duc.

LAURETTA, suivante de la duchesse.

GÉRONIO, intendant du duc.

UNE MAGICIENNE.

La scène se passe auprès de Naples, dans le château du duc de Castellamare.

L'APPARENCE MAGIQUE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURETTA, GÉRONIO.

GÉRONIO, *gaîment.*

AIR :

Bonjour, aimable Lauretta.

LAURETTA *tristement.*

Bonjour.

GÉRONIO.

Hélas! ce soupir-là
S'adresse-t-il à ma personne?

LAURETTA.

Non.

GÉRONIO.

Ce n'est donc pas, mignonne,
Un soupir amoureux.

LAURETTA.

Non.

GÉRONIO.

Cet air langoureux,
Avec les grâces se marie
A votre figure jolie;
Mais le rire de la folie,
Vous irait encor mieux.

LAURETTA.

Ah dans un moment plus heureux,
Ce compliment aurait flatté mon âme.

GÉRONIO.

Qu'ils soient vrais, qu'ils soient faux,
Les compliments, près d'une femme,
Ont toujours l'à-propos.

LAURETTA.

On voit, monsieur Géronio, que vous êtes le confident de votre maître, le duc de Castellamare, le favori des belles de Naples ; vous en prenez le caractère.

GÉRONIO.

Ce n'est pas la plus mauvaise part.

LAURETTA.

L'insouciance.

GÉRONIO.

C'est le remède à tout chagrin : vous devriez en user, car voyez dans quel état vous êtes ! Si vous restez encore vingt-quatre heures auprès de votre maîtresse, la duchesse de Castellamare, je vous vois morte de consomption.

AIR :

La tristesse à votre figure,
Donne un air trop original ;
Elle est en vous caricature,
Tant elle paraît aller mal !
Abjurez la mélancolie,
Vraiment elle ne vous sied pas;
Le splèen est une maladie,
Qui brusque le trépas.

LAURETTA.

Rosalba est bien malheureuse !

GÉRONIO.

Des infidélités de son mari ! Que d'exemples doivent la consoler ! mais elle n'a pas de caractère.

LAURETTA.

Dites qu'elle a trop de sensibilité.

GÉRONIO.

C'est le défaut des femmes. Monsieur le duc a beaucoup aimé sa femme ; mais cet amour, comme tous les autres, ne pouvant toujours durer, c'est monsieur le duc qui a fini le premier ; c'est à la duchesse de s'en venger.

LAURETTA.

Monsieur Géronio, ne vous mariez pas.

GÉRONIO. *Il sort de sa poche plusieurs lettres, qu'il pose sur une table.*

C'est le courrier de Naples qui vient d'apporter ces lettres. Peu de lettres d'affaires, beaucoup de

lettres d'amour; voilà la correspondance de mon maître.

LAURETTA.

Il est vrai que dans Naples on ne parle que des bonnes fortunes du duc de Castellamare.

GÉRONIO.

AIR :

S'il doit à sa naissance
Le rang et les honneurs,
Il doit à sa présence
L'art d'enchaîner les cœurs;
Et sur les plus rebelles
Il compte chaque jour
Des victoires nouvelles :
On le voit tour à tour,
Courtisan à la Cour,
Souverain près des belles.

LAURETTA.

Oui, charmant auprès de toutes les femmes, excepté auprès de la sienne.

GÉRONIO.

C'est l'usage.

AIR :

Mon maître est vraiment destiné
A la passion romantique;
Pour qui près du Vésuve est né,
La raison est antipathique.
    Nul de nos paladins
    N'a l'esprit platonique;
    Tous les Napolitains
    Ont le cœur volcanique.

LAURETTA.

Monsieur Géronio, à titre d'homme de confiance de monsieur le duc, parlez-lui de cette Rosalba, qui lui fut si chère avant d'être sa femme. Dites-lui que son indifférence la fera mourir.

GÉRONIO.

Si l'indifférence des époux faisait mourir les femmes !...

LAURETTA.

Ne plaisantez pas; songez à trouver un sujet de consolation à ma maîtresse.

GÉRONIO.

Adressez-vous à l'ami de mon maître, le comte de Pignelli.

LAURETTA.

Que voulez-vous dire ?

GÉRONIO.

Il est amoureux de la signora Rosalba. Si toutes (*il montre le portrait de Rosalba dans le salon*) les fois qu'il entre dans ce salon, vous le voyiez considérer ce portrait !

LAURETTA.

Je vous assure...

GÉRONIO.

Je vous assure...

LAURETTA.

Que Pignelli n'est pas aimé. Un homme perdu de réputation, même à la cour. Je crois au contraire que c'est à lui que ma maîtresse doit ses malheurs ; il a entraîné son mari.

GÉRONIO.

Cela vous étonne? Avez-vous une épouse jolie, votre ami vous fait connaître une femme charmante, et fait la cour à la vôtre; c'est l'usage. Pignelli, inconstant, a passé sa maîtresse au duc pour faire, lui, sa cour à Rosalba.

SCÈNE II.

LAURETTA, LE DUC, GÉRONIO.

LE DUC, *à Lauretta.*

La duchesse est-elle visible?

LAURETTA.

Fatiguée de ses douleurs, dans votre absence elle repose en ce moment.

LE DUC, *se retournant vers Géronio.*

Mes lettres?

GÉRONIO.

Les voici.

LE DUC.

Celle-ci est sans doute une lettre d'affaires, ça ne me regarde pas. (*Il la remet à Géronio.*) Celle-ci est différente. (*Il la parcourt.*)

AIR :

Oh ! combien ce style est brûlant !
Il est rempli d'amour, d'esprit et de finesse ;
S'il se pouvait, vraiment
Il me rendrait constant !
Mais j'ai des passions, et n'ai point de faiblesses.

LAURETTA, *à Géronio, à part.*

Parlez à monsieur le duc de l'amour qu'il a montré à la duchesse.

GÉRONIO.

AIR :

Des enfants l'Amour est celui
Que l'on voit le plus indocile ;

Hélas! s'il nous a fui,
N'espérons rien de lui,
Jamais il ne revient au même domicile.

LAURETTA.

Nous ne nous entendons pas, je vais près de ma maîtresse parler un langage contraire.

SCÈNE III.

LE DUC, GÉRONIO.

LE DUC, *parcourant plusieurs lettres.*

Lauretta et vous, me paraissez d'accord.

GÉRONIO.

Nous ne le sommes pourtant pas.

LE DUC, *ayant lu une lettre.*

(*A part.*)

Je ne laisserai pas échapper cette femme.

(*A Géronio avec indifférence.*)

Quelles sont vos raisons ?

GÉRONIO.

Lauretta me disait de vous parler de madame.

LE DUC.

A quoi bon m'en parler? ne la vois-je pas tous les jours ?...

GÉRONIO.

Les jours où vous ne lui faites pas d'infidélités.

AIR :

Des infidélités l'excès
Sera toujours votre marotte;
Que de pages je remplirais
Si j'en voulais prendre la note!
Ah ! si vous faites ici-bas
Des heureuses par vos conquêtes;
Par pitié songez donc, hélas!
A tous les trompés que vous faites.

LE DUC.

Que tu prends bien le moment pour placer ta morale !

AIR :

Qui ! moi ! moi, pouvoir écouter
Ta morale des plus barbares !

GÉRONIO.

Je venais vous la présenter
Comme on offre un fruit des plus rares.

LE DUC.

Tu fais comme Monsieur Purgon,
Appelant l'art à son aide ;
Le Docteur, dans plus d'un remède
Fait entrer du poison.

GÉRONIO.

Cette pauvre Lauretta est malheureuse !

LE DUC.

Par toi ! elle est jolie, tu as tort. (*Avec ironie.*) Quels sont ses chagrins ?

GÉRONIO.

Ceux de sa maîtresse. Elle m'a recommandé de vous peindre les souffrances de madame la duchesse, depuis qu'elle n'est plus aimée de vous ; elle me citait ses rares qualités.

LE DUC.

En opposition aux miennes?

GÉRONIO.

Elle me rappelait combien vous les vantiez vous-même avec enthousiasme.

LE DUC.

C'est justement parce que je les vantais avec enthousiasme que je ne les vante plus.

AIR :

Dès qu'une beauté se présente,
Soudain nous sommes éblouis,
Et notre raison se tourmente
De voir ainsi nos sens séduits.
Tant de charmes sont pour l'ivresse,
Comme diamants les plus beaux,
Parure de l'enchanteresse,
Et dont aucun ne semble faux.

Mais, l'éblouissement passé,
De bien plus près on y regarde;
Tel ou tel charme est effacé,
Et d'être trompé l'on se garde;
Avec moins d'âme et plus d'esprit,

De plaire on se fait une étude;
On se connaît trop, on finit
Par se lasser de l'habitude.

(*Le duc montrant ses lettres.*)

Tu vois mes bonnes fortunes; s'il fallait moi-même répondre à toutes ces lettres, je perdrais une partie de la journée, et peut-être de mon amabilité; je te charge de cette corvée. Quelle est celle-ci? que renferme-t-elle? un portrait! Tiens, regarde, Géronio; le reconnais-tu?

GÉRONIO.

C'est la femme que le comte Pignelli vous a fait connaître.

LE DUC, *riant.*

Ah! quel ami! (*Il lit.*) « Je vous attends à dix heures, comme vous me l'avez promis. » Il est vrai; je l'avais oublié.

GÉRONIO.

Tout à l'amour, vous ne laissez rien à l'hymen.

Que ne puis-je vous voir revenir à la fidélité conjugale!

AIR :

Des chevaliers, dans le champ de l'honneur
Vous avez toute la vaillance;
Mais hors de là différemment vainqueur,
Vous n'en avez pas la constance.

LE DUC.

Du papillon imitons le bonheur;
Qu'il soit le modèle du nôtre;
A peine a-t-il pris le suc d'une fleur,
Qu'il en va courtiser une autre.

GÉRONIO.

Je vois que je ne puis vous convertir.

LE DUC.

AIR :

Avec les femmes, notre esprit
Est de n'en dénigrer aucunes;
Auprès de toutes en crédit,
J'entretiens mes bonnes fortunes.
Dans mes rôles en tout je plais;

Me réformer serait délire;
Est-ce au milieu de ses succès
Qu'un célèbre acteur se retire?

Ma voiture ce soir à dix heures.

SCÈNE IV.

LE DUC.

Ce Géronio est le radoteur le plus moral que je connaisse.

Air :

Si j'écoutais un peu le blâme
Dont il m'accable sans façon,
Ce serait près de toute femme
Perdre ma réputation.
Aux femmes rien n'est plus contraire
Que le langage de sermon;
Jamais près d'elles l'art de plaire
Ne sera de parler raison.

(Il regarde le portrait de Rosalba.)

Ma femme est encore jolie,
Mais plus autant que son portrait;
Les ans en passant sur sa vie
Ont dérobé plus d'un attrait.
Je sens en moi l'amour décroître;
Selon qu'il nous flatte on nous nuit,
Notre amour-propre le fait naître,
Notre amour-propre le détruit.

SCÈNE V.

LE DUC, PIGNELLI.

LE DUC, *considérant le portrait qui était dans la lettre.*

AIR :

Dans l'ensemble tout est parfait,
Et de voluptés il m'enflamme!

PIGNELLI.

Cher Duc, je connais ce portrait.

LE DUC.

Il est beaucoup mieux que ma femme.

(*Pignelli, derrière le fauteuil du duc, regarde le*

portrait de Rosalba, et le duc croit qu'il regarde celui qu'il tient.)

PIGNELLI, *parlant du portrait de Rosalba.*

Qu'il est joli!

LE DUC.

Vois ce maintien :

Il convertirait le plus sage.

PIGNELLI, *parlant de Rosalba.*

Des grâces il est l'assemblage.

LE DUC.

A-t-on un sourire plus fin!

PIGNELLI.

Aux Voluptés la décence est unie.

LE DUC, *se retournant.*

Quoi! la décence! ah! quelle calomnie!

Est-il un œil plus libertin?

PIGNELLI, *parlant de Rosalba.*

Ton goût te fait honneur.

LE DUC.

Tu dis cela parce que c'est toi qui me l'as fait connaître cette figure charmante.

PIGNELLI.

Il est vrai que sans moi...

LE DUC.

Épargne-moi le témoignage de la reconnaissance.

AIR :

J'ai beaucoup aimé Rosalba,
C'était comme une idolâtrie.
Tu sais quand le cœur en est là
Que l'idole est bientôt bannie :
Je rends justice à ses vertus;
Ma femme sait toujours me plaire,
Je l'estime, et je la révère ;
Mais je ne pourrais rien de plus.

PIGNELLI.

Bien des maris n'en diraient pas autant de leurs femmes.

LE DUC.

Bien de coupables maris
Sont troublés dans leur inconstance,
S'arrêtant aux cruels soucis,
Que leur attire la vengeance ;
Si par une infidélité,
Comme l'on dit, je romps la paille,
D'un cœur justement irrité
Je ne crains pas la représaille.

PIGNELLI.

Bien des femmes ne donnent pas cette assurance.

PIGNELLI.

Voici la duchesse.

SCÈNE VI.

LE DUC, PIGNELLI, ROSALBA.

LE DUC. *Il va au-devant de Rosalba, et lui baise respectueusement la main.*

Recevez mes hommages. (*Rosalba est émue.*)

PIGNELLI, *à part.*

Quelle femme pourrais-je lui comparer!

LE DUC.

Après mon absence, je vous retrouve la même.

ROSALBA.

Je ne puis pas en dire autant de vous.

LE DUC.

AIR :

Ah ! vous devez, si vous m'aimez,
Souvent désirer mon absence ;
Sur vos rivales vous gagnez
En grâces, esprit et décence.
Je vois et juge tant d'époux
Qui sont loin d'avoir mon partage,
Que quand je m'absente de vous,
C'est pour vous aimer davantage.

PIGNELLI, *bas.*

Tu es bien galant !

LE DUC.

Je ne sais que lui dire.

ROSALBA, *voyant le portrait que le duc a laissé sur la table.*

Que vois-je?

LE DUC, *s'en apercevant.*

(*Bas à Pignelli.*)

Ah ! quelle étourderie !

PIGNELLI.

Il ne faut pas avoir l'air de t'en apercevoir.

LE DUC.

Dis que ce portrait est à toi.

PIGNELLI.

Quelle faiblesse!

LE DUC, *s'approchant de Rosalba.*

Vous semblez souffrir?

ROSALBA.

Le dois-je auprès de vous?

LE DUC, *avec légèreté.*

C'est ce portrait qui vous fait naître d'injustes soupçons? Par distraction mon ami l'a laissé sur cette table.

PIGNELLI.

Ne croyez pas, Madame...

LE DUC, *à Rosalba.*

J'en suis d'autant plus surpris que vraiment...

(*Avec ironie, montrant Pignelli.*)

AIR :

C'est l'image la plus parfaite
De nos Céladons des vieux jours,
Aucun n'a l'âme plus discrète,
N'est plus pudique en ses amours.

PIGNELLI *regardant Rosalba.*

Celle que je voudrais pour femme,
Dans son ensemble séducteur,
Unit les qualités de l'âme
A tout le charme extérieur.

LE DUC, *à Rosalba.*

C'est désirer une femme qui vous ressemble. (*Le duc bas à Pignelli, lui remettant le portrait.*) Reprends ce portrait; moi, je vais écrire à l'original pour accepter son rendez-vous.

ROSALBA, *au duc.*

Quelque chose semble vous occuper ?

LE DUC.

Le regret de vous quitter. J'ai des ordres à donner ; vous permettez.

SCÈNE VII.

PIGNELLI, ROSALBA.

PIGNELLI.

J'admire votre caractère, Madame ; combien de femmes, à votre place, éclateraient en reproches ! mais vous...

ROSALBA.

Moi, Monsieur, je vois les défauts et les qualités de mon mari, et je juge que les qualités compensent les défauts.

PIGNELLI.

S'il n'était mon ami, je le blâmerais devant vous de sa conduite.

ROSALBA.

Je n'accuse que sa légèreté et non son cœur.

AIR :

Son âme est encore exaltée
Par un grand succès maintenu ;
Pour cent autres il m'a quittée,
Près d'aucune il n'est revenu.
Mais agissant en sens contraire,
Las de l'Amour il le fuira,
Et bientôt près de moi, j'espère,
L'Amitié le ramènera.

PIGNELLI.

Ne voyez pas en moi un calomniateur du duc, mais un de vos adorateurs, jaloux de tout être qui peut occuper votre pensée.

ROSALBA.

Qu'entends-je ?

PIGNELLI.

AIR :

Vous voyez devant vous, Madame,
L'amant le plus passionné,

Daignez pardonner à ma flamme,
Mon secret n'est plus enchaîné.

ROSALBA.

Par une trame aussi perfide
Peut-on de l'amitié profaner le lien !

PIGNELLI.

L'amitié ne m'est rien,
Lorsque l'amour me guide,

ROSALBA.

Retire-toi, tu souilles mes genoux,
O monstre abominable !
Si j'ai perdu l'amour de mon époux
Toi seul en es coupable.

PIGNELLI *à part.*

Ah ! je ne vois dans son heureux époux
Qu'un rival redoutable.
L'Amour pourra dans mes transports jaloux
Me rendre plus coupable.

ROSALBA.

Sortez, Monsieur. Je le déteste... (*A Lauretta qui entre et veut lui parler.*) Laissez-moi.

SCÈNE VIII.

LAURETTA, GÉRONIO.

LAURETTA.

Quelle position ! belle, riche et malheureuse !

GÉRONIO.

Eh bien ! toujours triste comme votre maîtresse ! Je vois que le destin, en nous plaçant dans ce monde, a voulu que nous prissions le caractère de nos maîtres : heureusement qu'il m'est échu en partage la meilleure place.

AIR :

Ma foi ! pour mon maître il n'est pas
De contre-temps, de peines dans la vie.

LAURETTA.

Ma maîtresse est toujours, hélas !
Dans les vapeurs de la mélancolie.

GÉRONIO.

Matin et soir nouveaux désirs

LAURETTA.

Matin et soir nouveaux soupirs.

GÉRONIO.

Très souvent maîtresse nouvelle.

LAURETTA.

Aimable époux, mais infidèle.

GÉRONIO.

Au bonheur on le voit courir,
Les yeux fermés sur l'avenir.

LAURETTA.

Elle sent son âme flétrie
Par les plus tristes souvenirs.

GÉRONIO.

Son destin ne le contrarie,
Que quaud il est las des plaisirs.

LAURETTA, *pensive.*

(*A part.*)

Ah! ma chère maîtresse, que ne puis-je trouver un moyen pour ramener celui que vous aimez! (*A Géronio.*) Une inspiration que je veux vous communiquer...

GÉRONIO, *ironiquement.*

Vous paraissez contente! Quel dérangement se fait-il dans votre tête? Vous m'inquiétez.

LAURETTA, *avec joie.*

Oui, je vais la trouver, je lui exposerai les malheurs de ma maîtresse.

GÉRONIO, *avec ironie.*

Elle s'attendrira.

LAURETTA.

Je lui offrirai de l'argent.

GÉRONIO.

Qu'elle prendra.

LAURETTA.

Je lui demanderai qu'elle donne un talisman pour que M. le duc et Madame..... enfin je m'entends.....

GÉRONIO.

C'est heureux pour vous; mais moi...

LAURETTA.

Écoutez. Non, vous plaisantez sur tout, et la chose est très-sérieuse.

GÉRONIO.

Je serai sérieux comme la chose.

LAURETTA, *avec mystère.*

Une magicienne...

GÉRONIO, *riant.*

Ah! ah!

LAURETTA.

Quel homme insupportable! Vous êtes Sicilien et vous riez de ces phénomènes! les personnes de ce pays, qui ont le plus d'esprit, croient à la magie.

GÉRONIO, *d'un air ironique.*

Eh bien! une magicienne?...

LAURETTA.

Qui loge près d'ici a un pouvoir merveilleux...

GÉRONIO.

Pour tromper les...

LAURETTA.

Pour rendre aux maris l'amour qu'ils ont perdu pour leurs femmes.

GÉRONIO.

Ce pouvoir n'est guère connu.

LAURETTA.

L'autre jour...

GÉRONIO.

AIR :

Quoi vous croyez à la magie?
Un jour cet art fut à propos,
Imaginé par la folie,
Pour vider la bourse des sots.

Qu'un sorcier, sans montrer de doute,
Dans un verre ou dans un mroir,
Des biens vous indique la route;
Vous croyez bonnement y voir,
Lorsque lui-même n'y voit goutte.

Quand vous payez avec largesse
L'avenir de félicité,

Qu'il vous fait voir dans la richesse,
Il reçoit en réalité
Le bien qu'il vous donne en promesse.

LAURETTA.

Oui je crois bien à la magie,
J'ai tout autant d'esprit que vous;
Si vous la traitez de folie,
Dans ce pays combien de fous!

ENSEMBLE.

GÉRONIO.

Quoi! vous croyez à la magie!
Un jour cet art fut à propos,
Imaginé par la folie,
Pour vider la bourse des sots.

LAURETTA.

Oui je crois bien à la magie,
J'ai tout autant d'esprit que vous,
Si vous la traitez de folie,
Dans ce pays combien de fous!

LAURETTA.

Vous avez beau dire, monsieur l'esprit fort, je cours chez la magicienne et je l'amène ici. N'en parlez pas surtout à monsieur le duc.

GÉRONIO.

Je me garde bien que l'on se moque de moi!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIGNELLI, UN DOMESTIQUE.

PIGNELLI.

Le duc a donné ses ordres pour son départ; tout semble me conduire sans obstacles au but de mon projet. Écoute, tu as jusqu'à ce moment mérité ma confiance; tu m'as averti à temps que Lauretta allait chez une magicienne, je l'y ai devancée. J'ai fait part à cette femme de ma passion pour Rosalba et des moyens que je voulais employer pour réussir

dans mes vœux; un enlèvement a paru la révolter; mais un argument de vingt-cinq louis lui a fermé la bouche. Nous nous sommes concertés sur les moyens d'inventions magiques, cabalistiques, nécromanciennes, tout est convenu entre nous; enfin je l'ai quittée, cette femme serviable, bien assuré de son zèle à me servir; ainsi tiens-toi prêt avec tes camarades pour me rejoindre cette nuit au bout du parc. (*Le domestique sort.*)

(*Pignelli se tournant du côté du portrait de Rosalba.*)

Air :

La Nature en créant cet heureux assemblage,
A rendu par ses dons chaque trait enchanteur,
Et voulant y fixer un talisman vainqueur,
Elle a dit à l'Amour d'animer son ouvrage.

Rosalba, j'entreprends de vous rendre sensible,
Et je me sens coupable en voulant le tenter;
Mais combien de vertus n'ont pu me résister!
Il faut tout entreprendre où n'est pas l'impossible.

SCÈNE II.

PIGNELLI, ROSALBA.

ROSALBA.

Vous ici, Monsieur?

PIGNELLI, *avec hypocrisie.*

Madame, je sais que je ne devrais plus reparaître devant vous; je me suis rendu coupable en voulant trahir l'amitié: une telle action a révolté votre âme et en a banni l'estime que vous pouviez avoir pour moi. Regardez d'un œil de bonté le sort d'un malheureux adorateur, et, pour ne point hésiter à lui accorder son pardon, songez que c'est à vous seule qu'il doit son malheur : ma plainte, je le vois, vous est importune; faites un effort généreux sur vous-même, en m'accordant un regard qui m'af-

firme que vous ne me conservez aucun ressentiment.

ROSALBA.

Je crois ne voir dans votre aveu que l'expression de la sincérité.

PIGNELLI.

Ah ! Madame, croyez…

ROSALBA.

Je crois à vos paroles comme je compte sur votre honneur. Vous savez que mon mari va s'absenter et je ne doute pas que vous le devanciez.

PIGNELLI.

Je serais fâché que vous doutassiez de cette délicatesse. J'implore mon pardon.

(*Se mettant à ses genoux.*)

SCÈNE III.

ROSALBA, PIGNELLI, LE DUC.

LE DUC, *avec ironie à Pignelli.*

Que fais-tu donc là, mon ami?

PIGNELLI.

Mes adieux à madame la duchesse.

LE DUC, *d'un air moqueur.*

Il fallait au moins me prévenir. (*A Rosalba.*) Est-ce pour être votre confident que vous m'avez demandé près de vous?

ROSALBA, *avec dignité.*

Cessez ce persiflage.

LE DUC.

J'ai tort.

AIR :

Auprès de vous est déplacé
Le moindre trait de persiflage,
Et lorsqu'il vous est adressé

Il ne peut être qu'un outrage.
Dans vos respectables vertus,
Croyez donc que je vous contemple;
Je profiterai de l'exemple,
Mais je n'en ferai pas abus.

PIGNELLI.

Je vais réparer mes torts en m'éloignant.

LE DUC.

La duchesse ne l'exige pas. (*A Rosalba.*) Je ne puis le blâmer de vous aimer; c'est un tort que je vois à bien du monde ; mais je préfère qu'on ne se le donne pas en ma présence.

PIGNELLI, *à Rosalba.*

Madame, je vous laisse mes regrets; puis-je emporter votre estime?

ROSALBA.

Monsieur, je vous salue.

LE DUC, *a Pignelli à part.*

Elle doit être sévère; moi, indulgent, je te pardonne.

SCÈNE IV.

LE DUC, ROSALBA.

LE DUC.

Tout parle en votre faveur..

ROSALBA.

Vous n'êtes point jaloux ?

LE DUC, *avec gaité.*

Est-ce une épreuve?

ROSALBA.

C'est un reproche.

LE DUC.

Vous conviendrez que les apparences...

ROSALBA.

Vous prouvent à quel ami vous vous confiez.

LE DUC.

Il est sensible à vos charmes, je ne puis le blâ-

mer ; vous repoussez ses vœux, je le plains et vous estime. Je lui fais observer qu'il trahit notre amitié, il se repent; je lui pardonne.

ROSALBA.

Vous ne le connaissez pas.

LE DUC.

AIR :

A satisfaire mes caprices
J'ai beaucoup d'amis empressés.
Pour moi, qu'ils font de sacrifices!

ROSALBA.

Quand ils y sont intéressés.
A vos amis vous pouvez croire ?

LE DUC.

Oui, comme je crois à l'Amour.

ROSALBA.

Tous deux en manquant de mémoire,
Souvent nous trompent tour à tour.

Reconnaissez vos erreurs. Pignelli vous éloigne de moi ; ah! comme il vous a changé!

AIR :

Pour juger ma douleur, rappelle-toi ce jour
Où l'amour dans mes yeux répondait à ta flamme,
Comme les tiens alors ils disaient sans détour,
Ah! le premier plaisir de l'âme,
C'est le premier soupir d'amour!

LE DUC.

Les soupirs et les pleurs nuisent à la beauté,
C'est l'air empoisonné dont la fleur est flétrie;
Pourquoi vous fixez-vous à votre adversité?
Au nom de la coquetterie,
Ah! revenez à la gaîté.

ROSALBA.

Hélas! je ne puis.

LE DUC.

MÊME AIR :

Quoi! dès l'aube du jour, la nuit, le lendemain,
La tristesse devient votre monomanie!
Le plus que nous pouvons, égayons le Destin;
Notre plus grande duperie
Est l'habitude du chagrin.

(*La pendule marque dix heures.*)

Dix heures ! Ma chère Rosalba, il faut que je vous quitte, un rendez-vous indispensable...

ROSALBA, *inquiète.*

Un rendez-vous !...

LE DUC, *avec ironie.*

L'honneur n'y est pour rien, ne craignez pas.

ROSALBA.

Je crains tout de votre inconstance.

LE DUC, *sortant.*

Ayez plus de confiance en vous-même.

SCÈNE V.

ROSALBA.

Autrefois

AIR :

Dans les aveux que son cœur me faisait,
Ses qualités paraissaient sans égales;

Mais maintenant, tout ce qu'il me disait,
Hélas ! il va le dire à mes rivales.

Quand à l'hymen s'est enchaîné mon cœur,
Que manquait-il à ma douce existence?
L'amour semblait assurer mon bonheur,
Mais il a fui... sans laisser l'espérance !

SCÈNE VI.

ROSALBA, LAURETTA.

LAURETTA, *accourant.*

Madame, voulez-vous toujours vous abandonner à votre douleur? n'est-il rien qui puisse la calmer?

ROSALBA.

Rien.

LAURETTA.

Daignez m'écouter. Ne rejetez point ce que j'ai à vous proposer; peut-être pourrez-vous redevenir heureuse.

ROSALBA.

C'est difficile.

LAURETTA.

Mais enfin s'il était un moyen de vous rendre l'amour de celui que vous croyez pour toujours inconstant ?

ROSALBA.

Que dis-tu ? un moyen...

LAURETTA.

Oui, Madame. On m'a parlé d'une femme étonnante dans l'art de la magie.

ROSALBA, *souriant.*

J'avais pu concevoir un moment de l'espérance !

LAURETTA.

Croyez, Madame...

ROSALBA.

Je suis touchée de ton zèle, mais il t'emporte trop loin ; une pareille proposition...

LAURETTA.

N'est point à rejeter. Je vous en conjure, voyez cette magicienne; vous regardez peut-être cette résolution comme une faiblesse? beaucoup de dames de ce pays, après avoir hésité comme vous, se sont fort applaudies de leurs démarches : si vous saviez ce qu'on m'a raconté de cette magicienne ! combien elle est savante !

AIR :

De son art merveilleux
L'effet est efficace :
L'avenir à ses yeux
S'offre dans une glace.
Pour elle rien n'est neuf ;
Sa science infinie
Voit au germe d'un œuf
L'avenir de la vie.

Toute raison se perd
A juger cette femme;
Comme en un livre ouvert,
Elle lit dans notre âme.
En vain vous vous cachez,
Son esprit, vrai problème,

Sait ce que vous pensez,
Beaucoup mieux que vous-même.

ROSALBA.

Tu es aussi folle qu'elle : non, je ne veux pas la voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LAURETTA, LA MAGICIENNE, *entrant par le côté opposé.*

LAURETTA, *à part sans voir la magicienne.*

Je n'ai pas osé lui dire que la magicienne était là ; je trouverai un moment plus favorable.

LA MAGICIENNE, *à part.*

Affermissons la crédulité de cette femme, pour réussir dans nos projets.

LAURETTA.

Ma pauvre maîtresse ne veut rien écouter.

LA MAGICIENNE.

(*A part.*)

Mettons-nous au fait. (*Haut.*) Voilà longtemps qu'elle souffre !

LAURETTA.

Depuis qu'elle est mariée.

LA MAGICIENNE.

Je le sais. Elle est mariée depuis...

LAURETTA.

Quatre ans.

LA MAGICIENNE, *tirant un miroir de sa poche.*

Je le sais par mon calcul et par ce miroir.

LAURETTA, *y regardant.*

C'est étonnant ! je n'y vois que vous et moi.

LA MAGICIENNE.

Cela doit être ainsi ; mais moi j'y vois que votre maîtresse doit son malheur à un homme intime ami de son mari.

LAURETTA, *d'un air étonné.*

C'est vrai.

LA MAGICIENNE, *regardant dans son miroir.*

AIR :

Ce miroir, dans sa petitesse,
Me présente de grands tableaux,
Où la folie enchanteresse
Du monde séduit les badauds.
Toute chose ici m'est connue;
Par le talisman du pouvoir
Que le Destin donne à ma vue
Je vois.... tout ce que je veux voir.

L'adorateur de votre maîtresse est un homme de vingt-cinq à trente ans; il serait assez bien de figure, si l'air faux ne s'y trouvait pas. Il est violent, jaloux.

LAURETTA.

Vous faites son portrait comme si vous l'aviez vu

LA MAGICIENNE.

Oui, comme si je l'avais vu. Ce matin il a de-

claré son amour ; mais sa déclaration a été mal reçue.

LAURETTA.

C'est vrai.

LA MAGICIENNE.

Le duc l'a surpris aux genoux de sa femme, il n'en a pas paru jaloux ; mais Pignelli a retenu sa fureur.

LAURETTA.

En méditant peut-être un projet de vengeance ?

LA MAGICIENNE.

Ce que je vois dans ce moment c'est que le duc est absent.

LAURETTA.

C'est vrai ! comment pouvez-vous le savoir ? vous n'avez parlé à personne de la maison.

LA MAGICIENNE.

C'est par mon calcul. Il est à Naples en ce mo-

ment ; il sera de retour à minuit. N'en parlez pas. Engagez la duchesse à se rendre ici.

LAURETTA.

Je vais lui dire tout votre savoir et elle n'en doutera plus.

LA MAGICIENNE.

Allez, je réponds de tout.

LAURETTA.

Je vous crois ; vous voyez dans l'avenir.

SCÈNE VIII.

LA MAGICIENNE, PIGNELLI.

PIGNELLI.

Eh bien ! où en sommes-nous ?

LA MAGICIENNE.

Je n'ai pas encore vu madame la duchesse ; mais je suis persuadée, par la crédulité de Lauretta,

qu'elle aura confiance en moi, et alors j'agirai.

PIGNELLI.

Suivez bien ce dont nous sommes convenus; je me rendrai au bout du parc, à l'entrée du souterrain.

LA MAGICIENNE.

Nous n'avons pas indiqué l'heure. Ce sera à minuit.

PIGNELLI.

Bien; je m'y trouverai avec quelques-uns de mes gens.

LA MAGICIENNE.

Comptez sur mon adresse.

PIGNELLI, *avec ironie.*

Surtout sur votre savoir magique. Vous êtes bien dans le secret, ainsi rien ne vous embarrasse pour faire valoir votre art.

AIR :

En tout j'ai fort peu de croyance,
Je la laisse aux faibles esprits;
Sur eux une grande influence

Donne à votre art beaucoup de prix;
Votre science est peu commune,
Mais facile est de l'acquérir :
Les dupes font votre fortune;
Que vous devez vous enrichir!

Je compte sur votre exactitude et sur votre talent à persuader à Rosalba de se rendre à minuit à la porte du souterrain.

LA MAGICIENNE.

Prenez garde que nous ne soyons surpris.

PIGNELLI.

A minuit je vous attends au souterrain.

LA MAGICIENNE, *avec ironie, appuyant sur ces deux mots.*

Comptez sur mon *exactitude* et sur mon *talent*.

SCÈNE XI.

LA MAGICIENNE, ROSALBA, LAURETTA.

ROSALBA, *à Lauretta.*

Quel ascendant tu as sur ma faiblesse!

LA MAGICIENNE.

Madame, je ne vous vanterai pas mon pouvoir, il est connu dans toute la Sicile; j'ai des talismans merveilleux pour les amants, les époux : l'amour, la raison, l'ambition, l'indifférence, la constance, la séparation ou l'union des cœurs, enfin tous les sentiments sont soumis à mon art : par un mot, un geste, un coup d'œil, je devine ce que l'on pense.

LAURETTA.

C'est vrai!

ROSALBA.

Bonne femme, vous ne pouvez rien sur mon sort.

LA MAGICIENNE.

AIR :

L'Amour peut par son inconstance
Finir vos jours dans la douleur;
Eh bien! je veux par ma science
Vous rendre au repos, au bonheur.

(*Signe négatif de Rosalba.*)

Ne croyez point à mon pouvoir

Laisser échapper vos pensées,
Elles me sont toutes tracées,
Comme dans le plus clair miroir.

LAURETTA, *à Rosalba.*

Que répondre à cela ?

LA MAGICIENNE.

Je vous rends votre époux ce soir même, il saura vous connaître et connaître ses amis.

LAURETTA.

Ah! Madame, laissez-vous fléchir à l'intérêt que cette femme prend à votre sort; suivez ses conseils; d'ailleurs, il en sera comme de ces remèdes qui, s'ils ne font pas de bien, ne font pas de mal. Madame, je vois déjà monsieur le duc à vos genoux, vous demander pardon de tous les maux qu'il vous a fait souffrir.

ROSALBA.

S'il se pouvait!...

LA MAGICIENNE.

Ce sera; mais suivez exactement ce que je vais vous dire. La moindre chose que vous rejetteriez vous serait préjudiciable. Vous consentez...

LAURETTA.

Madame...

ROSALBA, *avec effort et ironie.*

Oui.

LA MAGICIENNE.

Vous aurez de la force, du courage?

ROSALBA, *souriant.*

Et de la foi.

LA MAGICIENNE.

Faites bien attention. Au bout de votre parc est un souterrain qui renferme une plante bien précieuse lorsqu'on l'a remise dans mes mains; mais il faut que la personne intéressée aille elle-même la cueillir, et minuit est l'heure seule convenable pour la réussite. Ainsi à minuit rendez vous seule, seule,

c'est encore un point essentiel, rendez-vous à ce souterrain ; dès que vous serez entrée, tournez à droite, vous trouverez un sentier qui vous conduira auprès d'une fontaine, là est cette plante merveilleuse.

LAURETTA, *à Rosalba.*

Madame entend bien ?

LA MAGICIENNE.

Vous cueillerez cette plante en pensant à votre époux, et quand vous me l'aurez confiée, j'y mettrai le talisman nécessaire pour accomplir vos vœux.

LAURETTA, *à Rosalba.*

Pardonnez si j'insiste ; mais je suis certaine que si vous vous rendez à nos supplications, vous retrouverez le bonheur.

ROSALBA.

Quelle situation !

AIR :

Ah ! dans mon désespoir,
L'amour me fait tout entreprendre.
Magie ! à ton pouvoir,
Il faut donc malgré moi me rendre !
La raison interdit
Ton secours ridicule ;
Mais le malheur affaiblit notre esprit,
Et rend l'âme crédule.

ENSEMBLE.

ROSALBA.

Ah ! dans mon désespoir,
L'amour me fait tout entreprendre.
Magie ! à ton pouvoir
Il faut donc malgré moi me rendre !

LAURETTA.

Ah! dans son désespoir,
L'amour lui fait tout entreprendre.
Magie ! à ton pouvoir
Je la vois donc enfin se rendre !

LA MAGICIENNE.

Oui, dans son désespoir,
L'amour lui fait tout entreprendre.
A mon adroit pouvoir
Je la vois donc enfin se rendre !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*On voit le parc, la grille qui donne sur la grande route, et l'entrée du souterrain.*)

LAURETTA, GÉRONIO.

(*Rosalba est cachée par un taillis du bois.*)

LAURETTA, *avec surprise, ayant laissé en arrière Rosalba.*

Eh ! que faites-vous là, seigneur Géronio?

GÉRONIO.

Et vous, damoiselle Lauretta? Si c'est un rendez-vous, le galant en prend à son aise, il se fait attendre ! c'est un imbécile...

LAURETTA.

L'imbécile n'est pas lui.

GÉRONIO.

Trêve de compliments. Je viens prévenir ici que monsieur le duc ayant reçu une dépêche, va bientôt être de retour; il comptait passer la nuit à Naples; mais il paraît que dans ce moment, par étrangeté, il sacrifie ses plaisirs à ses affaires.

LAURETTA, *impatiente.*

Vous feriez bien d'avertir au plus tôt ses gens.

GÉRONIO.

Vous paraissez impatiente de me voir si longtemps; je vous gêne?

LAURETTA.

C'est possible.

GÉRONIO.

Un tiers importune.

LAURETTA.

Vous le prouvez.

GÉRONIO.

Où est ce tiers? car nous ne sommes que deux pour le moment.

LAURETTA.

Eh bien! oui, vous gênez beaucoup cette troisième personne.

GÉRONIO.

AIR :

Vous savez mieux que moi
Qu'on est envieux de connaître
Tout le résultat d'un pourquoi!
Est-ce un amant qui va paraître?
Vraiment, ma curiosité
Avec malice me lutine,
Au point qu'en son activité
Elle égale la féminine.

LAURETTA, *avec impatience.*

Je n'attends pas un amant; c'est une femme.

GÉRONIO.

Ah! c'est la magicienne qui, sans doute, vient

dans l'absence de monsieur le duc, consoler par ses prédictions l'épouse malheureuse...

LAURETTA.

Monsieur l'esprit-fort, si vous m'aimez, allez-vous-en; moi, je vous en aimerai davantage.

GÉRONIO, *regardant à sa montre.*

En effet, monsieur le duc ne va pas tarder, il doit arriver à minuit. Vous allez donc bien m'aimer! c'est au moins un amour comme il n'y en a pas.

SCÈNE II.

LAURETTA, ROSALBA.

ROSALBA.

Quelle démarche imprudente et ridicule on me fait faire! Voici l'entrée de ce souterrain, le sentier qu'il faut suivre seule! ah! que le malheur rend crédule!

LAURETTA.

Prenez votre résolution avec courage.

AIR :

Dans les tourments de cette vie,
La femme forte et le guerrier,
Dont l'âme est trop anéantie,
Ont recours à l'art du sorcier.
A bien des gens il fut propice,
Dans leurs excès d'adversités :
Même empereur, impératrice,
Ici peuvent être cités.

Pour établir votre croyance,
Plus d'un fait sont en sa faveur.
Il faut se rendre à l'évidence,
Quand elle fait notre bonheur.
Que votre sagesse surmonte
Tout sot et nuisible argument;
Il faut savoir braver la honte
D'une faiblesse d'un moment.

ROSALBA.

Il est vrai que sans toi je n'aurais pas fait une telle démarche.

LAURETTA.

Allons, du courage, vous êtes maîtresse de votre sort.

ROSALBA.

Cruel époux, insensible à la pureté de mes sentiments. (*On voit Pignelli se cacher derrière un arbre.*) Oh! non, ce n'est pas toi que je dois accuser, c'est un faux ami ; sans ses perfides conseils ton âme ne serait point séparée de la mienne.

LAURETTA.

Madame.

ROSALBA.

Oui, il faut me déterminer à suivre ce que me commandent ton zèle, mon amour et mon délire.

LAURETTA.

Vous n'aurez point de reproches à me faire, j'augure un bon succès. (*Elle la soutient.*) Je voudrais bien vous accompagner, mais la magicienne m'a trop recommandé de vous engager à entrer seule.

SCÈNE III.

PIGNELLI, *sortant de derrière l'arbre et tandis que Lauretta suit des yeux Rosalba.*

(*A part.*)

Combien ce désordre de l'âme ajoutait à sa beauté; non, rien ne peut m'arrêter; avertissons mes gens, et plaçons-les chacun à leur poste.

SCÈNE IV.

LAURETTA.

Me voilà seule... j'ai peur.

AIR :

Comme la Nuit est sombre!
Tout dans ces lieux me fait trembler d'effroi;
Au moindre bruit que j'entends près de moi,

Je crois voir apparaître une ombre!
Ombre ou mortel; ah! ne me tuez pas.
J'entends quelqu'un; prenons la fuite!
Oui; mais de quel côté faut-il tourner mes pas?
Si c'est celui-ci que j'évite,
Je puis dans celui-là rencontrer le trépas.

Écoutons bien..... quelqu'un s'approche...: je ne puis crier; j'étouffe.....

(*Elle se cache.*)

SCÈNE V.

LAURETTA, PIGNELLI, LA MAGICIENNE.

PIGNELLI, *à la magicienne.*

Deux hommes placés à l'entrée du souterrain s'empareront d'elle au moment qu'elle sortira, ma voiture est ici près pour la recevoir; j'ai donné le mot d'ordre à mes gens.

LA MAGICIENNE.

Bien.

LAURETTA, *sortant de sa cachette*, *effrayée*.

Deux gardes sont à la porte du souterrain... on conspire contre ma maîtresse, son danger me donne du courage, allons la secourir.

(*Elle est retenue par les gens de Pignelli.*)

PIGNELLI.

Malheureuse ! tu nous écoutais !

LAURETTA.

Ah ! monsieur le comte, vous ferez mourir de douleur ma maîtresse, si vous la séparez de son mari.

PIGNELLI, *à la magicienne*.

Je n'ai que ce moment; si je le laisse échapper...

LAURETTA, *aux genoux de Pignelli*.

Monsieur, songez donc...

PIGNELLI, *lui donnant une bourse*.

Prends ce gage du silence.

LA MAGICIENNE.

Gardez-le.

LAURETTA, *courroucée.*

L'argent?

LA MAGICIENNE.

Et le silence. (*Bas à Pignelli.*) Laissez-moi lui parler. (*A Lauretta, la tirant à l'écart.*) Gardez cette bourse.

LAURETTA.

Quoi! vous êtes du complot, et vous voulez m'y mettre?

LA MAGICIENNE.

Je sers votre maîtresse...

LAURETTA, *passant la bourse à la magicienne.*

Vous!...

LA MAGICIENNE.

Un exprès que j'ai envoyé au duc de Castellamare l'a prévenu d'être ici à minuit. Je vais bientôt tout découvrir.

SCÈNE VI.

PIGNELLI, LAURETTA, ROSALBA.

ROSALBA, *sortant du souterrain et entourée par les gens de Pignelli; elle tient une plante à la main.*

O Dieu ! secourez-moi !

PIGNELLI.

AIR :

Tout ici dévoile mes vœux,
Pardonnez cette audace extrême :
Je suis, hélas ! trop malheureux,
De ne pas me vaincre moi-même !

ROSALBA.

Ah ! cessez de souiller ces lieux.

PIGNELLI.

Voyez tout l'excès de ma flamme.

ROSALBA.

Traître ! l'amour est dans tes yeux,
Lorsque le crime est dans ton âme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA MAGICIENNE.

LA MAGICIENNE, *bas à Pignelli, qui enlève Rosalba évanouie.*

Arrêtez un moment, j'entends une voiture, elle s'arrête, prenez garde d'être découvert. (*Montrant un banc.*) Portez la duchesse sur cette pierre.

PIGNELLI.

On ne l'aura qu'avec ma vie.

LAURETTA.

Au secours!...

LA MAGICIENNE, *à part à Lauretta.*

Voici l'instant où votre maîtresse va être convaincue de la puissance de mon art.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ROSALBA, PIGNELLI, LE DUC, GÉRONIO, LAURETTA, LA MAGICIENNE.

GÉRONIO.

C'est par ici que les cris se sont fait entendre.

LE DUC, *l'épée à la main.*

Avançons doucement.

PIGNELLI, *étonné.*

C'est la voix du duc !

LE DUC, *à Géronio.*

Rends-toi près de la dame, je vais combattre son ravisseur. (*A Pignelli.*) Téméraire, défends-toi.

ROSALBA, *accourant.*

Vous ! monsieur le duc !

LE DUC, *surpris.*

Rosalba !..... (*A Pignelli blessé.*) Vil séducteur,

reçois la punition de ton crime. Quoi! c'est Pignelli!...

PIGNELLI.

Oui, c'est ton ami.

LE DUC.

C'était donc pour m'éloigner que vous m'aviez fait accorder un rendez-vous avec la dame au portrait. J'ai appris à la connaître; c'est vous en dire assez. (*Il est aux genoux de Rosalba.*)

LA MAGICIENNE, *à Rosalba.*

Je vous avais bien dit que monsieur le duc se repentirait et que cette nuit il serait à vos pieds pour rendre hommage à vos vertus, à votre amour.

LE DUC, *à Lauretta.*

Quelle est cette femme?

LAURETTA.

Une magicienne.

LE DUC, *souriant.*

Une magicienne!...

Oui, monsieur le duc, c'est à mon adresse, à mon savoir, que vous devez le bonheur d'apprécier votre femme, et de connaître un faux ami.

Madame la duchesse était au désespoir de vos infidélités, lorsque Lauretta, confiante dans l'art de la magie, vint me trouver pour rendre à sa maîtresse le bonheur. Je venais d'apprendre du comte de Pignelli, qui avait devancé Lauretta, que madame la duchesse ne voulait point écouter ses vœux, et qu'il fallait que j'abusasse de la crédulité de Lauretta, pour engager madame la duchesse à se rendre en ces lieux, n'importe par quelle magie. Voyant la résolution de ce ravisseur, je feins d'être de son avis, et nous convenons qu'il me faut dire à madame la duchesse que pour recouvrer la tendresse de son époux, il faut qu'elle se rende dans ce souterrain, afin d'y cueillir une plante merveilleuse pour cet objet.

LE DUC, *souriant.*

Cette plante, non-seulement doit être rare, mais sa vertu doit manquer son effet.

LA MAGICIENNE.

Madame la duchesse rejette bien loin cette faiblesse; mais Lauretta, que j'avais pour ainsi dire fanatisée, assurait plus que moi la puissance de mon art : enfin, dans l'âme de madame la duchesse, l'amour sut vaincre la raison, et elle se rendit aux supplications de Lauretta. Minuit était l'heure que j'avais indiquée pour effectuer mon projet, alors je vous fis prévenir de vous rendre en ces lieux; et je me félicite de mon pouvoir magique, puisqu'il m'a fait faire le bien.

LE DUC.

Vous faites un bon usage de votre prétendue science.

LA MAGICIENNE.

AIR :

Étudier le caractère
De faiblesse ou de fermeté,
Et par un pouvoir éphémère
Mettre en jeu la crédulité;
Avec sagacité , prestesse,
Savoir lire dans le regard,
Interroger avec adresse,
Voilà le secret de mon art.

ROSALBA , *à la magicienne.*

Je connais celui de votre cœur, comptez sur ma reconnaissance.

PIGNELLI, *au duc et à Rosalba.*

J'ai trahi mon ami, je le suis à mon tour.

LE DUC.

Que le repentir soit le fruit de la leçon. (*A la magicienne.*) Je ne crois pas à la magie ; mais ici j'estime la magicienne.

VAUDEVILLE.

LE DUC.

La baguette du Magicien
Jadis attirait la croyance,
Son pouvoir est réduit à rien;
Mais il en reste l'apparence.
De nos jours l'adroit intrigant,
Mettant en jeu sa politique,
Du plus bas monte au plus haut rang:
C'est bien l'apparence Magique.

LAURETTA.

Un Médecin ne connaît rien
A telle ou telle maladie;
Au bout d'un savant entretien,
Son Malade est à l'agonie.
Une crise survient, il dit:
Jugez mon art scientifique!
Mais la nature seule agit:
C'est bien l'apparence Magique.

PIGNELLI.

Tel député trop dénué
D'éloquence parlementaire,
Est-il de mémoire doué,
Il a recours à son confrère.
Il reçoit d'un air satisfait
Une approbation publique

Au beau discours qu'il n'a point fait :
Voilà l'apparence Magique.

GÉRONIO.

Quel est l'auteur qui ne voit pas
L'Académie en perspective?
Faisant en français des faux pas,
Tout clopin clopant il arrive ;
Payant sa place à peu de frais,
S'assied au banc académique,
Pour faire zéro tout exprès :
Voilà l'apparence Magique.

ROSALBA.

L'instant où l'on joue un auteur,
De quelque amour-propre qu'il s'arme,
En luttant avec le censeur
Il ne peut vaincre son alarme.
Celui dont l'ouvrage est mauvais,
Mais qui voit de son œuvre épique
L'acteur usurper le succès,
Croit à l'apparence Magique.

L'IRONIE

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

JULES.

AMÉDÉE, ami de Jules.

Mme DARSIGNY, femme auteur.

ÉLODIE.

CHARLES, valet de Jules.

La scène est chez madame Darsigny.

L'IRONIE

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, CHARLES.

CHARLES.

Je ne sais pas pourquoi, m'accablant d'injustice,
Monsieur Jules n'est pas content de mon service ?

JULES, *avec ironie.*

Monsieur Charles, je suis très-enchanté de toi,
De toutes tes vertus.

CHARLES.

Vous vous moquez de moi,
Comme de tout le monde.

JULES.

Ah! dans mon inconstance,
Tu me sers avec zèle, avec intelligence;
Lorsque tu veux cacher mon infidélité,
Tu donnes au mensonge un air de vérité.
Telles sont tes vertus que je sais reconnaître;
Tu dois être content et sembles ne pas l'être.

CHARLES.

De votre ton.

JULES.

Tu sers tellement mes projets,
Que je te nomme ici le phénix des valets.

CHARLES.

Encor votre ironie.

JULES.

En effet, je le pense,

Tu n'es pas un phénix.

CHARLES.

Dans cette circonstance,
A mes dépens Monsieur veut donc se divertir.
Qui jamais avec vous sait à quoi s'en tenir !
Ah ! vous tournez si bien ce que vous voulez dire,
Qu'un compliment flatteur peut être une satire ;
Déguisant le motif de votre intention,
Vous avez un langage à double expression.

JULES.

Dans ce monde combien de sots s'y laissent prendre !

CHARLES.

De ce langage auquel on ne peut rien comprendre
Vous vous corrigerez.

JULES.

Oui, quand il me nuira.
Mais quand je flatterai, toujours on me croira ;
Dans ce monde avec art je me métamorphose ;
J'ai l'air de tout louer, en blâmant toute chose.

A celui qui m'ennuie et croit être touchant,
Je dis que l'on ne peut être plus attachant.
A celui qui me parle, ainsi qu'on fait un livre,
Et m'assomme d'avis que je ne veux pas suivre,
Je l'engage à ne point abréger ses conseils,
Que je n'en saurais trop recevoir de pareils.
Tel à tout sermonneur je m'amuse à répondre.
Je ris de leur croyance à vouloir me confondre
Par leurs sots arguments ; mais une exception
Est faite pour quelqu'un, dont, sans émotion,
Je ne pourrais parler ; c'est la jeune Élodie,
Naïve avec esprit, belle avec modestie,
Maligne avec bonté.

CHARLES.

Ce si joli portrait
Est de vous ?

JULES.

Non, ainsi la nature l'a fait.

CHARLES.

Madame Darsigny, de céans la maîtresse,
Chérit bien, m'a-t-on dit, cette charmante nièce;
Mais monsieur Amédée, ami, de plus cousin,
La chérit encor plus. C'est assez le destin
De cette parenté.

JULES.

La belle conséquence!
Amédée en moi met toute sa confiance;
Dans le style ironique il reçoit mes leçons :
De sorte qu'en faisant ses déclarations,
En langage d'amour il est énigmatique,
Et rend, sans le vouloir, son sentiment comique.

CHARLES, *avec ironie.*

Plus il fait de progrès dans cet art de charmer,
Et moins votre écolier, je crois, se fait aimer.

JULES.

Je l'espère.

CHARLES.

Mais vous ?

JULES.

Dans cette circonstance,
Si je me sens épris, disant ce que je pense
Je m'observe, on me croit. Il n'en est pas ainsi
L'instant où j'entretiens madame Darsigny.

CHARLES.

Mais quel motif ici vous irrite contre elle ?

JULES.

Je viens dans le moment d'apprendre la nouvelle
Qu'un maudit testament de mon oncle à la mort,
Qu'elle-même a dicté, me fait le plus grand tort ;
Elle en a su tirer un si grand avantage,
Qu'avec elle il me faut partager l'héritage :
J'ai dû dissimuler ma peine et mon courroux.

CHARLES.

A l'amiable il faut devenir son époux.

JULES.

Que le destin m'en garde ! elle en a l'espérance.
Son amour-propre outré jusques à l'impudence,
Et jusques en toute chose, il le faut avouer,
Devient une leçon pour qui veut se louer.
Comme elle était jolie, elle croit l'être encore ;
Comme elle fut aimée, elle croit qu'on l'adore,
Se fie aux compliments qui lui sont adressés
Par les gens, comme moi, les plus intéressés
D'en être protégés. Quel auteur plagiaire !
Mais au moins elle pille en bon et fin corsaire.
Dans sa bibliothèque elle a le talisman,
Pour composer histoire et mémoire et roman.
De ses amis elle offre une nombreuse liste,
En a de tous les rangs, en fait à l'improviste,
Jusqu'au rang le plus haut elle élève son cœur ;
Elle vous cite un roi, vous cite un empereur ;
Mais, quant à ses amants... elle fut assez sage
Pour ne pas en parler.

CHARLES, *avec ironie.*

Ah! Monsieur la ménage.

JULES.

Charles, pas trop mal. Tout me la ferait haïr,
Et même je voudrais le lui faire sentir,
Si son crédit en cour ne m'était favorable :
La veuve d'un ministre, et ministre estimable,
Est recherchée, hérite un peu de son pouvoir;
Mon ambition met en elle mon espoir;
Sans cela, dépouillant mon manteau d'ironie,
Je la corrigerais de sa coquetterie.

CHARLES.

Je crois bien lire ici dans vos intentions;
Monsieur au ministère a des prétentions?

JULES.

C'est une forteresse en tous temps attaquée.
Vivre paisiblement est ma chère pensée,
Je vise à la pairie, et notre femme auteur,

De cette dignité m'obtiendra la faveur,
Et pour encourager, séduire la coquette,
C'est en faux compliments que j'acquitte ma dette.

CHARLES.

Mais, par un coup fatal, si dans vos compliments
Elle allait reconnaître...

JULES.

Une femme en tout temps
Les prend du bon côté. Qu'en louant on la raille,
Jamais elle ne voit l'envers de la médaille.

CHARLES.

Elle pourrait, Monsieur, l'apercevoir enfin.

JULES.

Elle a trop d'amour-propre.

CHARLES.

Et Monsieur est trop fin.

(*Charles sort, voyant entrer madame Darsigny.*)

SCÈNE II.

JULES, Mme DARSIGNY.

MADAME DARSIGNY, *avec légèreté et prétention.*

Bonjour, mon chevalier.

JULES, *avec ironie.*

Dévoué pour la vie.

MADAME DARSIGNY.

Comment me trouvez-vous ?

JULES.

Mais beaucoup trop jolie
Pour ma tranquillité, pour le rare bonheur
Que nous fait soupçonner votre moindre faveur ;
Un seul de vos regards, que l'on ambitionne,
Attire, mais, hélas ! promet plus qu'il ne donne.

MADAME DARSIGNY.

Je ne puis empêcher l'effet que font mes yeux.

JULES.

Ils font tant de rivaux et tant de malheureux !

MADAME DARSIGNY.

Vous n'êtes pas, Monsieur, le premier à le dire.

JULES.

Vous avez des vertus que vous faites maudire;
Mais avec avantage une vous fait juger.

MADAME DARSIGNY.

Eh ! laquelle, Monsieur ?

JULES.

C'est celle d'obliger.
En cela quelle grâce est semblable à la vôtre !
Je puis heureusement le savoir mieux qu'un autre;
Quel zèle vous mettez à mon ambition !
Du ministre avez-vous une décision ?

MADAME DARSIGNY.

Bientôt je vous dirai, j'ai plus que l'espérance.

JULES.

Comment faire l'aveu de ma reconnaissance?

MADAME DARSIGNY.

Ah ! j'ai pour obliger tant de facilité !

JULES.

Que pour vous la demande est une autorité.

MADAME DARSIGNY.

En effet, à la cour je suis considérée.

JULES.

Comme une souveraine, estimée, adorée.
Vous avez un crédit qui l'emporte sur tous;
Ce sont vos protecteurs qu'on voit à vos genoux.

MADAME DARSIGNY, *d'un air modeste.*

On pense à mon mari lorsque je sollicite;
C'est à lui que je dois...

JULES.

A votre seul mérite.
Vous ne sauriez monter votre pouvoir trop haut;
La modestie en vous deviendrait un défaut.

MADAME DARSIGNY.

J'ai, pendant quelque temps, été solliciteuse,

Et j'ai des protégés.

JULES.

Ce qui vous rend heureuse.

Dans tout est votre éloge, ainsi qu'il est partout.
Qui ne saurait vanter votre esprit, votre goût?
Vous vous faites aimer, tout en vous faisant craindre.
A quel genre d'esprit ne pouvez-vous atteindre?
Mémoires, politique, articles de journaux,
Quel genre, dites-moi, n'illustre vos travaux,
Et quel sujet pourrait arrêter votre plume?
Sur l'un des plus chétifs vous feriez un volume.
Si vous parlez de vous, que vous intéressez!
On trouve que jamais vous n'en dites assez.
Vos écrits avec art sont une heureuse amorce,
Le vrai, la fiction chez vous ont même force.

(*A part.*)

C'est payer son crédit.

MADAME DARSIGNY.

Ah! j'ai tant observé

Le monde !

JULES.

Adroitement vous l'avez éprouvé.

MADAME DARSIGNY.

Je le connais si bien qu'il ne me trompe guère.

JULES.

Qu'il ne vous trompe pas.

MADAME DARSIGNY.

Vous, vous êtes sincère.

JULES.

Oui, comme vous, bon juge.

MADAME DARSIGNY.

Ah ! ne me flattez plus.

JULES.

La flatterie est-elle au nombre des abus ?

MADAME DARSIGNY.

Ah ! j'en suis fatiguée au point le plus extrême.

JULES.

Ce tort contrariant ne vient que de vous-même.

MADAME DARSIGNY, *avec intention.*

Si de tous mes flatteurs j'eusse écouté la voix,
Et qu'un, parmi le nombre, eût su fixer mon choix,
Je pourrais dans ce jour regretter mon veuvage,
Et de ma liberté le plus bel avantage.

JULES.

Pour la perdre en faveur d'un heureux protégé.

MADAME DARSIGNY.

A tous mes prétendants je donne leur congé.

JULES.

Sans doute il en est un, ignorant sa conquête ?

MADAME DARSIGNY.

Je ne dois l'avouer.

JULES.

La pudeur est discrète.

MADAME DARSIGNY.

Mais un aveu du cœur nous met dans l'embarras;
Tandis que vous, Messieurs, ne le retenez pas.

JULES.

Surtout quand il vous plaît.

MADAME DARSIGNY.

Mais nous, par convenance,
Nous prenons des détours, bien plus que par prudence.

JULES, *avec moquerie.*

Puis-je être confident de cette passion ?

MADAME DARSIGNY.

Un roman offrira ma déclaration.

JULES.

Et de ce beau roman vous êtes l'héroïne;
L'ensemble du héros aisément se devine.
Moi, je le vois en tout parfait et ressemblant.
Vous rougissez, je crois.

MADAME DARSIGNY.

Non pas, assurément.

JULES.

Toutes vos qualités y seront dévoilées,
Et pour séduire enfin avec art rassemblées.

Quant au héros, il doit avoir quelques défauts;
C'est plus dans la nature.

MADAME DARSIGNY.

Oui, c'est bien à propos.

JULES.

Mais vous le corrigez par les conseils, l'exemple,
Et dans tous ses bienfaits votre amour se contemple.
Il est, convenez-en, si doux de convertir!

MADAME DARSIGNY.

Celui qu'on aime.

JULES.

Et vous devez y parvenir.
Veuillez de ses défauts me faire confidence,
Je désire avec lui de faire connaissance,
Pour le complimenter sur l'effet des leçons
De son institutrice. A si bonnes raisons,
A l'amour le plus pur, à l'amour le plus tendre,
Le disciple fervent doit sans doute se rendre.

MADAME DARSIGNY.

Son air fin et moqueur mettrait dans l'embarras
Celle qui, comme moi, ne le connaîtrait pas.
Défauts et qualités aux vôtres sont semblables.

JULES.

Ses qualités rendront ses défauts supportables.

MADAME DARSIGNY.

Ses aveux semblent faits avec sincérité,
Mais on redoute en lui la contre-vérité.

JULES.

Je fais exception, pour vous, à son système.

MADAME DARSIGNY.

C'est me rendre justice et la rendre à lui-même.

JULES.

Je crois qu'il faut pour plaire être un peu médisant.

MADAME DARSIGNY.

Parfois votre ironie amène un mot plaisant,
Et soudain tous les yeux sont sur votre victime :
Si ce mot calomnie, il devient presque un crime

JULES.

Je n'attaque jamais la réputation,
Les ridicules seuls. A me donner raison
Vous semblez hésiter?

MEDAME DARSIGNY.

Non. De votre férule,
Autant que vous voudrez, frappez le ridicule ;
Je ne pourrai, Monsieur, me trouver sous vos coups.

JULES.

Je me garderais bien de m'adresser à vous!

MADAME DARSIGNY.

Vous lirez mon roman et saurez me comprendre ;
Cependant, sur un fait, saurons-nous nous entendre?
(*Hésitant.*)
Je dis que mon héros...

JULES, *avec malice.*

Est plus âgé que vous ?

MADAME DARSIGNY.

Au contraire, c'est moi...

JULES.

Tant mieux. Un jeune époux
Qui, sans expérience, hélas! se rend coupable,
Est heureux, quand pour lui sa femme est raisonnable.

MADAME DARSIGNY.

Tout me confirme que...

JULES, *vivement.*

Je vous approuverai.

MADAME DARSIGNY.

J'achève mon roman et vous le dédîrai.

JULES.

(*A part.*) (*Haut en s'en allant.*)
J'en ai trop entendu. Surtout point de préface :
L'auteur à nos genoux semble demander grâce,
Aux vôtres l'on doit être.

SCÈNE III.

MADAME DARSIGNY.

Ah ! quel homme charmant !
Avec moi, j'en suis sûre, il parle franchement.
Je n'en dis pas ainsi pour ceux qu'il complimente,
Aussi mon amour-propre en est fier, en augmente.

(*Avec hauteur.*)

Mais que dis-je ? on croirait que j'attends mes succès
De son suffrage unique. Ah ! je me reconnais
Un mérite assez grand pour plaire à bien du monde ;
En ouvrages fort bons ne suis-je pas féconde !
En bien, dans mes écrits, si je parle de moi,
Avec moi-même alors je suis de bonne foi.
Oui, trop de modestie est un tort, je l'avoue,
Eh! pourquoi dans ce monde attendre qu'on vous loue ?
On attend vainement ; il est tant de jaloux !

Moi, je me réjouis d'attirer leur courroux,
Que j'en ai de sujets! partout je suis aimée
Et partout l'on entend citer ma renommée :
Elle a su m'attirer les plus grandes faveurs.
N'ai-je pas vu chez moi des rois, des empereurs?
Ces illustres lecteurs, charmés de mes ouvrages,
Eux-mêmes sont venus me rendre leurs hommages;
Ainsi que le mérite une célébrité.
De recevoir ma main Jules sera flatté.
Poursuivons mon roman, mon œuvre la plus chère,
J'arrive dans ce jour à la page dernière,
Et tel que je l'ai vu pour tous ceux que j'ai faits,
De celui-ci je crois obtenir le succès.

(*Voyant entrer Élodie.*)

Mon Élodie! encore un sujet que je traite;
Grâce, candeur, esprit, bonté, dans tout parfaite,
Un portrait de roman.

SCÈNE IV.

Mme DARSIGNY, ÉLODIE.

ÉLODIE.

Comme vous m'observez!

MADAME DARSIGNY.

J'ai mes raisons.

ÉLODIE.

Pourquoi ? dites, vous m'effrayez.

MADAME DARSIGNY.

Mes observations sont à ton avantage ;
C'est toi qui donneras le charme à mon ouvrage,
Me feras mériter des éloges flatteurs.

ÉLODIE, *effrayée.*

C'est me mettre en scène

MADAME DARSIGNY.

Oui, pour plaire à mes lecteurs ,

On reconnaîtra bien que ma plume est fidèle.

ÉLODIE.

Quoi ! vous me nommerez ?

MADAME DARSIGNY.

Pour servir de modèle.

ÉLODIE.

Mais au bas d'un portrait on ne met pas le nom,
A moins d'un bon brevet de réputation.
Par vous-même en public je serais exposée,
Et par votre renom trop immortalisée.

MADAME DARSIGNY.

Ton portrait fait par moi sera trouvé charmant,
Et ne pourra te nuire, il sera ressemblant.

(*Élodie se retourne du côté de la porte.*)

Tu parais inquiète.

ÉLODIE.

Oui, de courir le monde,
Et de chaque lecteur éveiller la faconde.

MADAME DARSIGNY.

Mon Élodie ici pensait trouver quelqu'un.
Amédée en entrant serait-il importun ?

ÉLODIE.

C'est une impression qu'il ne pourrait me faire.

MADAME DARSIGNY.

J'ai cru m'apercevoir combien il sait te plaire.

ÉLODIE.

Vous croyez...

MADAME DARSIGNY.

En ces lieux c'était lui, je le vois,
Que tu voulais trouver.

ÉLODIE, *avec embarras.*

Monsieur Jules, je crois.

MADAME DARSIGNY, *vivement.*

Jules, me dites-vous ?

ÉLODIE.

Pour parler d'Amédée.

MADAME DARSIGNY, *se remettant de sa crainte.*

Il est fort bien, l'aimer est une bonne idée.

ÉLODIE.

Monsieur Jules le perd.

MADAME DARSIGNY.

Il se corrigera.

Qu'il lise mon roman, la cure se fera.

ÉLODIE.

Avec franchise au moins son âme est éloquente,
Et son langage enfin n'est pas à double entente,
Ainsi que monsieur Jule en abuse parfois ;
Il tiendrait mieux sa place en vos romans, je crois.
Mettez-le, je vous prie, à celle d'Amédée ;
Je vais de son portrait vous donner une idée.

MADAME DARSIGNY, *avec dédain.*

Vous observez déjà !

ÉLODIE.

J'observe ses défauts :

Il a l'un des plus grands, l'homme ironique est faux;

Souvent de ce qu'il dit il pense le contraire,
Son compliment devient une satire amère,
Si vous vous expliquez son ton doux et railleur.
Quand parfois de sa bouche il sort un mot flatteur,
Il sait avec adresse envelopper sa phrase ;
Le miel est sur le bord, le fiel au fond du vase.

MADAME DARSIGNY.

C'est ici traiter Jule un peu sévèrement.
Donnez plus d'indulgence à votre jugement.
L'ironie est chez lui fine plaisanterie,
Qui de l'art satirique est la superficie,
Le ridicule seul est frappé de son trait ;
On peut lui pardonner la blessure qu'il fait.

ÉLODIE.

Aurait-il son pardon, si, par inadvertance,
Il osait à vous-même adresser son offense ?

MADAME DARSIGNY.

Je crois qu'il ne pourrait trouver aucun motif.

ÉLODIE.

Son esprit, dans ce cas, deviendrait inventif ;
A railler qui le sert sa science est profonde.

MADAME DARSIGNY.

(*A part, réfléchissant.*) (*A Élodie.*)
Qui le sert! Il sait bien me distinguer du monde.

ÉLODIE, *avec ironie.*

En effet, recueillant ce qu'on voit, ce qu'on dit,
Il vante vos attraits, il vante votre esprit,
Votre style si pur qui vous immortalise.
(*A part, souriant.*)
Eh quoi! je me surprends imiter sa franchise.
(*A madame Darsigny.*)
A le voir, j'en conviens, c'est un homme charmant;
Pour qui ne le devine il est trop séduisant.

MADAME DARSIGNY.

Contre lui qu'avez-vous?

ÉLODIE.

Il conseille Amédée.

MADAME DARSIGNY.

Votre prévention me paraît mal fondée.

(*A part.*)

J'aime cette candeur, ce parler enfantin,
Cette ingénuité qu'exprime un air malin.

SCÈNE V.

Mme DARSIGNY, ÉLODIE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *accourant montrer une miniature.*

(*A Élodie.*)

Je viens de le finir ce portrait adorable ;
Qui peut à ses attraits devenir comparable?

ÉLODIE.

Amédée, arrêtez ; dans votre compliment
Je vois une ironie.

MADAME DARSIGNY.

Il parle franchement.

AMÉDÉE, *à Élodie.*

Vous seule, dans ce cas, pouvez me contredire.
Ah ! tout ce que je dis mon modèle l'inspire ;
Vos yeux sont un miroir reflétant la candeur,
L'âme de votre esprit, l'âme de votre cœur.

MADAME DARSIGNY, *d'un air moqueur.*

Tout est âme dans elle.

AMÉDÉE.

Au langage du jour
Vous n'entendez rien.

MADAME DARSIGNY.

C'est me flatter à mon tour.

AMÉDÉE, *sur le même ton à Élodie.*

Vous présentez en bloc les charmes de la vie,
Enfin tout votre ensemble est une poésie.

MADAME DARSIGNY, *à Élodie.*

Vequi pour vous, je crois, veut dire en bon français:
Cous devez dans ce monde obtenir des succès.
Près de vous, le poëte éprouvant le délire,

Pour chanter vos attraits fait soupirer sa lyre.
Mille sujets dans vous animent notre esprit;
Si du poëte, hélas! je n'ai pas le crédit,
Tout comme lui, sentant l'étincelle électrique,
Je vous dis je vous aime, en prose poétique.

(*A Amédée.*)

Amédée, abjurez ce langage nouveau,
Qui ne pourrait sortir que d'un petit cerveau.

AMÉDÉE, *avec ironie.*

Je m'engage en ce jour à me soumettre au vôtre,
Je reconnais enfin qu'il vaut mieux que tout autre:
C'est du classique pur dans vos romans de mœurs.
Peignez-vous nos défauts, peignez-vous nos erreurs,
C'est bien de Sévigné le style épistolaire,
Le cachet de Lesage et l'esprit de Voltaire.
Un ouvrage de vous met le monde en émoi,
Du plus célèbre auteur vous devenez l'effroi.

MADAME DARSIGNY.

Cet éloge m'est dû.

ÉLODIE, *à part à Amédée.*

Ce n'est qu'une ironie.
Ah ! c'est fort mal, Monsieur, de vous je me défie.
Oui, quand vous me loûrez d'un air de vérité,
Je changerai l'éloge en une fausseté.

AMÉDÉE, *avec enthousiasme.*

Quoi! vous ne croyez pas au feu pur qui m'enflamme!
Votre âme se défend de répondre à mon âme !
Dans son expression votre regard si doux,
Hélas ! semble pour moi se changer en courroux ;
Quand pour moi toute femme est par vous éclipsée,
Quand le jour et la nuit vous êtes ma pensée !

ÉLODIE.

Le ton que vous mettez à me persuader,
Ne persuade pas.

MADAME DARSIGNY, *à Amédée.*

Veuillez vous décider
A changer un tel ton, qui vous devient contraire.
Vous avez de l'esprit, autant qu'il faut pour plaire ;

Sachez le diriger selon votre pouvoir,
N'ayez pas le désir d'en vouloir trop avoir,
Ou d'en soupçonner trop à qui doit vous comprendre,
Surtout quand à l'amour vous vous faites entendre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ÉLODIE, AMÉDÉE.

ÉLODIE.

Le jour que vous m'avez déclaré votre amour,
Un mot, votre regard m'ont parlé sans détour.
Quand de vos sentiments vous me peigniez la flamme,
L'expression coulait de source de votre âme;
Le charme séduisant de sa naïveté
Devenait pour mon cœur l'aimable vérité.
Pour me plaire, quittez le style énigmatique :
En langage d'amour, Monsieur, je suis classique.

(*En sortant.*)

Défaites-vous encor de ce ton persifleur,
Qui gâte votre esprit, fait tort à votre cœur.
Songez que je déteste en tous points l'ironie,
lus que je ne pourrais aimer la flatterie.

SCÈNE VII.

AMÉDÉE.

Hélas ! elle est fâchée! est-ce là le succès
Que Jules m'a promis, en vantant mes progrès?
S'il sait se faire aimer bien plus que moi, je pense
Qu'il possède son art avec plus de science.
Et que m'importe à moi de briller comme lui,
Quand voulant l'imiter mon Élodie a fui !
J'ai beau voir des beautés que tout le monde admire,
Dans le monde Élodie est mon seul point de mire ..
Ah ! que dis-je ? je tombe encor dans ce jargon

Qu'elle ne peut souffrir. Songeons à la leçon
Que son blâme me donne. Hélas ! à sa sortie,
Ses yeux disaient : changez, ou je vous sacrifie.
Voulant prendre toujours Jules pour mon mentor,
En amabilité je crus être un trésor.
En effet, mon esprit, plaisant dans la satire,
Me faisait rechercher, mais peut-être maudire,
Comme Élodie ici me l'a fait soupçonner.
Plus de succès, je veux les faire pardonner ;
Plus d'imitations, je redeviens moi-même :
Plutôt déplaire à tous, et plaire à ce que j'aime.

SCÈNE VIII.

JULES, AMÉDÉE.

JULES.

Élodie et ta tante ont-elles contre toi
Quelques sujets de plainte ? Amédée, apprends-moi

Quel motif assez grave ainsi les indispose ?

AMÉDÉE.

De t'avoir imité.

JULES.

C'est là vraiment la cause !
Tu m'auras compromis, sans doute, en m'imitant.
De l'ironie il faut faire un amusement,
Une arme qui parfois devient une férule,
Frappant sur la sottise ou sur le ridicule ;
De même que je frappe avec adresse, hélas !
Madame Darsigny, qui ne s'en doute pas.

AMÉDÉE.

Ta morale me perd par sa philosophie.
J'abandonne à jamais tes leçons d'ironie.
Leur esprit trop mordant, leurs tristes résultats,
Hélas ! avec l'amour ne sympathisent pas.

JULES.

Te voilà corrompu, devenu romantique,
Je perdrais près de toi ma riante logique.

L'ironie est, mon cher, l'âme de la gaîté ;
Admire mes succès dans la société :
S'il s'y rencontre un sot trop content de lui-même,
Ainsi qu'ils le sont tous, j'ai le plaisir suprême,
Le flattant à l'excès, de me moquer de lui,
De pouvoir en bons mots venger de son ennui.
Si sur le bel esprit je cingle ma baguette,
Je le bats encor mieux, ma victoire est complète.
Que d'applaudissements ! j'ai pour moi les jaloux ;
Quels que soient les défauts, je fais rire de tous.

AMÉDÉE.

Dans ton art, mon ami, de moi tu ne peux faire
Qu'un mauvais écolier ; il me devient contraire.

JULES.

Élodie a raison de te réprimander.

(*Avec chaleur.*)

En toute chose elle est de ces femmes, mon cher,
Qui vous font un reproche et n'ont pas à s'en faire.

AMÉDÉE, *vivement.*

Avec votre air moqueur, qui ne peut que déplaire,
N'attaquez pas ainsi sa réputation.

JULES.

J'en parle, je t'assure, avec conviction.

AMÉDÉE, *à part.*

Et peut-être en rival.

JULES, *avec feu.*

Sensible avec décence,
Naïve avec esprit, franche avec confiance,
Elle dit un bon mot sans blesser le bon goût,
Et jamais pour répondre on ne la voit à bout.
C'est dans l'intimité qu'elle est charmante femme.
Parle-t-elle, sa voix se communique à l'âme.
Tant qu'on l'entend, sur elle on fixe son regard.

AMÉDÉE, *avec courroux.*

Encor de l'ironie!

JULES, *continuant.*

Elle est en tout sans art.

Cite-t-elle un beau trait que tout le monde envie,
Avec le bienfaiteur elle s'identifie,
Jamais d'humilier elle ne fait un jeu,
Jamais avec dédain ne repousse un aveu ;
Enfin, pour nous charmer lorsque sa bouche s'ouvre,
Le sage est sans raison et le fou la recouvre.

AMÉDÉE, *vivement.*

Ah ! Jules, finissez; un tel ton me déplaît.

JULES.

Mais du tien, réponds-moi, puis-je être satisfait ?
Tu connais Élodie, et viens me contredire
Quand je fais son éloge !

AMÉDÉE.

Il est une satire.

JULES.

Toi seul en ce moment veux le parodier.

AMÉDÉE.

Moi, d'Élodie ici je suis le chevalier,
Je ne souffrirai pas que l'on se moque d'elle.

JULES.

Pourrais-tu dire plus? je l'offre pour modèle.

AMÉDÉE.

Dans ton air persifleur tu retombes encor.

JULES.

En grâces, en vertus elle est un vrai trésor,
Et mon cœur contre tout la proclame divine.

AMÉDÉE.

C'est trop, je prends sur moi l'offense à ma cousine.

JULES.

Elle n'est point ta femme.

AMÉDÉE.

Et ne sera jamais
La tienne.

JULES.

Quel sarcasme! il vaut ceux que je fais.

AMÉDÉE.

Je t'accorde un esprit adroit dans sa défense,
Mais je le combattrai dans son inconvenance.

JULES.

Mais c'est me provoquer : reconnais-moi du cœur,
Pour répondre soudain à l'appel de l'honneur.

AMÉDÉE.

Comme un de tes témoins j'en ai plus d'une preuve.

JULES.

Je ne vous ferai pas attendre une autre épreuve.

AMÉDÉE, *sortant.*

Au revoir.

SCÈNE IX.

JULES.

Le voilà déclaré mon rival.

(*Avec légèreté.*)

Quel motif de querelle! il est original.
Lorsque dans sa conduite on attaque une femme,

Et que la calomnie aiguise l'épigramme,
L'homme de sa pensée en sent le contre-coup,
Et de l'impertinent se venge tout à coup.
Moi, quand j'en fais l'éloge avec toute franchise,
Je m'attire un duel ! du sort quelle méprise !

(*Il prend une plume.*)

Madame Darsigny trop éprise de moi
Doit avoir mon refus. J'explique le pourquoi,
Dans mes prétentions à la main d'Élodie,
Ce trait, pensera-t-elle, est une perfidie ;

(*Avec ironie.*)

Hélas ! ce double coup va la frapper au cœur,
Son orgueil et l'amour lui porteront malheur.
Un auteur de roman doit être plus sensible,
Et dans son amour-propre être plus susceptible.
Comme en son désespoir elle me maudira,
Et pair de sa façon me *dépairisera*.

SCÈNE X.

Mme DARSIGNY, JULES.

MADAME DARSIGNY, *accourant.*

Dans ce jour paraîtra votre nom sur la liste
Des pairs. Et pourquoi me fuir à l'improviste ?
Jules, vous m'alarmez.

JULES, *avec ironie.*

Il faut savoir souffrir.
Les grâces, je le vois, veulent me retenir ;
Avant elles l'honneur. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME DARSIGNY.

Ah ! je n'ai point de doutes,
L'honneur ! pensée en nous la première de toutes.

Quel est son adversaire ? il m'en fait un secret.
Un duel au roman donne un grand intérêt ;
Je vais au canevas de celui que je brode
Ajouter aujourd'hui ce nouvel épisode.
Peut-être ce duel oppresse trop mon cœur :
Souvent l'inquiétude est pire qu'un malheur.

SCÈNE XII.

CHARLES, Mme DARSIGNY.

CHARLES, *tenant une lettre.*

Monsieur Jules, Madame, en sortant tout à l'heure,
M'a dit de vous donner ce billet.

MADAME DARSIGNY, *le prenant.*

Bien, demeure.

CHARLES, *à part.*

Il m'a dit de rester afin d'en voir l'effet.

MADAME DARSIGNY, *hésitant à décacheter le billet.*

Mais pourquoi donc tremblé-je en ouvrant ce billet ?

(*Après l'avoir lu.*)

Du trait le plus cruel le monstre m'a frappée.
Que dis-je! en ce malheur mon cœur seul m'a trompée;
Je n'ai pas voulu voir dans ses aveux flatteurs
Son ton de persiflage. Ah ! retenons mes pleurs.

CHARLES, *à part, avec ironie.*

Qu'elle me fait de peine !

MADAME DARSIGNY.

Hommes à doubles âmes!

CHARLES, *avec ironie, à part.*

Combien ils sont pervers! point ainsi sont les femmes.

MADAME DARSIGNY.

Eh bien! que fais-tu là ?

CHARLES.

Madame, je vous plains.

MADAME DARSIGNY.

Merci de ta pitié. Des larmes je m'abstiens.
J'ai pour me consoler de la philosophie,
Pour plaire une figure encore assez jolie.

CHARLES.

Madame, assurément, quand elle le voudra,
Pourra se faire aimer, de plus se marîra.

MADAME DARSIGNY, *à part.*

Mais le maraud, je crois, voudrait singer son maître,
(*Haut.*)
A Jules tu diras que je sais le connaître;
Qu'il ne m'a point surprise, et que je trouverai
Des consolations plus que je n'en voudrai.

CHARLES.

Si vous le connaissez, dans sa plaisanterie
Vous savez qu'il prendra le tout en ironie.

MADAME DARSIGNY.

Dis-lui que sans courroux je pourrai le revoir.

CHARLES.

Madame ne veut pas le mettre au désespoir.

MADAME DARSIGNY, *en s'en allant.*

Le drôle de son maître est vraiment la grimace ;
Je veux dans mon roman lui donner une place :
Il y pourra, je crois, répandre la gaîté.

SCÈNE XIII.

CHARLES.

Mon maître est assez bien par moi représenté ;
De l'imitation je me tire à merveille.
L'ironie est vraiment un esprit qui réveille,
Car ne nous fait-il pas tout prendre en plaisantant ?

SCÈNE XIV.

JULES, CHARLES.

CHARLES, *voyant la main de Jules enveloppée.*

Ah! cette blessure est...

JULES.

Peu de chose vraiment.

Eh bien! comment ma lettre a-t-elle été reçue?

CHARLES, *avec ironie.*

Madame Darsigny m'a paru fort émue;
A tout être sensible elle fait peine à voir,
Ne peut se consoler, elle est au désespoir.
Ah! ses yeux, ses beaux yeux se sont remplis de larmes
Qui prodigieusement ont altéré ses charmes.
Vous seriez de douleur vous-même pénétré.

JULES.

Moi, Charles, je serais à ce point adoré!

CHARLES.

Ce que je vous en dis, Monsieur, est ironie.

JULES.

(*A part.*) (*Haut.*)

Une leçon ! Cessez cette plaisanterie.

CHARLES.

L'ironie est, Monsieur, le sel de l'entretien,
Elle me rend plus gai, je m'en trouve fort bien,
Comme vous.

JULES.

A ça près que par mon équipée
Je lui dois en ce jour un faible coup d'épée.
Nous nous sommes battus en gens au sort soumis,
Que l'amour rend rivaux, que l'honneur rend amis.

(*Jules voyant Élodie fait signe à Charles de se retirer.*)

SCÈNE XV.

ÉLODIE, JULES.

ÉLODIE, *à part.*

Voilà donc le rival de monsieur Amédée.
Je veux m'en amuser, c'est une bonne idée
Qu'il vient de me donner.

JULES, *d'un air de vérité.*

Quelle grâce est en vous !

(Élodie témoigne de l'humeur.)

Elle est bien remarquable. Expliquez ce courroux.
On peut en pareil cas dire ce que l'on pense.

ÉLODIE.

Monsieur, la flatterie est chez vous une offense :
Pourquoi d'un ton moqueur dire la vérité?
Comment se fier en vous avec sécurité?
Si vous voulez me plaire, abjurez ce langage ;

Je ne déteste rien plus que le persiflage,
Et vous vous en servez, Monsieur, à tout propos :
Près des femmes, ce ton moitié vrai, moitié faux,
Je vous en avertis, est un motif de haine.

JULES.

Jamais d'un tel courroux je ne me mets en peine.
La femme qui de moi reçoit un compliment,
Quoique je le présente à double entendement,
Avec dextérité sait à son avantage,
De mes doubles aveux séparer l'alliage.
Je prétends corriger l'amour-propre excessif.
L'ironie en ce cas est un bon correctif.
Que de gens contents d'eux, dont l'amour-propre irrite,
Vous mettent au-dessous de leur petit mérite ;
On ne saurait, je crois, leur faire trop sentir
Leur tort, leur ridicule ; enfin les convertir.

ÉLODIE, *avec ironie.*

Malgré tout votre esprit en sarcasme terrible,
Vous vous imposeriez une tâche pénible ;

Guérir de l'amour-propre ! il vous faut le tenter,
Au rang des convertis vous pourriez vous compter.

JULES.

C'est du ton persifleur vous tirer à merveille,
Mais aussi cette faute à la mienne est pareille.
Vous servant mieux que moi de l'arme du censeur,
Pourquoi faire la guerre à mon esprit frondeur?
Vous ne serez jamais partie intéressée.
Pouvez-vous d'un défaut nous donner la pensée?

ÉLODIE.

Halte-là.

JULES.

Laissez-moi finir votre portrait,

ÉLODIE, *avec une gaîté ironique.*

Veuillez-vous dispenser d'ajouter un seul trait.
Restez-en à l'ébauche, elle est assez flattée.
Ma modestie, hélas! en est épouvantée ;
Ménagez-la, Monsieur, comme vous voudriez
Qu'on ménageât la vôtre.

JULES.

Eh! quoi! vous oubliez
Que le ton que je prends est le plus véridique :
Vous ne me croyez pas!

ÉLODIE.

Qui croit l'homme ironique ?

JULES.

Je vous adore et veux devenir votre époux.

ÉLODIE, *avec ironie.*

Cet avenir promet le lien le plus doux.

JULES.

Ma déclaration est bien la plus naïve.

ÉLODIE, *sur le ton ironique.*

J'en vois dans ce moment l'heureuse perspective,
Lorsque vous me direz, sans apparence d'art,
Je vous aime, il faudra le prendre en bonne part.
Tout compliment, malgré que je sois votre femme,
Ne sera pas éloge en façon d'épigramme.

JULES.

Je vais me corriger, croyez-en mes efforts,
Enfin de mes succès reconnaître les torts.
Mes succès seront ceux qui seuls peuvent vous plaire.

ÉLODIE.

Quelle soumission ! elle est rare, exemplaire !

JULES.

Tout ce que vous voudrez vous le ferez de moi.

ÉLODIE, *avec ironie.*

Quelle franchise en vous ! cet air simple en fait foi.

JULES.

Ayez pitié de moi dans ce moment critique,
Car c'est trop m'accabler par ce ton ironique.
Avec plus de finesse on ne peut s'en servir,
Par l'exemple contraire il faut me convertir.
Oui, vous me faites voir combien cette ironie
Est fiel, même en sortant d'une bouche jolie ;
Cette observation éclaire mon erreur,
Je veux, me corrigeant, vous devoir mon bonheur.

Je suis prêt à combattre, à vaincre tout obstacle ;
Dites un mot, ce mot va faire le miracle.

ÉLODIE.

Dans ce seul oui, Monsieur, est tout notre destin.

JULES.

Vous le prononcerez?

ÉLODIE, *voyant entrer Amédée.*

Tôt ou tard, c'est certain.

SCÈNE XVI.

JULES, ÉLODIE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *à part à Élodie.*

C'est mettre trop de temps à la plaisanterie.

ÉLODIE.

Mettre trop d'importance à votre jalousie.

AMÉDÉE, *avec humeur.*

Vous auriez pu, je crois, abréger la leçon ;
Mais vous vous y plaisiez.

ÉLODIE, *avec persiflage.*

Ah ! quel adroit soupçon !
Si c'est me respecter, la preuve est singulière.
Si c'est dire m'aimer, l'excellente manière !
A cet air séduisant pourrai-je résister?
Si je vous vois, Monsieur, y vouloir persister,
Dans ma sévérité je serai trop blâmable :
Pour dire je vous aime, on n'est pas plus aimable !

JULES.

Bravo! voilà le ton; je ne dirais pas mieux !
Finesse de sourire, expression des yeux ;
L'ironie est parfaite et je m'en glorifie,
Car vous êtes de moi la meilleure copie.

ÉLODIE, *a part à Amédée.*

Vous agissez si bien que Monsieur à son tour
Veut se moquer de moi.

AMÉDÉE.

Pardonnez à l'amour
Qui m'ôte la raison.

JULES, *à Élodie.*

Par la chance des armes,
Madame, dans ce jour j'ai défendu vos charmes,
Mon amour, votre esprit, votre sensible cœur;
Vaincu, je le soutiens; dites si mon vainqueur
L'est encore de moi. Prononcez, Élodie,
Veuillez dans ce moment être juge et partie.

ÉLODIE.

Comme juge, vraiment je vous blâme tous deux
D'un défaut pour l'hymen assez malencontreux.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

JULES, AMÉDÉE, ÉLODIE, Mme DARSIGNY.

MADAME DARSIGNY, *à part à Élodie.*

Par cette perfidie il m'a toute changée.
Dans mon juste courroux, que je me suis vengée !
Son langage ironique éclaire ma raison,
Et je vais avec lui prendre le même ton.

(*Haut ironiquement à Élodie.*)

Vous l'accusez à tort, moi, je prends sa défense.
C'est un rare flatteur, ce qu'il dit il le pense.
Par tout ce que j'ai vu j'ai la preuve en ce jour,
Que lorsqu'il m'a louée, il parlait sans détour.
Voilà pourquoi, croyant sa franchise fidèle,
J'ai mis à le servir mon crédit et mon zèle ;

(*A Jules.*)

Mais ma reconnaissance a fait un vain effort,

Elle a sans nul effet lutté contre le sort.
J'ai, Monsieur, échoué ; hélas ! point de pairie !

(*Avec ironie.*)

De cet échec vraiment, je me sens attendrie.

ÉLODIE.

Monsieur est philosophe, il se consolera.

JULES, *à madame Darsigny.*

Madame voit mon sort et le réparera.

(*Avec ironie.*)

La seule chose ici qui cause ma surprise,
C'est de votre pouvoir l'étonnante méprise.
Quoi ! vous si bien en cour par un nom illustré,
D'un esprit si fécond, et le moins censuré,
Quoi ! vous qui d'obliger vous faites une étude,
Et qui de réussir avez la certitude !
Hélas ! par l'injustice, il vous est enlevé
Le crédit le plus haut et le mieux motivé ;
Ce sont des ennemis que la vengeance irrite,
Vous en avez beaucoup, s'ils sont dus au mérite.

MADAME DARSIGNY.

Je sais comme je dois prendre ce compliment.
Mon crédit est toujours le même assurément,
Et j'ai pu disposer du bonheur qu'il me donne,
En sachant par surprise obliger la personne,
Qui, sous aucun motif, n'a pu même y penser.
J'ai changé place et nom, soit sans vous offenser;
Le nom Jule a fait place à celui d'Amédée.

(*A Amédée.*)

Vous êtes chambellan.

ÉLODIE.

Ah! quelle heureuse idée!

AMÉDÉE, *à madame Darsigny.*

Pouvais-je soupçonner ce service obligeant!

ÉLODIE, *à Jules.*

Vous ne vous attendiez à pareil dénoûment.

JULES.

Ah! daignez me sauver d'une telle tourmente.
Je vois que ma franchise a trompé mon attente.

ÉLODIE.

Je ne pouvais vous croire, et c'est en vains efforts
Que vous me déclariez vos beaux mais faux transports.

JULES.

Mesdames, devant vous mon orgueil s'humilie.

MADAME DARSIGNY.

Pour plaire à notre sexe abjurez l'ironie,
Elle lance sur nous le trait le plus méchant;
Quand de sa double phrase il sort un compliment,
De votre fausseté connaissant l'évidence,
Qui voudrait avec vous contracter alliance?
Ce n'est ni l'amitié, ni l'amour, ni l'hymen.

JULES.

Que me laissez-vous donc?

MADAME DARSIGNY.

Faire votre examen.

JULES, *avec ironie.*

Dans ce monde si bon, hélas! tout me l'atteste,
J'amuse quelques gens, le reste me déteste.

Je suis l'observateur qui ne tolère rien,
Je critique le mal et vante peu le bien.
Dans la lice toujours mon esprit se hasarde,
Je fronde les défauts, et les miens je les garde.
Si parfois des leçons sortent de mes bons mots,
J'ai pour moi les rieurs, mais contre moi les sots.

(*A Élodie.*)

Que je fais d'ennemis ! Je cherchais à vous plaire;
Si je me corrigeais, me seriez-vous contraire?

ÉLODIE.

J'attendrais trop longtemps.

JULES.

C'est donner mon congé.

ÉLODIE, *donnant sa main à Amédée.*

Mais Amédée au moins se trouve corrigé.

(*Amédée baise la main d'Élodie.*)

MADAME DARSIGNY, *à Jules.*

Si, sur votre portrait vous voulez qu'on vous aime,
Gardez-vous bien, Monsieur, de le faire vous-même.

JULES, *avec ironie.*

Veuillez-vous en charger ; dans ce genre l'on dit
Que vous excellez.

MADAME DARSIGNY.

Oui, je sais qu'on m'applaudit.
Eh bien ! dans le roman qu'à l'instant je termine,
Vous êtes mon héros.

JULES, *avec une ironie plus marquée.*

Sans peine on me devine.
Quel avantage on a de connaître un auteur !
La défiance en soi, certain air de pudeur,
Vous empêche souvent de faire votre éloge ;
Mais un auteur ami voit, observe, interroge,
Il ne laisse échapper aucune qualité,
Lui-même vous inscrit pour l'immortalité.

ÉLODIE.

Ah ! nous avons beau faire, il est incorrigible.

JULES, *à Élodie.*

Le miracle à vous seule était vraiment possible ;

Mais vous m'avez, hélas ! par le plus méchant trait,
Oté tous les moyens de devenir parfait ;
J'aurais eu devant moi pour modèle Élodie.

ÉLODIE.

Oui, vous vous corrigez par un trait d'ironie.

L'OCCASION

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

LISIMONT.

LUCILE, nièce et pupille de Lisimont.

DERVAL, sous le nom de Dorsan.

FRONTIN, valet de Derval.

La scène est chez Lisimont.

L'OCCASION

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIMONT, DERVAL, FRONTIN.

(*Derval a l'épée nue à la main.*)

LISIMONT.

Vous, qui sans me connaître, avez pris ma défense,
Que vous avez de droits à ma reconnaissance!
Je défendais mes jours contre un vil spadassin,
Qui n'étant point vainqueur allait être assassin.

DERVAL.

En effet, si le sort ne m'avait fait paraître,

Vous succombiez, Monsieur, sous les armes d'un traître ;
De qui n'aurait-il pas excité le courroux ?
Votre épée est rompue, il s'avance sur vous ! ..

LISIMONT.

Vous me prouvez, Monsieur, par votre témoignage ,
Qu'à la bonté du cœur vous joignez le courage.

DERVAL.

Mon système est qu'il faut saisir l'occasion :
Heureux quand je lui dois une bonne action !
Elle m'a protégé quelquefois dans ma vie,
Et m'a fait faire aussi plus d'une étourderie ;
Mais dans mon abandon dût-elle me tromper.
Je ne pourrai jamais la laisser échapper :
J'en vois tout l'avantage en cette circonstance,
Je lui dois la faveur de votre connaissance,
Et le bonheur surtout d'avoir sauvé vos jours.

LISIMONT.

Quelqu'un autant que moi bénira ce secours.

DERVAL.

Sans doute votre fille?

LISIMONT.

Une nièce charmante.

FRONTIN, *bas à Derval.*

La belle occasion, Monsieur, qui se présente!

LISIMONT, *montrant sa tabatière.*

Voyez, qu'en dites-vous? en voici le portrait.

DERVAL.

Qui pourrait y trouver à critiquer un trait?
Le peintre fut heureux d'avoir un tel modèle,
(*Avec intention.*)
Si toutefois ici le peintre fut fidèle,
Car souvent ces messieurs, mettant l'art en défaut,
Otent à la nature ou la surchargent trop;
Près de l'original qu'on place la copie,
Il en est un des deux qui perd.

LISIMONT.

La repartie

Est juste, j'en conviens ; mais Monsieur jugera.

DERVAL.

Je dis que le modèle à coup sûr gagnera.

LISIMONT, *tenant toujours sa tabatière.*

Vous ne voyez ici que des traits faits pour plaire,
Mais ils ne rendent pas l'esprit, le caractère,
Qui de l'original guident toute action.

DERVAL, *prenant la tabatière.*

Permettez. Je m'attache à leur expression,
Et toute expression, qu'elle charme ou désole,
Animant le portrait en devient la parole.
Cette bouche élevée aux deux extrémités
Me prévient qu'il en sort quelques malignités ;
Ces yeux dont la paupière est un peu rétrécie,
Disent que les bons mots vont jusqu'à l'ironie.
Qu'en dites-vous, Monsieur?

LISIMONT.

Vous êtes connaisseur.

DERVAL.

Du modèle parfait je suis l'admirateur.

LISIMONT.

J'en conviens avec vous, cette tête est charmante,
Mais renferme un défaut qui souvent me tourmente :
L'irrésolution s'y glisse à tout propos,
Et dans plus d'une affaire a troublé mon repos.
Ma Lucile est bizarre, et tient ce caractère
De l'éducation que lui donna son père ;
La croyant un prodige en amabilité,
Il la livra trop tôt à la société,
Au point qu'à dix-sept ans elle crut la connaître ;
Et la prétention de le faire paraître
Lui donna dans le monde un air observateur
Qui porta son esprit à devenir railleur ;
Et Lucile à vingt ans s'armant de la férule,
Au ridicule même a dû ce ridicule.
Je veux la marier.

DERVAL.

En ce cas son époux,
A titre de tuteur, doit, je crois, être vous;
Selon l'usage au moins chaque tuteur en use.

LISIMONT.

Selon l'usage aussi, Monsieur, on les refuse.
Moi, je ne prétends pas me mettre sur les rangs.
J'ai laissé cette chance aux jeunes aspirans ;
Mais quand ma nièce a vu l'alliance arrêtée,
Au moment de conclure elle s'est désistée.

DERVAL, *à Frontin.*

Bien.

LISIMONT.

C'est à ce sujet que je me suis battu ;
Je parais un rival à chaque prétendu.
Ce rôle à soutenir est assez difficile;
Mais dans son choix, enfin, je crois fixer Lucile ;
Je vais vous avouer ce secret important,
Ne méritez-vous pas d'être mon confident?

(*Il sort une lettre de sa poche.*)

Un ami me fait part qu'après douze ans d'absence
Son fils a quitté Londres et qu'il revient en France,
Que sous ma sauvegarde il le met quelque temps.
Ma nièce et lui, Monsieur, se sont connus enfants;
J'apercevais entre eux, comme un heureux présage,
L'amitié croître au sein des plaisirs de leur âge;
Mon ami, comme moi devançant l'avenir,
Avait pensé qu'un jour nous pourrions les unir.
Lucile hier me voit recevoir cette lettre,
Et curieuse alors plus qu'il ne le faut être,
La lit, et me dit avec joie : « Enfin je l'ai trouvé
« L'époux que je cherchais, l'époux que j'ai rêvé;

(*Montrant la lettre.*)

« Il a quelques défauts, je l'en aime d'avance,
« Je le corrigerai, l'ami de mon enfance.
« Quel plaisir de le voir! il arrive bientôt;
« Si Jules vous convient, je l'épouse aussitôt. »

DERVAL.

Vous convient-il?

LISIMONT.

Ma foi je n'en sais rien : l'enfance
N'annonce pas toujours ce qu'on sera.

FRONTIN, *bas à Derval.*

Je pense
Que cette occasion vous sert bien aujourd'hui;
Avant que Jules vienne il faut passer pour lui.

LISIMONT, *à Derval.*

Vous avez à parler avec votre valet...

DERVAL, *retenant Lisimont.*

Toujours quand il me parle il prend un air discret,
(*Bas à Frontin.*)
Telle est son habitude. Il faut qu'il nous entende,
De plus savoir son nom sans que je le demande.
(*Haut.*)
Je te dis que c'est lui.

FRONTIN.

Je ne me souviens pas...

DERVAL.

Un nom à retenir te met dans l'embarras.

FRONTIN.

C'est chez monsieur... monsieur... que vous deviez descendre.

DERVAL.

(*A Lisimont lui demandant la lettre.*)

Je te l'ai dit cent fois ce nom. Mais pour l'apprendre
Permettez qu'il l'épelle, il le retiendra mieux,
La mémoire toujours est plus fidèle aux yeux.

(*A Frontin montrant l'adresse de la lettre.*)

Lis : monsieur...

FRONTIN.

Li-si-mont.

DERVAL, *à Lisimont.*

Excusez son air bête.

(*A Frontin.*)

J'espère que ce nom restera dans ta tête.

FRONTIN, *jouant la surprise.*

Chez monsieur Lisimont le hasard vous conduit !
Comme tout dans ce monde et s'enchaîne et se suit !
Une telle rencontre est vraiment incroyable,
Dites-moi, pourrait-elle être plus favorable ?

DERVAL, *à Lisimont.*

Se peut-il que sur moi vous n'ayez nul soupçon ?

LISIMONT.

J'ai pour vous accueillir bien plus d'une raison.

DERVAL.

Dans ce monde, au moment que le moins on y pense,
Deux êtres éloignés se trouvent en présence ;
J'étais en Angleterre, et je suis près de vous.
A Lucile veuillez présenter son époux.

LISIMONT.

Qu'entends-je ! vous seriez ?...

DERVAL.

Jules.

UN DOMESTIQUE, *à Lisimont.*

Quelqu'un demande

A parler à Monsieur.

LISIMONT.

Dites que l'on attende.

LE DOMESTIQUE.

La personne voudrait vous parler à l'instant.

LISIMONT, *à Derval.*

Vous êtes, dites-vous?...

DERVAL.

Jules.

LISIMONT.

Jules Dorsan?

(*Il examine avec attention Derval.*)

FRONTIN, *bas à Derval.*

Bon, ce nom à savoir nous était nécessaire.

LISIMONT.

(*A part.*) (*Haut.*)

Est-ce bien là Dorsan ? Je cours à mon affaire.

(*A part en s'en allant.*)

Voudrait-il profiter de cette occasion ?...
Je saurai l'amener à l'explication.

SCÈNE II.

DERVAL, FRONTIN.

DERVAL.

Il est sorti pensif.

FRONTIN.

Le visiteur, sans doute
Est du nombre de ceux que le plus on redoute,
Un créancier...

DERVAL.

On doit se méfier du sort,
Il fait faire naufrage en nous montrant le port ;
Le personnage, hélas ! peut-être est mon Sosie.

FRONTIN.

Craindre, en entrant au jeu, de perdre la partie!

DERVAL.

Je réfléchis, Frontin, sur ma présomption,
La bienséance ici blâme mon action.

FRONTIN.

Souvent par le scrupule on se laisse corrompre;
Vous auriez tout gâté. Les premiers pas sont faits,
Et c'est, vous le savez, les trois quarts du succès.
Un homme est attaqué, vous courez le défendre,
Son adversaire fuit, et lui, sans plus attendre,
Vous engage à venir jusque dans sa maison.
Profitons, dites-vous, de cette occasion.
N'étant instruit de rien, l'embarras est extrême,
Le bon homme à l'instant vous met au fait lui-même,
Et ne laissant alors nul détail s'échapper,
Indique le moyen de pouvoir le tromper.
Que vous avez, Monsieur, de belles espérances!
Le sort, pour vous servir, fait ici les avances.

DERVAL.

Dans ceci je t'entends raisonner à mon gré ;
Et pourtant c'est tromper, être inconsidéré ;
Mais c'est l'occasion qui plaidera ma cause.
Oui, du meilleur côté considérons la chose.
J'ai servi Lisimont, il me sert à son tour,
Car il me doit la vie et je lui dois l'amour
Que j'ai senti soudain pour sa charmante nièce.
Elle me fait connaître une nouvelle ivresse,
J'aime sans l'avoir vue, et quand je la verrai,
Sois sûr, mon cher Frontin, que je l'adorerai.

FRONTIN.

Je ne fais pas, Monsieur, grand effort pour vous croire;
Pour cela j'ai recours à ma fraîche mémoire ;
Combien de traits pareils viennent se présenter.

DERVAL.

C'est le dernier, Frontin, que tu pourrais citer.

FRONTIN.

Par cent raisonnements je pourras vous confondre.

D'ailleurs, de l'avenir qui de nous peut répondre?
Combien m'avez-vous dit, si j'ai bon souvenir,
Le présent n'est jamais garant de l'avenir.

DERVAL.

Eh bien, je te le dis, d'après cet axiome,
Tu pourras quelque jour devenir honnête homme.

FRONTIN.

Monsieur... si le sort fait tout ce qu'il doit pour vous,
Vous devez être aimé, vous devez être époux;
Vous avez du tuteur toute la confiance.
(*Lisimont paraît.*)
Il revient confirmer ce que je vous avance.

DERVAL.

Je ne vois pas cela, si je l'observe bien.
(*Lisimont fait signe à Frontin de sortir.*)

SCÈNE III.

DERVAL, LISIMONT.

LISIMONT, *d'un ton moitié sévère moitié ironique.*

Je reviens près de vous renouer l'entretien
Qui, lorsqu'on est venu l'interrompre trop vite,
Vous offrait à mes yeux dans tout votre mérite ;
J'aimais à reconnaître en mon libérateur
L'homme aimable, Monsieur, surtout l'homme d'honneur,
Qui d'être toujours franc se faisant un système,
Pour respecter autrui se respecte soi-même ;
Enfin, je rendais grâce au fortuné hasard
Qui, dans votre personne, offrait à mon regard
Un filleul que j'aimais, qui depuis son enfance
A vécu loin de moi dans une longue absence,
Un brave, me sauvant du fer d'un ennemi,

Pour ma nièce un époux, pour moi-même un ami.

(*Avec sévérité.*)

Tel je vous ai quitté, non tel je vous retrouve !
Jeune homme, sentez-vous la peine que j'éprouve ?

DERVAL, *confus.*

Je vous comprends, hélas ! et je dois en rougir.
Pour prouver que je sens le plus grand repentir,
Je l'égale à ma faute ; elle est inexcusable,
Et de son châtiment je suis inconsolable,
Puisque pour me punir vous m'ôtez sans pitié
Votre estime, Monsieur, de plus votre amitié,
Et pour surcroît encor l'idée enchanteresse
Du bonheur sans égal d'épouser votre nièce.
Oui, Lucile en ce jour va recevoir la foi
D'un rival plus heureux et plus sage que moi.

LISIMONT, *avec sévérité.*

Non, Monsieur, ce rival pour vous n'est plus à craindre :
C'est de m'avoir trompé que vous êtes à plaindre.
Ce fils de mon ami que je voyais en vous,

Qui de ma nièce enfin devait être l'époux,
Est mort. Dans cet instant on vient de me l'apprendre.

DERVAL, *à part.*

A pareil coup du sort je ne pouvais m'attendre.
(*A Lisimont.*)
Mon rival a senti la plus grande douleur,
C'est cruel de mourir quand on touche au bonheur ;
De ce même bonheur je sens le désir naître.
Je vous dois, avant tout, de me faire connaître :
Mon nom a pu frapper votre oreille parfois,
De mon père ce nom rappelle les exploits,
Derval...

LISIMONT.

Est votre père ! ah ! quel nom vous décore ?
Son estime est, Monsieur, un titre qui m'honore.
Que je serais heureux de me voir allié
A l'homme qui le plus inspire l'amitié !

DERVAL.

Émule de mon père, enivré de sa gloire,

Dans le champ des combats honorant sa mémoire,
Avide comme lui des titres du guerrier,
J'ai voulu mériter d'être son héritier ;
Mais lorsque ma patrie a déposé les armes,
Dans le sein de la paix je m'abandonne aux charmes
Qu'à mes yeux, à mon cœur, offre l'occasion.
Je ne lui vis jamais plus de séduction.
En daignant m'accorder votre indulgence extrême,
Ici permettez-moi de suivre mon système.
J'adore votre nièce et veux m'en faire aimer.

LISIMONT.

Vous pourriez bien, Monsieur, en vain vous enflammer,
Car le moment, je crois, n'est pas très-convenable.

DERVAL.

Sait-elle la mort ?...

LISIMONT.

Non.

DERVAL.

Serait-ce raisonnable

De regretter quelqu'un qu'à peine on connaissait?

LISIMONT.

C'est là précisément ce qui la séduisait.

DERVAL.

Moi qu'elle n'a pas vu j'aurais plus d'avantage.
A cacher cette mort, Monsieur, je vous engage.

LISIMONT.

Je ne puis.

DERVAL.

Cachez-la, dans ce jour seulement.

LISIMONT.

Donnez-m'en le moyen.

DERVAL.

Un seul s'offre à l'instant,
Et si vous l'approuvez...

LISIMONT.

Faites-m'en confidence.

DERVAL.

Mais je crains de pousser à bout votre indulgence,

Daignez à mon système accorder votre appui.
Oubliez le défunt, je passerai pour lui.

LISIMONT.

Passer encor pour lui ! c'est vous rendre coupable
Du même tort.

DERVAL.

La chance est bien plus favorable.
Sans craindre mon rival je puis me présenter,
Surtout si contre vous je n'ai pas à lutter.

LISIMONT.

La raison ne veut pas, Monsieur, que je me préte...

DERVAL.

En qui puis-je trouver un meilleur interprète?
Vous m'avez pardonné, voyant mon repentir ;
Vous voyez mon bonheur, vous allez me servir.

LISIMONT.

Je voudrais, par penchant, prendre votre défense,
Car j'en reçois la loi de la reconnaissance.

DERVAL.

Protégez-moi, croyez qu'après tous vos efforts,
De m'avoir obligé vous n'aurez nul remords;
Enfin, pour me juger rendez-vous moins sévère,
Autant j'étais trompeur, autant je suis sincère.

LISIMONT.

Vous réparez vos torts d'un ton si peu commun,
Que ne point pardonner serait s'en donner un.
Oui, faites-vous aimer, s'il se peut, de ma nièce;
Sans crainte, de sa main je vous fais la promesse.
Si votre caractère est un peu trop léger,
Je vois que votre cœur en prévient le danger.
Je voudrais que l'amour ne vous fût pas contraire,
Ainsi qu'à moi, Monsieur, parvenez à lui plaire.
Je vais de mon pouvoir protéger ce lien.
J'observe que votre air, vos traits, votre maintien,
Rappellent de Dorsan un peu la ressemblance.

DERVAL.

Ceci, pour mon projet, aide à la vraisemblance.

LISIMONT.

De Lucile tâchez de tromper le regard,
En mettant à profit ce fortuné hasard ;
Mais je veux vous donner un avis convenable,
Pour rendre ma Lucile à vos vœux favorable ;
La lettre, qu'elle a lue avec attention,
Va, Monsieur, la guider dans son intention.

DERVAL.

Mais cette intention devrait m'être connue.

LISIMONT.

Sur son futur époux Lucile prévenue,
En connaît tout défaut et toute qualité ;
Quelle est de son esprit l'originalité !
Un défaut qu'elle voit, mais qui n'est point de l'âme,
Plus qu'une qualité pour son projet l'enflamme.
« Lorsque sur ce défaut mon trait est dirigé,
« Si je parviens, dit-elle, à l'avoir corrigé,
« Les pénibles efforts qu'on a faits sur soi-même,
« Prouvant mon ascendant me prouvent que l'on m'aime. »

Son cœur devant juger son époux sur ce fait,
N'en aurait pas voulu s'il eût été parfait.

DERVAL.

Pour plaire, cet aveu me met fort à mon aise,
J'aurai donc de défauts?

LISIMONT.

Pour soutenir la thèse,
Il vous faudrait, Monsieur, avoir ceux de Dorsan.

(*Il lui donne la lettre que Lucile a lue.*)

Tous sont ici tracés ; formez donc votre plan.
Je vous laisse la lettre afin de vous instruire
Comment dans tout ceci vous devez vous conduire.

(*Il revient sur ses pas.*)

Vous qui voulez si bien, dans toute occasion,
Rencontrer le sujet d'une bonne action ;
Sur son ton ironique attaquant ma Lucile,
Vous pourriez lui donner une leçon utile.

DERVAL.

D'après un tel avis, vous me voyez, Monsieur,

Deux rôles opposés, être amant et censeur!
Vous le savez fort bien, souvent l'un détruit l'autre.
Pour le mieux, croyez-moi, gardons chacun le nôtre.

LISIMONT.

Dans cette occasion espérez réussir,
Puisque de mon appui je saurai vous servir.

SCÈNE IV.

DERVAL.

Quel sentiment étrange est entré dans mon âme?
Un portrait me séduit et m'émeut et m'enflamme,
Aimant l'original sans l'avoir jamais vu,
Par l'attrait de l'hymen je me sens combattu,
Je m'abandonne à lui sans pouvoir m'en défendre.
Pressentir son bonheur fait oser entreprendre,
Je hasarde un peu trop, il le faut avouer;
Quand je crois réussir, je suis près d'échouer.

Reconnaissant en moi mon trop de confiance,
Et quand je vois, hélas ! qu'il n'est plus d'espérance,
Que mon étourderie est tout ce qui me perd,
Celui que j'offensais me pardonne et me sert !
Pour atteindre à mon but lui-même me conseille !
Excepté mon amour tout s'arrange à merveille.
Serai-je aimé? c'est là le point douteux,
Et c'est le seul pourtant qui peut me rendre heureux.

(*Il réfléchit en lisant la lettre que Lisimont lui a laissée.*)

Arrêtons les défauts que soudain je dois prendre.
Le défunt était brusque, un peu sombre et fort tendre,
De plus était frondeur.

SCÈNE V.

DERVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

Que j'étais inquiet!

J'étais comme une femme à l'affût d'un secret.

(*Voyant Derval réfléchir.*)

Vous êtes mécontent? tout ici me le montre.
Oui, du plus fin que vous vous avez fait rencontre.
Il est de ces tuteurs dont l'air paraît si bon,
Que l'on croit à coup sûr les duper sans façon;
Le nôtre en sa défense ici vous déconcerte,
Car votre batterie est, je crois, découverte.

DERVAL.

C'est vrai; mais Lisimont généreux ennemi,
Après avoir vaincu, s'est offert pour ami.

FRONTIN.

Ah! la belle action! elle est toute française;
Pour son projet, Monsieur en doit être fort aise.
Un tuteur en tel cas est un soutien de prix.

DERVAL, *avec intention.*

De mon air tout pensif tu me parais surpris.

FRONTIN.

Méditer est chez vous une chose si rare,

Que vous me paraissez avoir un air bizarre.
Celui que je vous vois prendre dans ce moment,
Dit qu'il se fait en vous encore un changement.
Eh! quel est donc cet air sombre, mélancolique?
Ce silence profond et ce regard oblique?
Vous ressemblez, Monsieur, est-ce là votre plan?
Au plus triste héros du plus triste roman.

DERVAL.

Bien. Je dois être ainsi.

FRONTIN.

Vous devez...

DERVAL, *brusquement.*

Oui, te dis-je!

FRONTIN.

Vous êtes brusque! vous! quel est donc ce vertige?
Et, de plus, taciturne?

DERVAL,

Oui, Frontin, il le faut.
Je dois prendre aujourd'hui l'un et l'autre défaut.

FRONTIN.

Pourquoi ?

DERVAL.

Pour être aimé.

FRONTIN.

Vous seriez bien habile !

Se faire aimer ainsi me paraît difficile ;

C'est plutôt le moyen de se faire haïr.

D'ailleurs, vous flattez-vous de ne point vous trahir ?

Prendre un ton brusque et froid, une triste figure,

Contrarier en vous à ce point la nature !

DERVAL.

Le sort le veut.

FRONTIN.

Le sort !

DERVAL.

Ies.

FRONTIN.

Pour le succès,

Faut-il encor, Monsieur, que vous parliez anglais?

DERVAL.

Non, la tournure anglaise est seule nécessaire;
Je suis censé, Frontin, revenir d'Angleterre,
En avoir rapporté les usages, les mœurs.

FRONTIN.

C'est-à-dire l'air fier et les sombres humeurs,
Le tout pour plaire? alors, Monsieur, ne vous déplaise,
Votre Lucile est folle, ou n'est donc pas Française.

DERVAL.

Dans le nœud de l'hymen si l'on veut l'engager,
Par elle il faut avant se faire corriger.

FRONTIN.

Les femmes, dans ce cas, s'en tirent à merveille;
Mais facile est de faire une cure pareille,
Corriger vos défauts!

DERVAL.

Oui, ceux que je n'ai pas.

FRONTIN.

C'est au donneur d'avis ôter tout embarras.

DERVAL.

J'imite d'un Anglais le ton et la tournure.

FRONTIN.

Monsieur, je le vois, vise à la caricature.

DERVAL.

Ainsi, mon cher Frontin, je vais changer d'habit,
De mœurs, de goût, de ton, de tournure et d'esprit.
Lucile va venir ; je te laisse avec elle ;
Sache la préparer, je compte sur ton zèle.

SCÈNE VI.

FRONTIN.

Montrer ses qualités serait lui faire tort !
Faisons pour le servir un singulier effort ;
Quoi ! parler contre lui, lorsque rien ne m'y porte !

Parler contre leur maître, à tels gens de ma sorte,
N'est pas si difficile. Il est vrai qu'aujourd'hui,
Parlant contre le mien, je parlerai pour lui;
Ah! c'est pour obéir qu'ainsi Frontin travaille;
Allons, puisqu'il le faut, retournons la médaille.

SCÈNE VII.

LUCILE, FRONTIN.

LUCILE.

Ton maître, dans l'instant, n'était-il pas ici?

FRONTIN.

Avec impatience il vous cherchait aussi.

LUCILE.

Aussi! le sot.

FRONTIN, *à part.*

Moi, sot! pourquoi faut-il me taire?
Quand je voudrais prouver que mon maître sait plaire?

Combien dans ce moment je maudis mon devoir !

LUCILE, *à part.*

Pourquoi donc hésiter ? de lui je peux savoir
Ce qu'il m'est en ce jour important de connaître.

(*A Frontin, voulant parler de Dorsan.*)

Quel est le caractère et l'esprit de ton maître ?

FRONTIN.

Il a des qualités.

LUCILE, *avec ironie.*

Mais il n'est point parfait ?

FRONTIN, *vivement.*

Oh ! non assurément.

LUCILE.

Des hommes en effet
Ce serait le premier.

FRONTIN.

Il est brusque mais tendre,
Gai, mais par la tristesse il se laisse surprendre,
Aimable très-souvent, parfois un peu grondeur,

Censeur assez caustique, agréable flatteur.

LUCILE.

Ainsi monsieur Dorsan est deux hommes ensemble.

(*A part.*)

Au portrait de la lettre, ah ! combien il ressemble.

FRONTIN.

Ce qui ne change pas en lui c'est un bon cœur.

LUCILE.

C'est beaucoup; mais il faut plaire à l'extérieur.

FRONTIN.

Mon maître aurait, ma foi, la tournure jolie,
S'il ne tenait pas trop à son anglomanie.

LUCILE.

Il a l'air un peu lourd, gauche ?

FRONTIN.

Il a l'air anglais.

LUCILE.

Il doit, s'il a du goût, redevenir Français.
Ah ! si de ses défauts il ne peut se défaire,

Je réponds que jamais il ne saura me plaire.

FRONTIN, *avec intention.*

Par lui je ne crois pas les voir abandonnés,
Car ils sont, comme on dit, si bien enracinés...

LUCILE, *avec intention et ironie.*

Tu crois qu'on trouverait un invincible obstacle?

FRONTIN.

Si l'on réussissait ce serait un miracle.

LUCILE.

De corriger un homme?

FRONTIN.

Il faut vous en charger;
Pour bien d'autres que vous ce serait difficile,
Mais à tous vos conseils il se rendra docile.

LUCILE.

Tu crois?

FRONTIN.

Il me disait, quand une femme veut,
Dans ce monde elle fait de nous...

LUCILE.

Ce qu'elle peut.

FRONTIN.

Comme il vous aime!...

LUCILE.

Il m'aime! à peine m'a-t-il vue!

FRONTIN.

Il dit qu'en son enfance il vous a bien connue.

LUCILE.

Mais il était alors fort complaisant, fort doux,
Et maintenant il est...

FRONTIN.

Très-amoureux de vous.

LUCILE.

Pour pouvoir me tromper tu fais le bon apôtre.

FRONTIN.

Mon maître doit sans doute être aimé plus qu'un autre
Malgré tous ses défauts.

LUCILE.

Vraiment, monsieur Frontin.
S'il n'en avait aucun ce serait plus certain ;
Mais en babillant trop je m'en donne un, je pense.

FRONTIN.

Vous agissez ici selon la circonstance.
Une jeune personne, avant de s'engager,
Soupçonne, craint, hésite, et doit interroger ;
Qui peut mieux qu'un valet alors la satisfaire?
Quand tel que moi, surtout, on le trouve sincère.
Voici monsieur Dorsan.

(*Il appuie sur ce mot et sort.*)

SCÈNE VIII.

LUCILE, DERVAL *sous le nom de Dorsan.*

(*Derval est en habit à l'anglaise, mise un peu outrée.*)

DERVAL, *d'un grand sang-froid : il appuie sur ce mot.*)

Dorsan... Qui vous fait rire ?

LUCILE.

Excusez-moi, c'est vous, puisqu'il faut vous le dire.

(*Avec ironie.*)

Sous cet habit, Monsieur, croyez-vous aux succès ?

DERVAL, *brusquement.*

L'Anglais le porte ainsi.

LUCILE.

N'êtes-vous pas Français ?

A Londres vous offrant, Monsieur, comme vous êtes,

Combien à votre habit deviez-vous de conquêtes ?

DERVAL, *brusquement.*

En pouvais-je chercher? je ne pensais qu'à vous.

LUCILE.

Pour faire un compliment prend-on l'air du courroux ?
Car c'en est un, je crois, que vous vouliez me faire.
Est-ce ainsi qu'on paraît galant en Angleterre?

DERVAL.

Dans ce pays, Madame, on parle franchement,
Et je suis cet usage.

LUCILE.

Il est assurément
Bien accueilli partout dans cette circonstance.
Vous auriez dû plutôt l'étudier en France,
Où présentant le vrai de son côté flatteur,
Sous d'aimables dehors on est complimenteur.

DERVAL.

Par tout ce que j'ai vu je suis guéri de l'être.

(*A part.*)

Soyons brusque, chagrin, puisqu'il faut le paraître.

(*Haut.*)

Le Français veut briller dans chaque mot qu'il dit,
Il fait un compliment pour faire de l'esprit;
Ainsi de ses filets il dispose les trames,
Et tout en les trompant se fait aimer des femmes;
Moi, je vante un pays où l'on devient penseur.

LUCILE.

Il serait mieux de dire où l'on devient frondeur.

DERVAL.

Quiconque sagement observe dans ce monde,
Voit tant de fats, de sots, qu'il faut souvent qu'il fronde.

LUCILE, *d'un ton ironique.*

Un tel engagement mène beaucoup trop loin;
J'aime mieux observer avec bien moins de soin.
Dans les brouillards épais qui couvrent la Tamise,
Vous avez pris le spleen, il faut que j'en médise.
Vraiment, comme Français vous devez en souffrir,

Vous seriez le premier qu'on en verrait mourir.
L'affreuse maladie ! ah ! qu'elle rend sauvage !
On dit qu'elle se gagne, et surtout en ménage.

DERVAL, *vivement.*

Croyez qu'assurément je n'en suis pas atteint.

LUCILE.

Sachez que plus que moi personne ne la craint.

(*A part.*)

Enfin corrigeons-le de son anglomanie.

(*Haut.*)

Franche comme un Anglais je vous prends à partie :
En changeant, croyez-moi, vous n'avez pas gagné.
Hors de votre pays, vous l'avez dédaigné ;
Peut-être l'avez-vous quitté pour l'Angleterre,
Afin de pouvoir mieux apprendre l'art de plaire ?
Je vous vois tout Anglais. Écoutez-en l'aveu :
Vous aimez les chevaux, et la chasse, et le jeu ;
Un de vos points d'honneur est surtout de bien vivre.
C'est au fond d'un flacon que votre orgueil s'enivre ;

Aux richesses chez vous tout est subordonné,
Tout être, quel qu'il soit, s'il est riche est bien né.
Si votre femme était à ses devoirs fidèle,
Vous l'aimeriez beaucoup, mais sans être auprès d'elle.

DERVAL.

Ah ! ce n'est pas ainsi que je serais Anglais.

LUCILE.

Je dois en convenir, je vous détesterais.
Qu'avez-vous été faire en ce pays de sages ?
Apprendre à copier leurs modes, leurs usages.
Vous aimiez à les voir, jaloux des étrangers,
Les ridiculiser par des traits mensongers ;
Sur les Français surtout se portent leurs censures,
Vous alliez applaudir à leurs caricatures.

DERVAL, *avec vivacité.*

Ils ne méritent pas cette sévérité :
Ce peuple à la valeur unit trop de fierté,
Souvent sa politique altère notre estime ;
Mais ce peuple, en un mot, par l'honneur qui l'anime,

Est digne de se battre ou de vivre avec nous.

LUCILE.

Avec tant de chaleur pourquoi le louez-vous?
Il sait avec excès s'en acquitter lui-même.
Sa foi dans son mérite est poussée à l'extrême.
Il ne trouve de bien que ce qu'il dit ou fait,
Hommes, femmes et lois, chez lui tout est parfait.

DERVAL.

Les femmes comme vous m'y paraissent aimables.

LUCILE, *ironiquement avec dépit.*

Il le faut avouer, il en est d'adorables.
N'est-ce pas employer la juste expression?

DERVAL.

Elle a, parlant de vous, plus de précision.

LUCILE, *avec dépit.*

Vous ne le pensez pas, Monsieur, je suis Française;
Vous ne devez aimer, n'épouser qu'une Anglaise.

DERVAL.

Quelle amabilité je vois dans ce courroux!

Ah ! vous corrigerez mes défauts et mes goûts,
Et même dans ce jour, c'est votre destinée.

LUCILE.

Lorsque l'on se corrige, est-ce en une journée ?

DERVAL.

Je pourrai, croyez-moi, faire une exception.
D'abord je reconnais avec soumission
Que l'air brusque est maussade.

LUCILE.

Il ne peut me séduire.

DERVAL.

Il me fait détester.

LUCILE.

Je vous le laisse dire.

DERVAL.

Il n'est point naturel et m'a vraiment surpris,
Car je ne l'avais pas, depuis peu je l'ai pris.
J'ai quelque autre défaut, mais pensant à vous plaire,
Avec votre secours je pourrai m'en défaire.

LUCILE.

Quelques défauts pourraient m'être sacrifiés !

DERVAL.

Dans ce jour, sans efforts, je les mets à vos pieds.
Pour vous je vais changer ce déplaisant costume ;
Français, je vais vous plaire, au moins je le présume.

SCÈNE IX.

LUCILE.

Mon futur, je le vois, est un original.
Sur lui réfléchissons... il n'est pas du tout mal.
Est-ce Dorsan ?... chassons ce doute qui l'offense.
L'âge efface souvent les traits de notre enfance.
Il pourra bien me plaire, au moins je le prévois,
Car je n'ai pas encor sur lui fixé mon choix ;
Mais ce que je lui tais, je l'avoue à moi-même,
Mon cœur est satisfait quand je pense qu'il m'aime.

Je sens que cette preuve est toute en sa faveur,
Sans affirmer pourtant qu'il fera mon bonheur.
Qui veut prendre un époux avant doit le connaître,
L'amant devient ami, puis l'ami devient maître !

SCÈNE X.

LUCILE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part*, *haut*.

Ah ! comme il est changé !

LUCILE.

Qui ? ton maître? il fait bien.

FRONTIN.

Ce miracle s'est fait depuis votre entretien.
De brusque qu'il était, je le vois doux, affable,
Et vous l'avez rendu l'homme le plus aimable,
Le plus aimant, et fait pour le nœud conjugal ;
Qui pourrait reconnaître en lui monsieur Derval ?

LUCILE, *vivement.*

Comment le nommes-tu ?

FRONTIN, *se remettant de son étourderie.*

Dorsan.

LUCILE.

Voulais-tu dire.

Tu l'as nommé Derval. Ah ! je t'observe bien ;
Je vois ton embarras dans ta voix, ton maintien.

FRONTIN.

Un maître de ce nom m'a pu faire confondre...

LUCILE.

Apprends que je sais tout.

FRONTIN.

Je n'ai rien à répondre :
Si mon maître a tout dit je n'ai pu le trahir.

LUCILE.

Toi, si tu me trompais, c'était pour le servir ;
Trompe-le maintenant pour le servir encore ;
De tout tu m'as instruite, eh bien ! fais qu'il l'ignore.

FRONTIN.

Puis-je le voir joué ?

LUCILE.

Tu sais ce qu'un valet
Doit dans cette occurrence attendre d'un secret.

FRONTIN.

Je m'en rapporte à vous sur le prix du silence.

SCÈNE XI.

FRONTIN.

Je sens le repentir, malgré la récompense ;
Dans ses propres filets voilà mon maître pris.
Je l'y vois avec peine, et si je l'avertis
Ce sera pire encore. Quel embarras extrême !
Que faire ? Le voici. Qu'il s'en tire lui-même.

SCÈNE XII.

FRONTIN, DERVAL.

DERVAL, *en costume élégant.*

Maintenant tout Français, me voilà revenu
Au bon air, au bon goût; comment me trouves-tu?

FRONTIN.

Comme à votre ordinaire.

DERVAL.

On doit plaire à Lucile,
Ou bien elle sera beaucoup trop difficile.
Près d'elle je conduis assez bien mon roman;
Sans le moindre soupçon elle me croit Dorsan :
Tu m'as bien secondé quand tu l'as prévenue ;
Je te sais de l'adresse et je l'ai reconnue ;

Près des femmes vraiment, dans ton activité,
Pour moi tu n'eus jamais autant d'habileté.

FRONTIN, *embarrassé.*

Ah! toujours, dans ce cas, j'ai désiré bien faire;
Mais parfois malgré moi j'ai fait tout le contraire.

DERVAL.

Je conviens qu'une fois, il faut dire le mot,
Je t'ai vu, mon Frontin, agir tout comme un sot;
Mais si ton zèle un jour a fait quelques méprises.
Cette occasion-ci répare tes sottises.
Si j'ai près de Lucile obtenu quelque accès,
Je te dois une part dans mon heureux succès.

FRONTIN, *embarrassé.*

Je suis vraiment surpris de l'important service

(*A part.*)

Que je vous ai rendu. Viendra-t-on? Quel supplice!

SCÈNE XIII.

DERVAL, LUCILE, LISIMONT.

DERVAL, *allant au-devant de Lucile.*

Sous cet habit français je suis bien moins plaisant.

LUCILE.

A la comparaison vous gagnez cent pour cent.

LISIMONT, *montrant Derval.*

Tu lui vois des défauts rapportés d'Angleterre;
S'il a dans ce pays oublié l'art de plaire,
Auprès de toi crois donc qu'il s'en ressouviendra,
De ses défauts d'emprunt il se corrigera.

DERVAL, *à Lucile.*

Pour être aimé de vous, et dans cette espérance,
Même au delà des mers, j'ai gardé ma constance.

LUCILE, *avec ironie.*

C'est fort bien. Convenons que vous pensiez à moi;

Mais dix ans de constance en feraient encor foi !
Ce qui me rend, hélas! trop difficile à croire
Tout ce qu'un tel amour vous donne de mémoire,
C'est que j'étais enfant, que vous l'étiez aussi,
Quand un malheureux sort vous éloigna d'ici.

LISIMONT.

Le père de Dorsan, estimant ta famille,
Avait pensé qu'un jour tu deviendrais sa fille.

LUCILE.

Je sais qu'il a voulu me flatter de son choix.

DERVAL.

Les paroles d'un père ont la force des lois.

LUCILE.

Mon tuteur m'en tient lieu, règle ma destinée,
Et veut que dans ce jour ma main vous soit donnée :
L'avis peut être bon, mais n'est pas une loi.

LISIMONT.

Selon ta volonté tu disposes de toi ?

LUCILE, *à Derval.*

Lorsque d'une action dépend notre existence,
On n'y saurait, Monsieur, donner trop d'importance.
Ce n'est pas que je veuille un héros de roman;
L'impossible, Monsieur, n'entre pas dans mon plan:
L'imagination chez moi n'est point outrée,
De toute ma raison je me sens éclairée.
On dit que l'on peut voir quelques hommes parfaits;
Je l'ai lu quelquefois, je ne l'ai vu jamais.

DERVAL, *prenant aussi le ton ironique.*

Je me garderai bien d'en dire autant des femmes!
J'ai trop bon jugement, je connais trop leurs âmes.
Peut-on des qualités voir la réunion?
La femme seule atteint cette perfection.

LUCILE, *d'un air piqué.*

La pensée et le mot seraient en harmonie,
Si vous mettiez, Monsieur, un peu moins d'ironie.

DERVAL.

Eh quoi! trouveriez-vous l'ironie un défaut?

LUCILE.

C'est mal de s'en servir, mais parfois il le faut.

DERVAL.

Quand aussi bien que vous on se sert de cette arme,
L'effet que l'on en tire a parfois quelque charme.

LUCILE.

Je ne lui trouve pas le même charme en vous,
Et je ne voudrais point la voir en mon époux.

LISIMONT, *à Lucile.*

Les oppositions te semblent nécessaires,
Tu penses qu'en hymen l'accord vient des contraires.

LUCILE, *à Derval.*

Et d'ailleurs l'ironie ajoute à vos défauts,
A vous plus qu'à tout autre elle donne un air faux.
J'ai de l'aversion, il faut que je le dise,
Pour tout ce qui me prouve un manque de franchise.
(*Le regardant avec attention.*)
Votre figure ici prend cette expression.

Comme nous n'avons pas signé notre union,
J'aime mieux dire avant ce que de vous j'exige,
Car on ne peut après compter sur un prodige.

DERVAL.

Ce prodige qu'est-il?

LUCILE.

C'est de vous corriger.

DERVAL.

C'est facile pour moi, vous pouvez en juger,
D'après les seuls progrès que vous me faites faire;
Moins brusque et plus galant je dois moins vous déplaire
J'oppose à vos rigueurs un caractère doux;
Je deviendrai parfait, si je suis votre époux.

(*Avec intention.*)

Vous vous trompez sur moi, mon air seul en impose,

(*A Lisimont.*)

Vous me jugerez mieux. Veuillez plaider ma cause.

SCÈNE XIV.

LISIMONT, LUCILE.

LISIMONT.

Je suis de son avis : tu le vois trop en mal ;
Tu crains que cet hymen te devienne fatal?

LUCILE.

Quand je pense à l'hymen parfois il m'épouvante ;
Justement on le hait.

LISIMONT.

Justement on le vante.

LUCILE.

Dans ce monde l'on voit tant de mauvais maris !

LISIMONT.

Ce qui fait que les bons ont encor plus de prix.

LUCILE.

Combien je citerais de femmes malheureuses !

LISIMONT.

Par leur faute.

LUCILE.

Beaucoup méritent d'être heureuses.
Je devrais repousser cette réflexion
Qui me jette toujours dans l'indécision,
Et vous a compromis.

LISIMONT.

En effet ta conduite
De faits inconséquents fut souvent une suite;
Combien dois-je compter de partis refusés !
Caprices trop légers, par moi seul excusés.

LUCILE.

Eh bien ! votre reproche en ce moment me pique,
Et sur mes torts passés franchement je m'explique.
Pour guide je prenais l'imagination,
Qui parfois nous fait croire à la perfection :
J'ai cru la voir dans ceux qui cherchaient à me plaire,
Ils ne m'ont rien prouvé qui pût me satisfaire;

Je vois, à les juger ayant mis tous mes soins,
(*Elle appuie sur le mot Dorsan.*)
Que *Dorsan* m'a montré quelques défauts de moins;
Pourtant il en montre un, il faut que je le dise,
Qui prévient contre lui... le manque de franchise.

LISIMONT.

Lucile, tu saurais ?...

LUCILE.

Vous le savez aussi !
Au lieu de la pupille il me paraît qu'ici
C'est le tuteur qui trompe.

LISIMONT.

Et c'est la prévoyance
Qui le force d'agir dans cette circonstance :
Je me conduis en père encor plus qu'en tuteur,
Saisissant le motif de faire ton bonheur.
Derval t'aime, est bien né ; Lucile , je m'occupe
De vous unir.

LUCILE.

(*Elle appuie sur ce mot.*)

Derval me croit encor sa dupe.
Il s'est joué de moi, je le joue à mon tour,
Et son rival peut-être aurait autant d'amour.
Dans l'indécision je suis encor plongée,
Car c'est au vrai Dorsan que je suis engagée;
Celui qui prend son nom me plaît fort; mais je veux
Pour arrêter mon choix les connaître tous deux.

LISIMONT.

Dans Derval vois Dorsan; telle est ta destinée,
A ce dernier ta main ne peut être enchaînée.
Pour jamais de Dorsan la dernière heure a fui,
Le suprême pouvoir a disposé de lui.

LUCILE.

Dorsan est mort!

LISIMONT.

Hélas! j'en ai su la nouvelle
Au moment où Derval, à l'honneur infidèle,

Avait sous ce nom même osé se présenter ;
Mais quand avec remords je l'ai vu le quitter,
Il m'a fait consentir à le lui laisser prendre ;
A la reconnaissance enfin j'ai dû me rendre,
Il a sauvé mes jours.

LUCILE.

Une telle action
Mérite mon estime et gagne son pardon.

LISIMONT.

D'ailleurs tu l'aimes.

LUCILE.

Moi ! quelle raison m'engage ?...

LISIMONT.

Mais tu l'as corrigé, l'on tient à son ouvrage.
Apprends qu'il sait combien ton esprit indécis,
Près de tes prétendants m'a de fois compromis.

LUCILE, *avec ironie.*

Il saurait tout cela !

LISIMONT.

Te voilà prévenue.

Je te laisse.

(Il sort voyant Derval.)

SCÈNE XV.

LUCILE, DERVAL.

DERVAL.

Sur moi vous êtes revenue;
A moi tout dévoué votre excellent tuteur
Aura-t-il pu de vous obtenir mon bonheur?

LUCILE.

Pour vous il a plaidé; mais dans cette défense
Il pourrait bien, je crois, perdre son éloquence.

DERVAL.

Vous avez vu combien docile à vos avis,
Avec soumission je les ai tous suivis ;

J'ai pu sans nul effort changer en toute chose,
Et je ne dois qu'à vous cette métamorphose.

LUCILE, *avec ironie.*

Je sais apprécier cette docilité.

DERVAL.

Que ne me conduit-elle à la félicité !

LUCILE.

De mes moyens, Monsieur, quel effet admirable !

DERVAL.

Le désir d'être aimé rend quelquefois aimable.

LUCILE.

Ce serait le motif de votre changement?
C'est ajouter encore à mon étonnement.

DERVAL.

Rappelez-vous qu'en moi vous blâmiez l'ironie,
Et la vôtre, il me semble, est une perfidie.
Si je suis corrigé, je ne le dois qu'à vous.

LUCILE.

Vous pensez acquitter ce que j'ai fait pour vous,

Voulant à votre tour me corriger ; j'assure
Que sans aucun dépit j'attends votre censure.

DERVAL.

Est-ce ici comme époux que je dois m'exprimer ?

LUCILE.

En donnant la leçon, sachez la faire aimer.

DERVAL.

Quand vous l'autorisez, je peux parler sans doute ;
Mais en vous la donnant c'est moi qui la redoute.
L'ironie est un tort qui nous vient de l'esprit,
Une arme à deux tranchants que le sage proscrit.
Elle veut nous piquer, d'abord avec mesure,
Et finit par nous faire une large blessure :
Si parfois l'ironie a produit des bienfaits,
J'en ai vu plus souvent de tragiques effets.
Son esprit d'à-propos, sa malice féconde,
Méchamment commentés, circulent dans le monde ;
On la voit, s'attirant partout des ennemis,
Séparer des amants, des époux, des amis.

LUCILE.

Vous en faites, Monsieur, un monstre abominable.

DERVAL.

Quand vous la présentez sous un aspect aimable ;
Avouez, ne pouvant la craindre en aucun cas,
Qu'elle ne plaît qu'à ceux qu'elle ne frappe pas.

LUCILE.

Cette observation, Monsieur, est bien sentie.
Flattez-vous sur ce point de m'avoir convertie.

DERVAL.

Vous pardonnez l'excès de ma témérité.

LUCILE.

Quand elle rend service ou dit la vérité.

DERVAL, *voyant que Lucile le regarde attentivement.*

Ce regard scrutateur,

LUCILE.

Peut paraître bizarre.
M'aidant de ma mémoire, excusez, je compare

Le Dorsan d'autrefois au Dorsan d'aujourd'hui.
Rien en vous, presque rien ne rapproche de lui,
Les manières, le ton, les promesses d'enfance.

DERVAL.

Toujours de l'avenir sont-elles l'assurance?

LUCILE.

Ah! votre souvenir me paraît en défaut.

DERVAL.

Il ne peut, j'en conviens, remonter aussi haut;
Votre mémoire est telle en son obéissance,
Qu'elle n'échappe pas la moindre circonstance.

LUCILE, *toujours avec ironie.*

Vous étiez délicat, vous étiez blond surtout;
Mais à cela, je dis : le temps, qui change tout,
A bruni vos cheveux, bruni votre figure,
Formé votre santé.

DERVAL, *à part, avec dépit.*

Je suis à la torture!

LUCILE.

Parlons de notre enfance. Ah ! que vous étiez doux !
J'essayais vainement de vous mettre en courroux ;
Vous étiez un agneau soumis à mes caprices.

DERVAL, *embarrassé.*

Je me voyais souvent en butte à vos malices.

LUCILE.

Vous n'aviez dans ce temps nulle prétention
A devenir Anglais. Je fus en pension ;
(*Avec légèreté.*)
On ne m'informa pas de votre destinée ;
Puis à vous oublier je me vis condamnée.
Je vois ce que le temps peut faire sur le sort ;
Car, vraiment, sans pleurer j'eusse appris votre mort.

DERVAL.

Quoi ! Dorsan ?...

LUCILE.

A propos, ce nom est bien le vôtre ?

(*En riant.*)

Frontin, parlant de vous, s'était servi d'un autre.

DERVAL, *embarrassé.*

Parfois il est distrait, il fait l'original.

LUCILE, *vivement.*

Vous me le rappelez, il vous nommait Derval.
A vous, dont la raison en conseils est féconde,
Parlons donc d'un défaut bien commun en ce monde,
Qu'on nomme fausseté, qui s'introduit partout,
S'adresse à toutes gens, mais aux femmes surtout.
On la voit se montrer sans inspirer la crainte;
Semblable à la médaille habilement empreinte
Qui circule malgré sa trompeuse valeur,
Elle attire, séduit et l'esprit et le cœur.
Sous son masque elle croit n'être pas reconnue;
Dans sa victime enfin croit voir une ingénue.
Pire que l'ironie elle a plus de dangers,
Hasarde sans pudeur ses discours mensongers;

(*Elle regarde fixement Derval.*)

Mais le trompeur qui touche au but qu'il se propose,
Voit qu'il est déjoué... c'est à quoi l'on s'expose.

DERVAL, *aux pieds de Lucile.*

Ah ! de mon repentir voyez l'expression.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

DERVAL, LUCILE, LISIMONT, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant vers Derval.*

En obtenant le vôtre, accordez mon pardon.

LUCILE.

M'aimer et me tromper !

DERVAL.

Je n'ai pu m'en défendre.
L'occasion ici m'a fait tout entreprendre ;
Elle met sous mes yeux le plus charmant portrait,

Et je brûle d'en voir le modèle parfait;
Je le vois, je vous aime. A mon âme sensible
L'hymen offre à l'instant un obstacle invincible.
Il disparaît. Je suis mon inspiration,
Votre oncle est de moitié dans mon intention;
Je passe pour Dorsan. En cette circonstance,
Vous vouliez des défauts, j'en ai pris l'apparence;
Sachez gré des efforts que j'ai faits dans ce jour,
Car j'ai sacrifié l'amour-propre à l'amour.

LUCILE.

Le sacrifice est grand!

LISIMONT.

Et d'un homme sensible.

DERVAL, *à Lucile.*

Pour être aimé de vous on ferait l'impossible.

LISIMONT.

Il est complimenteur; le voilà bien changé!
Enfin de ses défauts tu l'as donc corrigé?

LUCILE, *avec finesse.*

De ceux qu'il n'avait pas.

LISIMONT.

J'embrasse sa défense,

(*A Derval.*)

C'est un devoir sacré de la reconnaissance.

(*A Lucile.*)

Ta main était d'un prix à pouvoir m'acquitter.
Quand l'occasion s'offre il sait en profiter,
J'agis de même.

DERVAL, *à Lucile.*

Elle a de moi fait un coupable.

LUCILE.

Oui.

DERVAL.

Mais le repentir rend la faute excusable.
Adorateur constant, époux selon vos vœux,
Tel je vais pour toujours me montrer à vos yeux.

LUCILE.

Si de l'occasion vous faites un système,
Vous pourrez affliger l'épouse qui vous aime.

DERVAL.

Je ne troublerai pas notre félicité ;
Je vous fais le serment qu'à ma fidélité
Jamais l'occasion ne sera dangereuse ;
Je ne la saisirai que pour vous rendre heureuse.

UNE HEURE

AVANT LE MARIAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN VERS LIBRES.

PERSONNAGES.

VOLMAR.

ROSINE, sa pupille.

LINVAL, promis à Rosine (*mise ridicule*).

GERCOURT.

ELÉONORE, sœur de Gercourt.

GERMAIN, valet de Gercourt, au service de Linval.

La scène est à Paris chez M. Volmar.

Le théâtre représente un jardin, à droite est un pavillon.

UNE HEURE
AVANT LE MARIAGE

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN.

GERMAIN, *il tient une lettre.*

Quoi! de Madrid serait-il de retour?
De son cachet c'est bien l'empreinte.
Personne ne nous voit, décachetons sans crainte.

(*Il voit la signature.*)

Oui, c'est de monsieur de Gercourt.

(*Il lit.*)

« J'arrive, me flattant qu'il en est temps encore ;
« Sois à trois heures au plus tard
« Dans le jardin de monsieur de Volmar,
« Je m'y rendrai, Germain, avec Éléonore. »
Sa sœur est avec lui ? quel appui protecteur !
Ceci me met l'espoir dans l'âme,
Car pour bien réussir qui vaut mieux qu'une femme ?
Dans une intrigue elle porte bonheur.

(*On voit Rosine qui s'approche derrière Germain qui finit de lire la lettre.*)

Surtout préviens Rosine, à l'insu du tuteur. »

SCÈNE II.

GERMAIN, ROSINE.

ROSINE.

Dans ce billet comment suis-je nommée ?

GERMAIN.

Mais comme une personne aimée...
De monsieur de Gercourt.

ROSINE, *avec vivacité.*

Serait-il à Paris ?

GERMAIN,

Je puis, sans trop me compromettre,
Vous communiquer cette lettre.

ROSINE.

Donne, je suis de ton avis.

GERMAIN.

Il fut bien inspiré de faire diligence ;

Un jour plus tard il trouvait près de vous
Un rival, devenu le plus heureux époux.

ROSINE.

De rompre avec Linval il n'est point d'apparence !
J'aime toujours Gercourt. Tu sais que mon tuteur...

GERMAIN.

Ne l'aime pas.

ROSINE.

La cause ?

GERMAIN.

Est une erreur
Que monsieur de Volmar ne veut pas reconnaître,
Malgré les aveux de mon maître.
Voici le fait. Parmi les soupirants
Dont à Madrid vous étiez entourée,
Deux pour vous épouser se mettaient sur les rangs :
La fortune contre eux paraissait conjurée,
Quand monsieur de Volmar motive son refus
Sur ce qu'ils n'étaient pas encore assez connus.

Monsieur Gercourt se fie à l'espérance ;
Mais son rival beaucoup moins confiant,
Et surtout bien moins patient,
Pense qu'il faut brusquer cette alliance.
Dans une nuit propice à tout enlèvement,
Il cherche à pénétrer dans votre appartement;
Mon maître, qui passait, entend du bruit, s'avance,
Voit son rival, le blesse à mort et fuit.
Quand le jour dévoila les malheurs de la nuit,
Votre tuteur apprit cette aventure,
Et lorsqu'il eut cherché le nom du ravisseur,
Sur monsieur de Gercourt porta sa conjecture.
C'est alors, pénétré de ce soupçon trompeur,
Qu'il partit de Madrid, sans le faire connaître ;
Mais moi, sitôt que j'eus appris
Que vous étiez retournée à Paris,
Je courus à l'instant en avertir mon maître,
Lequel me dit : J'ai l'ordre en ce moment
De me rendre à mon régiment.

Vas à Paris pour y chercher l'asile
Qui renferme l'objet de mon plus grand tourment.
La recherche, ma foi ! n'était pas très-facile.
A force d'intriguer, de me mettre à l'affût,
Je parviens enfin à mon but;
Je l'écris à mon maître, et voici sa réponse.
(*Montrant la lettre qu'il vient de communiquer.*)
Mais dans cet intervalle, un confident m'annonce
Que mon maître en ces lieux va trouver un rival,
Jeune, fat, étourdi, que l'on nomme Linval.
Nouvel obstacle, dis-je; eh bien, nouvelle ruse.
En qualité de valet entendu,
Roué dans le métier, que jamais on n'abuse,
Je me fais recevoir auprès du prétendu ;
C'est où j'en suis.

ROSINE.

Hélas ! c'est au plus difficile,
Et si vous me sauvez vous serez bien habile;
Dans une heure au plus tard le notaire est ici.

GERMAIN.

Une heure ! pourrait-on auprès de ce notaire
Obtenir du retard ?

ROSINE.

Impossible en ceci.
Il a dit à Linval qu'il avait une affaire
Qu'il ne pouvait suspendre un seul moment,
Mais qu'il ne demandait qu'une heure seulement.

GERMAIN.

Dans une heure l'intrigue avance bien les choses.

ROSINE.

Pour nous faire échouer il s'offre mille causes.

GERMAIN.

Mais il n'en faut qu'une pour réussir ;
Croyez qu'au bon moment je saurai la saisir.

ROSINE.

Il est une promesse où mon tuteur s'engage
A donner à Linval ma main en mariage.

GERMAIN.

Il faudra la détruire.

ROSINE.

Il n'est point de moyen.

GERMAIN.

Votre amour, mon adresse en découvriront bien.
Prenons garde avant tout qu'on vienne nous surprendre.
Quand il en sera temps j'irai tout vous apprendre.

SCÈNE III.

GERMAIN.

Si dans l'art d'intriguer j'acquiers certain pouvoir,
C'est aux voyages seuls que je dois mon savoir.

AIR :

En fait d'intrigues, en Espagne
J'ai pris mes premières leçons.
En Italie, en Allemagne,
Mon esprit augmenta ses fonds.

En Suisse, dans cette science
Je vis qu'on était trop borné;
Mais depuis mon séjour en France
Mon cours d'étude est terminé.

Et Paris est la ville où je sens l'avantage

De pouvoir exercer mes talents davantage.

Air : *du Zéphir.*

L'intrigue à Paris,
Mieux qu'en autre pays,
Asservit
Tout esprit,
Affermit
Tout crédit;
Parfois
Je la vois
Étourdir,
Endormir,
A propos
Bien des sots.

Rampante,
Inconstante,
Elle tourne,
Retourne.
A tous vents,

Se plie
Et replie
En tous sens.
Souvent par audace
Elle place,
Déplace ;
Chacun,
Hors de place,
Peut dire à plus d'un:
L'intrigue à Paris... etc.

SCÈNE IV.

LINVAL, GERMAIN.

LINVAL.

Air :

C'en est fait, je me marie...

GERMAIN.

En amoureux chevalier?

LINVAL.

Non, c'est par philosophie.

GERMAIN.

L'exemple est à publier.

LINVAL.

Mon hymen va payer
Les dettes de la folie.

GERMAIN.

Vous me faites douter
Qu'il puisse les acquitter.

LINVAL.

Monsieur Germain, apprenez qu'en ce monde
Le doute est la raison des sots.

GERMAIN.

Dans tout pays cette raison abonde.

LINVAL.

Combien de gens, m'accablant de propos,
Ont douté que Volmar me donnerait sa nièce !
Et cependant je l'épouse en ce jour.
Conçois-tu mon bonheur ? protégé par l'amour,
Mais maudissant la fortune traîtresse,
J'épouse un cœur tout neuf et partout recherché,
C'est un trésor auquel personne n'a touché.

Air :

Pendant dix-sept ans d'innocence
Jeune novice réfléchit,
Entre le doute et l'assurance
Son cœur balance, est interdit;
Mais le jour que l'hymen l'engage,
L'esprit lui vient, le doute fuit :
Pour la pudeur, le mariage
Est un rêve qui s'accomplit.

GERMAIN.

Le philosophe, l'homme sage,
Pourra bien dire d'âge en âge.

Air :

Quand l'amour s'enchaîne à l'hymen
Sa jouissance est fugitive,
Et l'amante en pareil destin
Ressemble à la fleur qu'on cultive.
Lorsque la rose ouvre son sein,
A ses vœux on la sacrifie;
Mais on sent fuir le lendemain
Le bonheur de l'avoir cueillie.

LINVAL, *avec ironie.*

Monsieur Germain parle en comparaisons!

GERMAIN.

Et de ce talent je me pique.

Chez un maître de rhétorique

J'ai servi.

LINVAL.

Le docteur te payait en leçons.

Mais ta comparaison n'est pas si déplacée,

Elle est en tout conforme à ma pensée.

AIR :

J'aime ma femme, je l'adore;
Le premier jour de notre hymen
Je pourrai le lui dire encore,
Ne pensons pas au lendemain.
Le plus beau jour du mariage,
Est sans contredit le premier.

GERMAIN.

Moi je connais plus d'un ménage
Qui lui préfèrent le dernier.

Pourquoi vous marier?

LINVAL.

Ma raison est commune ;
C'est pour réparer ma fortune ;
Elle est un peu comme ces bâtiments
Qui manquent par les fondements.

GERMAIN, *avec ironie.*

Monsieur, si ce n'était votre extrême mérite,
Je serais étonné que monsieur de Volmar
Vous eût donné sa promesse aussi vite.

LINVAL.

Ce mérite me sert à séduire avec art.
Écoute : L'an passé j'eus un grand héritage ;
Pour jouir vite, en or je convertis mon bien ;
Pendant un temps je m'en trouvai fort bien ;
Mais les femmes, le jeu, le plus grand étalage
Ébréchèrent le capital.

GERMAIN.

Et Monsieur s'en trouva fort mal ?

LINVAL.

Mais j'avais à Volmar montré mon portefeuille,
Enflé de gros billets de gens très en crédit.
A ce langage, un père, un oncle vous accueille;
Et pour me mettre encor bien mieux dans son esprit,
Je lui prêtai sans intérêt, sans gage,
Dix mille écus; mais aux conditions
Qu'il me rembourserait mes fonds
Deux ans après mon mariage :
Dans le cas où par lui mon hymen manquerait,
A l'instant même il me rembourserait.

GERMAIN.

Oui, de votre côté paraît tout l'avantage;
Mais si monsieur Volmar, par un coup de hasard,
Confronte les billets avec les sommes dues,
Vos espérances sont perdues.

LINVAL.

Voilà pourquoi je presse tant Volmar,
Et tout sera conclu dans une heure au plus tard.

GERMAIN.

(*A part.*)

Je l'espère. Germain, invoque ici l'adresse.

LINVAL, *avec légèreté.*

Époux plein de délicatesse,
Je veux jusqu'au dernier moment,
Près de ma femme être galant,
En lui donnant ce soir une fête charmante :
C'est toi, Germain, que j'en fais l'intendant.
Je veux un bal ; dans ce cercle brillant,
Les femmes avoueront sa grâce séduisante ;
Un concert; par enchantement
Elle fera passer l'assemblée éblouie
Du charme de la vue à celui de l'ouïe.

GERMAIN.

C'est parler encore en amant.

LINVAL.

D'un feu près de finir ce sont les étincelles.

(*Il montre le pavillon.*)

Orne ce pavillon dans le plus nouveau goût.

GERMAIN.

(*Ayant réfléchi.*)

A la grecque. Monsieur, pour diriger le tout
J'ai bonne volonté, mais n'ai point de modèles...

(*A part.*) (*Haut.*)

Introduisons Gercourt. Monsieur, près de ces lieux
Je connais un jeune homme, artiste très-fameux,
Qui beaucoup mieux que moi conduira votre fête.

LINVAL.

Eh bien! fais-le venir.

GERMAIN, *à part.*

C'est à quoi je m'apprête.

LINVAL.

Et je vais faire, moi, mes dispositions;
A tous mes créanciers accorder quelques fonds;
Je leur offre moitié, leur sort n'est pas si triste;
A ma femme demain j'en présente la liste.

SCÈNE V.

GERMAIN.

Quoi ! monsieur de Volmar serait ainsi trompé !
Et sa nièce à tel fat serait sacrifiée !
Votre félicité, Gercourt, m'est confiée,
Mon zèle prouvera que j'en suis occupé.
(*Il regarde.*)
Je ne vois rien. Je suis dans une inquiétude...
(*Il regarde à sa montre.*)
Tous deux ils devraient être ici,
L'heure s'écoule vite et jamais... Les voici !

SCÈNE VI.

GERCOURT, ÉLÉONORE, GERMAIN,

GERMAIN.

De réussir j'ai quelque incertitude ;

Vous arrivez bien tard.

GERCOURT.

Je l'avais pressenti.

ÉLÉONORE.

Ah ! de te tourmenter ne fais pas une étude.

AIR :

Eh ! gai, gai pressentiment
De tristesse,
Est faiblesse.
Eh ! gai, gai pressentiment
Est un songe qui ment.

Qu'il était de distance
De Rosine à ton cœur !
Mais où finit l'absence
Commence le bonheur,
Eh ! gai, gai... etc.

(*A Germain avec légèreté.*)

Quel obstacle?

GERMAIN.

Un rival.

ÉLÉONORE.

Un seul?

GERMAIN.

Mais il épouse.

ÉLÉONORE.

Quand ?

GERMAIN.

Aujourd'hui.

ÉLÉONORE, *surprise.*

Comme on dit, je me blouse.

GERMAIN.

Linval, qui ne croit pas d'obtacle à son destin,
Me disait : Je voudrais célébrer mon hymen,
Et que par toi la fête fût guidée.
De servir son rival il me donne l'idée ;
Je dis que je connais un jeune homme de goût,
Qui beaucoup mieux que moi dirigerait le tout.
(*A Gercourt.*)
Cet artiste c'est vous.

GERCOURT.

Bon ! j'en fais mon affaire.

ÉLÉONORE, *à Germain.*

De ce Linval quel est le caractère ?

GERMAIN.

Je puis certifier que jamais je ne vis
Deux époux plus mal assortis.

AIR :

Le narcisse par survivance
Renferme tout l'esprit d'un fat.
La violette l'innocence
D'un cœur sensible et délicat :
Eh bien ! que dans l'instant j'unisse
En un seul et même bouquet
La violette et le narcisse,
De ces époux c'est le portrait.

(*A Gercourt.*)

Préparez-vous à jouer votre rôle,
A Monsieur de Linval je vais vous annoncer.

ÉLÉONORE.

Nous saurons bien, j'en donne ma parole,
A Rosine en ce jour le faire renoncer.

SCÈNE VII.

GERCOURT, ÉLÉONORE.

GERCOURT, *s'asseyant sur un banc.*

C'est ici qu'elle vient, c'est ici qu'elle pense.
Moi, j'y vais oublier tous les maux de l'absence.

AIR :

Je sens qu'un pouvoir enchanteur
Ranime mon âme flétrie.
Ici je retrouve la vie,
Et je retrouve le bonheur.
J'aime à croire que mon amie,
Conduite en ces lieux par l'amour,
Dans sa tendre mélancolie
A souvent rêvé mon retour.

ÉLÉONORE.

De ce côté je la vois qui s'avance.

Comme elle réfléchit !

GERCOURT.

Courons vers elle.

ÉLÉONORE.

Non.

L'épreuve est nécessaire, après un an d'absence.

(*Elle montre le pavillon ouvert du côté des spectateurs.*)

Cachons-nous dans ce pavillon;

C'est un moment de patience.

SCÈNE VIII.

ÉLÉONORE, GERCOURT, ROSINE.

ROSINE, *se croyant seule.*

Je vais donc le revoir celui qui me disait :

Rosine, je vous aime, et pour toute la vie.

(*Elle cueille une rose et s'assied sur un banc.*)

La rose est de ces fleurs celle qu'il préférait,
C'est de toutes les fleurs pour moi la plus chérie.
Avec l'amour qu'elle a d'analogie !

ROMANCE [1].

Amour et rose
C'est même chose.
Rose! un seul baiser du zéphyr
A ton bouton donne naissance,
Comme un seul baiser du plaisir
A l'amour donne l'espérance.
Un souffle de zéphyr épanouit ta fleur,
Un soupir de l'amour fait naître le bonheur.
Amour et rose
C'est même chose.

De roses est formé le nœud
Qu'amour reçoit de la tendresse;
Amour des grâces est le dieu,
Rose des fleurs est la déesse :

1. La musique est de M. Fay, alors acteur à l'Opéra-Comique; elle se trouvait chez Gaveau.

Rose embellit aux pleurs de la fille du jour,
Les pleurs du sentiment embellissent l'amour.
Amour et rose
C'est même chose.

Quand la rose par le destin
Est de sa tige séparée,
Comme on la voit changer soudain !
Chaque feuille est décolorée.
N'ayant plus de soutien, rose se voit flétrir;
Séparé d'une amante, amour se voit mourir !
Amour et rose
C'est même chose.

(*Gercourt répond dans le pavillon; surprise de Rosine.*)

GERCOURT, *dans le pavillon.*
Au milieu des plus belles fleurs
La rose attire les suffrages;
Dans tous nos cercles enchanteurs,
Rosine attire nos hommages.
Les amours ont choisi la rose pour leur fleur,
Les grâces ont choisi Rosine pour leur sœur.
Rosine et rose
C'est même chose !

(*Gercourt sort du pavillon avec Éléonore et tombe aux pieds de Rosine.*)

ROSINE, *voyant Éléonore.*

Quelle est cette dame ?

GERCOURT.

Ma sœur.

ÉLÉONORE.

Qui veut votre amitié, comme votre bonheur.
A vos vœux, je le sais, un obstacle s'oppose :
La promesse que tient Linval
Me servira, d'après ce que je me propose...

GERMAIN, *accourant.*

Voici monsieur Linval.

ÉLÉONORE.

Je le fuis, et pour cause.
(*A Rosine.*) (*A Gercourt.*)
Mon plan vous sauvera d'un époux, d'un rival.

SCÈNE IX.

ROSINE, GERCOURT, LINVAL, GERMAIN.

GERMAIN, *haut à Gercourt, pour que Linval l'entende.*

Ah ! je vous en préviens, Monsieur est difficile ;
Mettez votre savoir à rencontrer son goût ;
C'est que Monsieur en a dans tout.

LINVAL, *frappant sur l'épaule de Germain.*

C'est bien ; j'aime ce zèle, et je suis bien tranquille,
Lorsqu'en de telles mains j'ai mis mes intérêts.

GERMAIN, *présentant Gercourt.*

Monsieur, voici l'artiste habile
Dont je vous ai parlé.

LINVAL.

Bien.

GERMAIN, *bas à Rosine.*

Je vais dans l'instant
Chez certain créancier qui peut nous être utile.

(Il sort.)

LINVAL, *à Gercourt.*

Que vos moyens s'étendent librement,
Monsieur Volmar paîra ce soir argent comptant.

GERCOURT.

Je ne m'arrête pas à cette bagatelle;
Je vais ici mettre tout mon talent,
(A Rosine.)
En espérant plaire à Mademoiselle.

ROSINE.

N'en doutez pas.

LINVAL, *à Gercourt avec ironie.*

Monsieur fait le galant.
Comme dans la maison la fête doit se faire,
Il faudrait, pour le mieux, vous y rendre à l'instant,
Et tracer vos dessins.

GERCOURT.

C'est un point nécessaire.

(*Ironiquement.*)

De mon génie enfin j'y vais suivre l'élan.

LINVAL, *bas.*

Surtout, Monsieur, songez dans votre plan,
Qu'à Rosine il nous faut garder une surprise :
Son chiffre avec le mien, Monsieur, devra s'unir.

GERCOURT.

Je ne ferai point de méprise.

SCÈNE X.

ROSINE, LINVAL.

ROSINE, *avec malice.*

Ce jeune homme est fort bien, il faut en convenir.

LINVAL, *piqué.*

Tous les jours pour vous plaire on le fera venir.

ROSINE.

Vous êtes jaloux!

LINVAL.

Moi! n'en soyez pas en peine,
A ce défaut je porte trop de haine.
Moi jaloux! un jaloux est un homme en horreur,
Qui jamais ne connaît, ne donne le bonheur;
Il est dans tous les temps mal accueilli des femmes;
Son air les embarrasse et refroidit leurs âmes :
L'ennui force Lucile a lui donner congé.
Je ne vous aime pas, dit Lise en abrégé.
Corinne par degrés lui montre avec adresse,
Que s'il ne change pas il perdra sa tendresse.
Céphise par dépit lui dit qu'il est un sot;
Enfin le persiflant chacune dit son mot.
Vous conviendrez que je ne puis pas l'être.
Je n'ai point de défauts dont je ne sois le maître;
Je n'ai point de chagrins, sachant les prévenir;
Je jouis du présent sans voir dans l'avenir.

AIR :

La vie est, dit-on, un voyage;
Mettons à profit tous nos pas.
La raison est parfois trop sage,
En cela ne l'imitons pas.
L'amour souvent nous abandonne,
Ramenons-le par les désirs;
L'hymen est triste et monotone,
Egayons-le par les plaisirs.

Vous convenez que ma méthode est bonne ?
Vous rougissez ! cette timidité
Est le charme qui fait triompher la beauté,
C'est une vérité que la fable nous donne.

AIR :

Remontant vers l'antiquité,
On voit dans ses premières traces
Que rougeur de timidité
Fut dans ce temps le fard des grâces.
Vers le juge de la beauté
Pallas se présente et se nomme,
Junon l'observe avec fierté,
Vénus rougit, elle eut la pomme.

ROSINE, *avec ironie.*

Dans ce moment vous montrez un défaut.

LINVAL.

Quel est-il donc ?

ROSINE, *avec ironie.*

C'est d'être trop aimable.

LINVAL.

Voilà, je crois, comme il les faut.

ROSINE.

Un époux plein d'esprit va se montrer affable
Près des femmes qu'il voit dans la société ;
Il use ses bons mots avec satiété ;
Quand il revient près de sa femme,
Pour elle il n'a plus rien dans l'âme,
Il n'apporte que son humeur ;
Et voilà près de vous quel serait mon partage.

LINVAL.

Non, je veux que chacun travaille à son bonheur ;
Voici mon plan, il est celui d'un sage.

AIR :

Avec loyauté
Et sincerité
Pour notre sûreté
Faisons un traité.
Par conformité,
Donnons-nous liberté
De félicité.
Sans scrupule
Ridicule
Madame se conduira,
Sans obstacles
Aux spectacles,
Concerts, Opéra,
Partout elle ira,
En modes suivra
Ce qu'elle voudra.
Elle s'endettera
Tant qu'il lui plaira;
Mais monsieur rira,
Aimera,
Jouera;
Rien ne contrariera
Les goûts qu'il aura.

Sans doute que ce plan vous paraît agréable;
Les articles, je crois, par vous seront suivis.

ROSINE.

A mon oncle je vais en demander avis.

LINVAL.

Mais de votre conduite il n'est plus responsable.

ROSINE.

La vôtre est bien légère.

LINVAL.

Elle est la plus aimable,

Car c'est celle des Grecs qu'en tous ses points je suis.

AIR :

D'Epicure j'ai la morale,
Dans mes principes vertueux ;
J'ai la prudence de Dédale,
Dans mes projets ambitieux.
Auprès d'une femme jolie,
J'ai l'œil curieux d'Actéon,
D'Ovide la philosophie,
Et les désirs d'Anacréon.

SCÈNE XI.

LINVAL, ROSINE, GERMAIN, GERCOURT.

(*Gercourt se glisse derrière les arbres*, *Rosine s'en aperçoit et reste.*)

GERMAIN, *bas à Linval.*

Un homme vous demande; il a mauvaise mine.

LINVAL.

Celle d'un créancier?

GERMAIN.

Comme Monsieur devine!

Il vous attend.

LINVAL.

Maraud! cours le faire sortir;

Tu sais bien que je n'y veux être

Que pour ceux qui me font plaisir.

GERMAIN.

Écrivez un billet que je vais lui remettre.
Je dirai qu'à l'instant vous veniez de partir ;
Mais pensant qu'il pourrait venir,
Vous m'aviez aussitôt chargé d'une réponse.
Où les choses en sont, à l'abri des revers,
A votre place enfin, moi je ferais l'annonce
Que demain pour payer je tiens bureaux ouverts,
Et je commencerais par lui la circulaire.

LINVAL.

J'ai la liste chez moi de chaque créancier ;
Je vais te la donner, et sois mon secrétaire
Pour leur faire savoir ce qu'on doit leur payer.

GERMAIN.

(Bas à Gercourt en s'en allant.)

Donnez, Monsieur. Et j'en fais mon affaire.

SCÈNE XII.

GERCOURT, ROSINE.

GERCOURT.

Germain a pris Linval dans un piége trompeur ;
Le billet qu'il lui fait écrire
Devient un talisman dans les mains de ma sœur,
Qui donne le moyen de le faire éconduire.

ROSINE.

C'est trop légèrement croire à notre bonheur.
Mon oncle, hélas ! trompé par l'apparence,
Vous accusa d'être mon ravisseur,
Et cette erreur m'ôte toute espérance !

GERCOURT.

Nulle preuve à donner... Ma parole d'honneur...

ROSINE.

Qu'il s'y rende, un obstacle reste,
Ce sera d'annuler la promesse funeste.

GERCOURT.

Pour déjouer Linval et pour fléchir Volmar ;
Vous, ma sœur, moi, Germain, nous avons notre part.
Près de votre oncle, vous, cette adresse ingénue
Que votre sexe emploie avec tant d'art !
Germain les créanciers, moi la fête impromptue ;
Puisse à ma sœur enfin la promesse être échue.

ROSINE.

Hélas ! je crains, j'espère tour à tour.

GERCOURT.

Moi, dans ma sœur je mets toute mon espérance.
Ah ! le bonheur naît de la confiance,
Quand l'amitié s'engage à bien servir l'amour.

ROSINE.

(Volmar paraît.

Mon oncle ! pour l'instant évitez sa présence ;
Je veux le préparer... Quand il en sera temps...

GERCOURT.

Je paraîtrai : je compte les instants.

SCÈNE XIII.

GERCOURT, VOLMAR, ROSINE.

(*Gercourt se tient à l'écart.*)

VOLMAR, *voyant Rosine pensive.*

Quoi ! seule ! à réfléchir au jour du mariage ?

ROSINE.

Non, c'est au lendemain.

VOLMAR.

Si ce précepte sage

Allait se propager...

ROSINE.

Dans la tête de ceux

Qui veulent marier les gens en dépit d'eux ;

Convenez qu'on verrait plus d'un heureux ménage !

VOLMAR.

Tu semblerais sur moi tirer à bout portant.

ROSINE.

Je ne m'en défends pas.

VOLMAR.

Attends-tu mon suffrage?

ROSINE.

Vous allez excuser ma franchise à l'instant.
J'entrevois le bonheur, ou le malheur extrême,
Et mon sort ne dépend, Monsieur, que de vous-même.

VOLMAR.

Je ne puis hésiter, explique-toi.

ROSINE.

Gercourt...

VOLMAR.

Tu penses à lui dans ce jour?
Voilà bientôt un an que date son absence,
Et de plus encor son silence.
Crois-tu qu'un officier, en héros de roman,
Au milieu des plaisirs reste fidèle un an?
Sur ce jeune homme enfin sois donc désabusée,

Ton image en son cœur, par cent est remplacée.
Je le vois à Madrid...

ROSINE.

Voyez-le de plus près.

VOLMAR, *avec ironie.*

Il en est arrivé peut-être tout exprès :
Il a mal pris son temps.

ROSINE.

Mais pas si mal, je pense.
Lorsque rien n'est conclu l'on pourrait tout changer.

VOLMAR.

Puis-je auprès de Linval ainsi me dégager?
D'ailleurs, je te l'ai dit, dans ma persévérance
De ton père mourant je suis la volonté.

ROSINE.

Ah ! comme vous, dans cette circonstance,
Il sacrifîrait tout à ma félicité.
Toujours contre Gercourt vous êtes irrité,
Sur un simple soupçon vous le croyez coupable.

VOLMAR, *indiquant son portefeuille.*

Non, j'ai la preuve ici qu'il en fut incapable.

GERCOURT, *se montrant à Volmar.*

Oui, Monsieur, je suis innocent.

VOLMAR.

Quoi ! vous nous écoutiez !

GERCOURT.

Je suis bien excusable.

De me justifier j'attendais le moment ;

Vous êtes convaincu, j'ai cru pouvoir paraître.

VOLMAR.

Quand de Madrid après votre duel

Vous sortîtes, quelqu'un me remit cette lettre.

Votre adversaire y fait l'aveu formel

De ses remords et de votre innocence ;

Je m'informai de vous; mais soudain, par prudence,

Vous vous étiez soustrait de Madrid, me dit-on.

Ma promesse à Linval est ici la raison

De ne pouvoir vous unir à ma nièce.

GERCOURT.

Monsieur, je suis aimé.

VOLMAR.

Toutes vos qualités
Sont des titres pour vous à la main de Rosine :
Mais Linval a les siens.

ROSINE.

Ils peuvent, j'imagine,
Contre ceux de Gercourt être bien contestés.

GERCOURT.

Je sais que par écrit il a votre promesse ;
Mais si nous parvenions, Monsieur, avec adresse
A la lui faire rendre ?

VOLMAR.

Alors je la reprends,
Et, libre de mon choix, je vous donne ma nièce.

ROSINE.

Ah ! mon oncle !

GERCOURT.

Monsieur !...

VOLMAR.

Fort bien ; je vous comprends,
Le complot est formé.

ROSINE.

Soyez d'intelligence.

VOLMAR.

Le peu de temps rendra vos projets superflus ;
Je veux bien vous servir, mais faites diligence ;
Le notaire arrivé, je ne m'en mêle plus.

GERCOURT, *à part.*

Linval ! ah ! soutenez, Monsieur, notre espérance !

(*Haut.*)

De la fête je vais ordonner les apprêts.

SCÈNE XIV.

GERCOURT, VOLMAR, ROSINE, LINVAL.

LINVAL, *à Gercourt.*

Vos ouvrages, Monsieur, ne sont pas encor prêts,
Et bientôt doit ici se rendre le notaire !

GERCOURT.

(*Bas à Rosine.*)

Le notaire ! Je vais en prévenir ma sœur.

ROSINE.

Ah ! c'est en elle que j'espère.

SCÈNE XV.

VOLMAR, LINVAL, ROSINE.

LINVAL, *à Rosine.*

Sourire un jour d'hymen ! quel augure est meilleur ?

AIR :

Chérissons le jour sans nuage
Qui nous amène le plaisir;
Mais sachons fixer ce volage,
Quand nous avons pu le saisir.
Car le plaisir a pour usage,
Quand il nous a fait bien jouir,
De partir pour un long voyage,
Souvent pour ne plus revenir.

VOLMAR.

Bien souvent le plaisir part pour un long voyage
Le lendemain du mariage;
Rosine me faisait cette observation,
Et je conviens que c'était sur vous-même
Que frappait l'application.

LINVAL.

Je me convertirai, votre crainte est extrême;
Quand il se connaît des défauts,
L'époux les sacrifie à la femme qu'il aime.

VOLMAR.

Je puis alors vous parler à propos
De celui qui chez vous a le plus d'apparence :
Votre mise...

LINVAL.

Vraiment?

VOLMAR.

Je le dis en deux mots,
Par la mise et le ton vous êtes ridicule.

LINVAL.

C'est la mode.

ROSINE.

En ce cas, personne mieux que vous
Ne la suit.

LINVAL.

Apprenez qu'avec un grand scrupule,
De qui l'on est esclave il faut suivre les goûts.

AIR :

Fille chérie
De la folie,
La mode au goût
Est toujours asservie :
Souvent extrême,
Jamais la même,
Se plaît partout,
Chez les Français surtout.

Tel qui la blâme
Porte en son âme
L'inimitié
D'amant congédié.
Dès qu'elle est née,
Sa destinée
Est de viellir au bout d'une journée ;
Mais sous les traces
Des doigts des grâces
Elle revit,
Revieillit.
Rajeunit.
Diversité
Décence, liberté
Fait toute sa beauté ;
(*A part à Volmar.*)
Son vêtement jeté

Avec légèreté,
Marquant la nudité,
Double la volupté.
Fille chérie, etc.

VOLMAR.

Mais après ce défaut, qui vous est bien contraire,
Il en est encore un dont il faut vous défaire.

LINVAL.

Quel est-il?

VOLMAR.

La fatuité.

LINVAL, *tirant Volmar à l'écart.*

AIR :

Le fat que l'on critique
En tous lieux est fêté;
Comme un modèle unique
Il se voit imité.

Auprès des indiscrètes
Il semble tout savoir;
Il a près des coquettes
Le jargon du boudoir.

Près des femmes légères
Il est Caméléon,
Près des prudes sévères
Il fait le Céladon.

Sachant de la décence
Prendre à propos le fard,
Il donne à l'innocence
Les leçons de Bernard.

SCÈNE XVI.

VOLMAR, LINVAL, ROSINE, GERMAIN.

GERMAIN, *accourant.*

(*A Rosine.*)

Le notaire est ici.

LINVAL, *à Rosine.*

Le notaire ! allons vite.

GERMAIN, *bas à Rosine.*

(*A Linval à part.*)

Je vais le retenir. Une femme, Monsieur,
Demande à vous parler.

LINVAL.

Ma foi, cette visite

En ce moment me donne un peu d'humeur.

GERMAIN, *lui montrant Éléonore à la grille.*

Regardez-la, Monsieur, cette dame est jolie.

LINVAL.

(*A Volmar.*) (*A Rosine.*)

Je vous suis à l'instant. Vous, point de jalousie.

(*A Volmar.*)

Le contrat est dressé selon notre désir,

Il ne vous reste plus que les noms à remplir.

ROSINE.

Et mon oncle s'en charge.

(*Ils sortent.*)

LINVAL.

Abordons l'étrangère,

Et connaissons l'objet de ce mystère.

SCÈNE XVII.

LINVAL, ÉLÉONORE.

LINVAL.

Vous m'avez demandé?

ÉLEONORE.

Voulez-vous me donner
Un moment d'entretien?

LINVAL, *avec fatuité.*

Cette bonne fortune
Ne peut se refuser; comment la soupçonner?

ÉLÉONORE.

Je doute que pour vous ma présence en soit une.

LINVAL.

Qui vous conduit ici?

ÉLÉONORE.

L'amitié.

LINVAL.

Cet air vif,
Ces grâces, ce maintien, ce regard expressif,
Qui, tout en la charmant, pénètrent dans mon âme,
Prouvent que vous pourriez, Madame,
Y rencontrer l'amour.

ÉLÉONORE, *à part.*

Dans sa fatuité

(*Haut.*)

Au moins est-il galant. Monsieur, je viens d'apprendre
Que vous vous mariez.

LINVAL.

C'était la vérité.

ÉLÉONORE.

Comment ?...

LINVAL.

Qui peut vous voir et qui peut vous entendre,
En pareil cas change de volonté.

ÉLÉONORE.

Je le désire en vous.

LINVAL, *avec fatuité.*

On n'est pas plus charmante,
La déclaration est vraiment très-piquante.

ÉLÉONORE.

Vous croyez?

LINVAL.

J'ai le tact d'une sécurité...

AIR :

L'esprit aimable me seconde
Dans tout ce que je veux tenter,
Mon secret est que dans ce monde
L'art de plaire est l'art de flatter.
Quelle femme peut se défendre
Contre les piéges d'un flatteur?
Tout compliment, dit d'un air tendre,
Fait aimer le complimenteur.

ELÉONORE.

Messieurs, soyez sûrs que nous sommes
Avec vous quittes en talents;

Le vrai moyen de plaire aux hommes,
Est d'avoir un air innocent.
Nos confidences infidelles
Notre air naturel, mais trompeur,
Sont des fleurs artificielles
Qui trompent le plus connaisseur.

Je vais mieux m'expliquer.

LINVAL.

Mais...

ÉLÉONORE.

Vous aimez, dit-on,
Rosine ?

LINVAL.

Elle est fort riche, et je l'épouse.

ÉLÉONORE.

Non,
Vous ne l'épousez pas.

LINVAL.

Vous riez, j'imagine.

ÉLÉONORE.

Pour moi c'est un espoir qu'il faut réaliser.

LINVAL.

En ce cas, c'est donc vous que je vais épouser?

ÉLÉONORE.

Non, il faut renoncer à moi comme à Rosine.

LINVAL.

Ici, de moi vous voulez vous jouer.

ÉLÉONORE.

Je ne suis pas la seule, il faut vous l'avouer.
Rosine quelquefois vous a parlé, sans doute,
D'un certain chevalier, que pour vous je redoute.

LINVAL.

Rival absent ou mort, que je n'ai jamais vu.

ÉLÉONORE.

Je puis vous affirmer qu'il vous est bien connu.

(*Avec ironie.*)

C'est singulier que vous, bon physionomiste,
Qui, pour juger n'êtes jamais à court,

Vous n'ayez pas, Monsieur, dans votre jeune artiste,
Soupçonné quelques traits de Gercourt!

LINVAL.

De Gercourt!

ÉLEONORE.

Tout exprès de Madrid est arrivé mon frère,
Pour épouser Rosine.

LINVAL, *ironiquement.*

Il est fâcheux pour lui
Que dans un tel projet il n'ait point mon appui;
Plus que celui de l'oncle il devient nécessaire;
Mais pareil sacrifice est difficile à faire.

ÉLÉONORE.

Vous le ferez.

LINVAL, *avec ironie.*

Non pas. Je suis vraiment confus
Que vous et votre frère essuyiez un refus.
Mais persuadez-vous qu'en toute autre occurrence,
Je soumettrai mon zèle à vous servir.

ÉLÉONORE, *sur le même ton.*

Mon frère assurément, Monsieur, saura sentir
Tous les heureux effets de cette bienveillance ;
Moi, je veux vous donner un excellent avis,
Qui sera le garant de ma reconnaissance.

LINVAL.

Si c'est en mon pouvoir, vous m'y verrez soumis.

ÉLÉONORE.

Si Volmar parvenait à connaître vos dettes,
Vous seriez éconduit.

LINVAL.

Mais celles que j'ai faites...

ÉLÉONORE.

Ne seront pas, pour vous, faciles à payer.
Un pareil argument...

LINVAL.

Ne peut pas m'effrayer,
Le soupçon seul en vous a pu le faire naître.

ÉLÉONORE.

La certitude. Il faut vous la faire connaître.

(*Elle lui montre un papier sans le donner.*)

Voyez, Monsieur.

LINVAL, *surpris de voir sa lettre.*

De qui tenez-vous ce billet ?

ÉLÉONORE.

Qu'importe, je le tiens.

LINVAL.

De Germain, mon valet.

ÉLÉONORE.

C'est celui de Gercourt.

LINVAL.

Quoi ! Germain... ah ! le traître !

ÉLÉONORE, *lisant.*

« Hélas ! je me marie, et c'est pour m'acquitter;
« A ma femme, demain venez-vous présenter. »

LINVAL.

Je n'ai qu'un créancier, ce n'est pas ordinaire.

ÉLÉONORE.

Ce billet pour deux cents est une circulaire.

LINVAL.

L'erreur.

ÉLÉONORE, *montrant un autre papier.*

Voici la liste : elle est de votre main.

Par un arrangement terminons cette affaire.

LINVAL.

Rendez-moi ces papiers, et c'est y mettre fin.

ÉLÉONORE.

A ce moyen, Monsieur, je ne m'oppose,
Car c'est ainsi que je vous le propose ;
Mais à cela j'ajoute une condition
Qui peut-être, Monsieur, va vous paraître étrange.

LINVAL.

Expliquez-vous.

ÉLÉONORE.

C'est de faire un échange.

LINVAL.

Entre Rosine et vous ?

ÉLÉONORE.

Ma résolution

Pour vous, Monsieur, doit être indubitable.

LINVAL.

Juge-t-on une femme à son premier refus ?

ÉLÉONORE, *montrant la liste des créanciers.*

(*Avec ironie.*)

En effet, le lien me serait favorable.

Ce billet, cette liste enfin que j'ai reçus,

Je veux les échanger pour certaine promesse...

LINVAL, *ironiquement.*

C'est là le dénoûment de toute votre adresse ?

ÉLÉONORE.

Non pas encor; mais j'y touche bientôt,

Et pour le terminer c'est Volmar qu'il me faut.

Oui, je vais lui porter ce billet, cette liste:

LINVAL.

A vous en détourner permettez que j'insiste ;
Vous le chagrineriez. S'il m'en coûte à l'instant
Et la fortune et la main de Rosine,
Il me remboursera dix mille écus comptant ;
Au dépourvu, je crois, que vous pourriez le prendre.

ÉLÉONORE.

Ce n'est pas un obstacle, il pourra vous les rendre ;
On a su tout prévoir.

LINVAL.

Mieux que moi, je l'avoue.
C'est la première fois que de moi l'on se joue.

ÉLÉONORE.

Cédez donc en faveur de la première fois.

LINVAL.

Rendez-moi ces papiers.

ÉLÉONORE.

Donnez-moi la promesse ;
Volmar pour l'annuler aura d'assez bons droits.

LINVAL.

Madame, contre vous peut-on lutter d'adresse?

AIR :

Hélas! je perds en même temps
Richesses et femme jolie.

ÉLÉONORE.

Voilà comme quelques instants
Changent le destin de la vie.

LINVAL.

O destin sourd à nos besoins!
Tes faveurs sont comme ces belles
Qu'un instant de plus ou de moins
Rend constantes, rend infidèles.

Vous êtes femme, il faut bien vous céder;
Mais si je fais ce sacrifice
Qu'avec mon amour-propre il puisse s'accorder.

ÉLÉONORE.

Vous tirer d'embarras est de toute justice.

SCÈNE XVIII.

LINVAL, ÉLÉONORE, GERCOURT.

GERCOURT, *à Éléonore.*

Volmar n'a pas signé.

ÉLÉONORE, *à Linval.*

Tout est bien convenu,

Et de vous décider le moment est venu.

LINVAL.

Oui, je vais trouver le notaire.

ÉLÉONORE.

Il me semble qu'à lui vous n'avez plus affaire.

LINVAL, *montrant Gercourt.*

Il faut avant que je parle à Monsieur.

GERCOURT.

Je puis vous faire une prompte réponse.

ÉLÉONORE, *bas à Linval.*

Vous oubliez la lettre.

LINVAL.

Et non le point d'honneur.

(*A Gercourt.*)

A la main de Rosine, enfin si je renonce,
Je veux, Monsieur, qu'en toute liberté,
Mon abandon suive ma volonté ;
Voici monsieur Volmar, vous allez la connaître,

GERCOURT.

Et nous verrons après si j'y peux consentir.

SCÈNE XIX.

LINVAL, ÉLÉONORE, GERCOURT, VOLMAR, ROSINE.

VOLMAR.

Le notaire peut-il paraître ?

LINVAL, *à Volmar.*

Mais il est avant tout un point à m'éclaircir.

Vous ne pouvez, Monsieur, d'après votre promesse,
Me contester les droits que j'ai sur votre nièce.

ÉLÉONORE, *bas.*

Encore un mot je vais tout découvrir.

LINVAL, *poursuivant.*

Se marier est bien souvent folie.
On ne peut, en tel cas, trop recueillir d'avis;
Mettez-vous un moment à la place où je suis.
Vous allez épouser une femme jolie,
Dont les grâces, l'esprit, les talents et le goût,
Vous feront dès demain bien accueillir partout;
Mais cette femme enchanteresse
Par contrat seulement vous donne sa tendresse,
D'un autre objet elle fait plus de cas;
Cette assurance apaisant votre ivresse
Que feriez-vous ?

VOLMAR.

Je n'épouserais pas.

LINVAL.

On risque moins dans cette circonstance
De suivre le conseil que de le rejeter;
Je m'y conforme, par prudence.

(*A Volmar lui donnant un papier qui contient la promesse de mariage.*)

Ainsi, Monsieur, voulez-vous accepter

(*A Gercourt, prenant la main de Rosine.*)

Cette promesse ? et vous cette main si chérie :
Ce n'est pas sans regret que je la sacrifie,
Mais vous êtes aimé!

GERCOURT, *à Volmar.*

Monsieur, consentez-vous ?

VOLMAR, *à Gercourt et à Rosine.*

Amants constants, soyez heureux époux.

ÉLÉONORE, *rendant à Linval la liste de ses créanciers.*

Que la leçon vous soit donc profitable ;

Moins de fatuité vous rendrait plus aimable.

LINVAL.

Oui, pour me corriger je fais le premier pas;
Si les femmes au moins ne m'en détournent pas.

AIR :

Plus nous vous montrons de scrupules
Et moins vous nous trouvez charmants;
Plus nous avons de ridicules,
Plus vous nous trouvez séduisants.
Vous nous rendez ce que nous sommes
Aimables ou fats, francs ou faux;
Ainsi pour obliger les hommes
N'applaudissez pas leurs défauts.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN *avec les violons.*

(*On voit au pavillon les chiffres de Gercourt et de Rosine.*)

GERMAIN, *à Linval.*

Monsieur, j'ai terminé les apprêts de la fête,

Voici les violons, et je viens à leur tête,
En leur nom vous prier de leur donner le ton.

LINVAL.

Ah! tu mériterais que cent coups de bâton,
Appliqués sur ton dos, battissent la mesure.

GERMAIN.

Vous venez de prouver, dans cette conjoncture,
Qu'au moment d'obtenir, il faut encor douter :
Et puisqu'ici ma raison se déploie,
Je vous dirai, Messieurs, sachez-en profiter.
(A Gercourt.)
Pour passer du malheur à l'excès de la joie,
(A Linval.)
De l'excès de la joie à celui du dépit,
Vous voyez qu'une heure suffit.

VAUDEVILLE.

LINVAL.

AIR :

Elise, d'un air innocent,
Avait fait une inconséquence;
Mais un ton modeste, décent,
Cachait son trop d'expérience.
Ainsi, d'après les aperçus,
Son futur, la jugeant fort sage,
Lui croyait toutes les vertus,
Une heure avant le mariage.

GERCOURT.

Un jour Clara, veuve d'un sot,
Par un autre trait de folie,
Hélas! allait, pour second lot,
Prendre un chevalier d'industrie.
Heureusement par maints détours,
Elle connut l'état peu sage
De ses dettes, de ses amours,
Une heure avant le mariage.

GERMAIN.

Pour séduire un jeune tendron,
Combien de fois avec adresse,

Une Lisette, une Marton,
De ma main ont eu la promesse;
Mais j'ai su dans l'occasion,
Ainsi que doit faire le sage,
Rappeler à moi la raison,
Une heure avant le mariage.

VOLMAR, *à Rosine et à Gercourt.*

Accomplissant votre désir,
Vous allez voir que l'hyménée
Embellira votre avenir,
De la plus belle destinée :
Oui, lorsque vous serez unis,
Vous pourrez dans votre ménage
Goûter tout le bonheur promis,
Une heure avant le mariage

ROSINE, *au public.*

Une heure avant, une heure après,
Bien souvent quelle différence!
Celle-ci donne les regrets,
Quand l'autre donnait l'espérance.
Heureux ou malheureux époux,
Par indulgence pour l'ouvrage,
Dans ce moment souvenez-vous
D'une heure avant le mariage.

UN TRAIT

DU

DIABLE BOITEUX

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PERSONNAGES.

LE DIABLE, dit ASMODÉE [1].

ZAMBULO.

WESLER.

SÉRAPHINE, pupille de Wesler.

BRIGITTE, vieille gouvernante.

La scène est à Paris, dans la maison de Wesler.

Le théâtre représente un jardin; à droite, est l'aile d'une maison qui forme pavillon à l'italienne, sur lequel est une cheminée; une porte du pavillon donne dans le jardin. Au fond du théâtre, est le mur du jardin avec une grille.

1. Le fond de son manteau était de satin blanc; il y avait dessus une infinité de figures...
(*Diable boiteux*, page 10, CHAP. Ier.)

UN TRAIT
DU
DIABLE BOITEUX

SCÈNE PREMIÈRE

LE DIABLE, ZAMBULO.

(*Ils paraissent sur la terrasse du pavillon ; il fait nuit.*)

LE DIABLE.

Maintenant que, par mon pouvoir diabolique, vous voyez dans l'intérieur des maisons, convenez, seigneur Zambulo, que la nuit il se passe d'étranges choses à Paris !

ZAMBULO.

Je m'aperçois que tout le monde n'y dort pas.

LE DIABLE.

Surtout les amants, seigneur Zambulo.

ZAMBULO.

Oui ; mais les maris?...

LE DIABLE.

Dorment comme des bienheureux.

ZAMBULO, *regardant dans l'intérieur des maisons.*

Que vois-je !

AIR :

Quel est donc le sort déplorable
De cette femme au désespoir ?
Est-ce une veuve inconsolablé?
Quelle douleur elle fait voir!

LE DIABLE.

La veuve, ne pouvant se faire
A la rigueur du sort jaloux,
Court se jeter...

ZAMBULO.

Dans la rivière !

LE DIABLE.

Dans les bras d'un nouvel époux.

ZAMBULO.

Parmi les personnes qui veillent, j'en vois beaucoup qui écrivent.

LE DIABLE.

AIR :

Voyez dans ce petit réduit
Tous ces grands hommes d'une année,
Mettre en morale, dans la nuit,
Leurs sottises de la journée.
Le beau dévouement sans pareil
De ces auteurs qui moralisent !
Ils se privent tous du sommeil,
Qu'ils donnent à ceux qui les lisent.

Cependant ces Messieurs ont une réputation.

AIR : *Mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner*[1] ?..

Par leurs amis
Sont vantés leurs écrits;

1. On n'a indiqué les airs qu'aux couplets de facture.

Les sots sont les meilleurs apôtres.
L'un d'eux traduit;
Comme il n'a pas d'esprit
Il nous donne celui des autres.
Du code des littérateurs,
Par maints de ces auteurs,
Toutes règles sont effacées.
N'ayant rien de neuf à donner,
Ils sont réduits à retourner
Les plus anciennes pensées.

Dans ce grenier
Voyez ce gazetier,
Qui jamais ne produit, pour cause;
Mais un écrit
Vient-il d'un bon esprit?
Aussitôt il le décompose.
Ce juge du talent,
Partial et méchant,
Au poids de l'or vend sa sentence.
Que de gazetiers, mes amis,
Sont ainsi dans bien des pays,
Chargés de ma correspondance!

ZAMBULO.

Seigneur Asmodée, le jour commence à paraître, je crains qu'on ne m'aperçoive.....

LE DIABLE.

En si bonne compagnie? Je vous ai transporté sur la maison même de la personne que vous aimez ; écrivez-lui, et mettez votre lettre dans la boîte.

(*Il montre la cheminée.*)

ZAMBULO.

Par cette cheminée ?

LE DIABLE.

Elle ne sera pas décachetée en route.

(*Zambulo écrit avec un crayon et jette le papier dans la cheminée.*)

ZAMBULO.

Mais si cette cheminée donnait dans la chambre de M. Wesler, le tuteur de Séraphine?

LE DIABLE.

Ne craignez rien, fiez-vous à moi. Tout se fera ici par mon pouvoir ; mais pour ne pas me découvrir, je n'emploierai aucune magie apparente. Je

rends sourde une gouvernante, je fais parvenir une lettre au tuteur, afin de l'éloigner.

ZAMBULO.

Que lui marquez-vous dans cette lettre?

LE DIABLE.

Voyez là-bas cet homme prêt à s'évader.

ZAMBULO.

Cet homme qui monte en chaise de poste?

LE DIABLE.

Justement. Chut! j'entends le tuteur, descendons dans le jardin par derrière ce pavillon.

ZAMBULO.

Ce n'est pas aisé.

LE DIABLE.

Tenez-vous à mon manteau.

SCÈNE II.

WESLER, *en robe de chambre, bonnet de nuit, une épée sous le bras.*

J'ai entendu causer. Je suis sûr que quelque galant rôde autour de cette maison : hier au soir Séraphine paraissait réfléchir, et cela m'inquiète.

Air : *Réveillez-vous....*

Cette tendre mélancolie
Est d'amour un premier soupçon ;
Fille qui devient réfléchie
A bientôt perdu la raison.

Mettons-nous en sentinelle. (*Il se cache derrière des arbres.*) Me voilà bien placé pour surprendre mon rival, le diable ne m'en ferait pas sortir.

SCÈNE III.

WESLER, BRIGITTE.

BRIGITTE, *à part.*

Voilà un papier et une bourse que j'ai trouvés dans ma poche; je ne sais comment on les y a mis. (*Montrant la bourse.*) Ne sachant pas qui me l'a donnée, je ne puis la rendre, je la garde. (*Montrant le billet.*) Mais ce billet est adressé au tuteur de Séraphine. Où donc est-il, Monsieur?

WESLER, *l'appelant de l'endroit où il est caché.*

St, st, la mère Brigitte!

BRIGITTE, *criant.*

Monsieur, monsieur Wesler.

WESLER.

Elle crie comme si le diable l'avait rendue sourde.

BRIGITTE.

Monsieur, où donc êtes-vous ?

WESLER.

Par ici.

BRIGITTE.

Il ne répond pas.

WESLER, *sortant de sa cachette.*

Maudite femme !

BRIGITTE.

Qu'avez-vous ?

WESLER, *haut.*

Tu es donc devenue sourde ?

BRIGITTE.

Non pas, à moins que ce ne soit subitement.

WESLER.

Quelle est cette lettre ? (*Haut.*) Quelle est cette lettre ?

BRIGITTE.

Elle vous est adressée. (*Pendant que Wesler lit la lettre.*)

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas...*

Je n'entends pas, puis j'entends,
C'est comme une merveille !
Je crois que dans ces moments
Le Diable me souffle dans
L'oreille. (*ter.*)

WESLER.

Ai-je bien lu ? (*Il lit haut.*) « Je vous préviens « que l'honnête juif chez qui vous avez placé vos « fonds s'enfuit furtivement. »

Air : *Du pas redoublé.*

Allons savoir, pour mon repos,
Si certaine est ma perte,
Car pour s'évader à propos
Tout fripon est alerte,
Et le mien, je crois, est de ceux
Qui, sans que l'on s'en doute,

Emportent nos biens avec eux,
En faisant banqueroute.

Mais dois-je ajouter foi à cette lettre? la signature indéchiffrable semble être faite avec la griffe du diable. Voudrait-on m'éloigner? il faut que malgré moi je sorte... (*A Brigitte.*) Je ne veux pas que Séraphine se rende seule dans ce jardin.

BRIGITTE, *n'entendant que les derniers mots.*

Se rende seule dans ce jardin. Ça suffit.

WESLER.

Ne lui dis pas que je suis sorti.

SCÈNE IV.

BRIGITTE.

Il veut qu'elle se rende seule dans ce jardin!... quelles sont ses raisons?... car si un rival, en son absence... apparemment qu'il veut les surprendre...

Qu'elle se rende seule dans ce jardin! (*Elle sort en regardant de tous les côtés.*)

SCÈNE V.

LE DIABLE, ZAMBULO.

LE DIABLE, *descendant du pavillon.*

Vous voyez que nous sommes descendus sans danger.

ZAMBULO.

Ce n'est pas mal s'en tirer pour un boiteux.

LE DIABLE.

AIR :

Dans les airs avec Pillardoc,
Sur nos droits j'eus une dispute;
Mais lui d'un coup de pied ad hoc
Me fit faire en bas la culbute;
Depuis ce temps je suis boiteux,
Et j'en tire pour conséquence
Qu'il est toujours très dangereux
De lutter contre la puissance.

ZAMBULO.

Vous parlez comme un ange.

LE DIABLE.

Et je vous sers comme un ami.

ZAMBULO.

Combien je suis reconnaissant !

LE DIABLE.

Je ne fais que vous payer ma dette. Un magicien me tenait renfermé depuis six mois ; vous pénétrez chez lui, je vous demande du secours, vous me tirez d'esclavage, et je fais vœu de vous servir de tout mon pouvoir. Il y a quelques jours vous rencontrez dans Paris une femme charmante, vainement vous cherchez sa demeure, et pour la trouver vous vous donnez au diable; je vous prends. Vous me confiez votre amour, vos peines, et moi, en bon diable, je vous transporte près de la personne que vous aimez. Maintenant il faut éconduire un tuteur

et vous faire épouser sa pupille, ce qui n'est pas aisé, si je ne m'en mêle pas.

ZAMBULO.

Je vous ai confié mes intérêts.

LE DIABLE.

Ils sont en bonnes mains. Écoutez. Le père de Séraphine en mourant avait laissé une fortune dérangée, mais beaucoup de biens à recouvrer. Wesler, nommé tuteur de Séraphine, s'est mis à la tête de la succession, a fait rentrer tous les fonds, les a placés à gros intérêt, et a doublé la fortune de Séraphine. Pour jouir avec plus de sûreté du fruit de ses travaux, il veut épouser sa pupille.

ZAMBULO.

Qui ne le veut pas?

LE DIABLE.

Moi qui entre pour beaucoup dans ces sortes de mariages de tuteurs avec leur pupille, je ne me mêlais pas de celui-ci; la pupille avait donné, par re-

connaissance, son consentement, quand vous vîntes implorer mon secours ; elle vous vit, et depuis ce moment elle est fort occupée de vous, elle se repent d'avoir donné trop d'espérance à son tuteur : cependant elle pense qu'elle ne vous connaît que de vue, que peut-être elle ne vous reverra jamais, que sa fortune vient de son tuteur. Wesler, qui a quelques craintes, va vouloir terminer son mariage dans ce jour. Voilà donc les obstacles que j'ai à vaincre ; les vôtres sont la coquetterie, la légèreté.

ZAMBULO.

AIR :

Une femme est-elle légère?
Avec elle on parle d'amour,
Comme d'une langue étrangère
Que par caprice on parle un jour.
Une femme est-elle coquette?
On lui déclare, en la flattant,
Qu'elle nous fait tourner la tête,
Et la sienne tourne à l'instant.

LE DIABLE.

Séraphine n'est pas femme à se prendre de passion à la simple vue ; elle cherchera à connaître votre caractère. (*Il regarde dans le pavillon.*) Elle vient, votre billet à la main : observez-la bien. Moi je me retire : lorsque entre deux personnes il s'agit d'union, le diable ne doit pas être en tiers.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, ZAMBULO *caché derrière les arbres.*

SÉRAPHINE, *avec légèreté.*

Voici un billet qui m'est parvenu d'une manière originale, je l'ai trouvé dans ma cheminée.

AIR :

Je devine de cet écrit
Chacune des lignes tracées,
Fort peu de sens, beaucoup d'esprit,

Style brûlant, fausses pensées.
L'auteur me cite assurément
Comme la femme la plus belle,
Et me jure qu'il est l'amant
Le plus tendre, le plus fidèle !

A quoi bon le lire? Mais mon tuteur, qui me donne si singulièrement rendez-vous dans ce jardin, est peut-être l'auteur de cette lettre ? Il est là qui m'observe, lisons : « Je vous ai vue et je vous aime. » C'est laconique.

ZAMBULO, *se montrant.*

Et c'est la vérité.

SÉRAPHINE, *surprise.*

Que vois-je ? (*A part, avec ironie.*) Est-ce pour cela que mon tuteur m'a fait dire de me rendre ici?

ZAMBULO.

Vous me reconnaissez !

SÉRAPHINE, *avec colère feinte.*

Je me suis plainte il y a quelques jours de ce

qu'à la promenade un jeune homme m'avait obsédée en ne cessant de me suivre ; Monsieur, c'est vous, je crois ; chaque fois que je passais, je vous voyais les yeux fixés sur moi.

ZAMBULO.

Et je rencontrais les vôtres. (*Mouvement de surprise de Séraphine.*) Excusez-moi.

AIR :

Le regard si doux et si tendre
Que vos yeux jetèrent sur moi
Me fit penser, de bonne foi,
Que les miens s'étaient fait entendre :
Serait-ce une présomption,
Dont l'espoir seul me favorise ?
Vos yeux m'ont peint l'illusion,
Qu'un mot de vous la réalise !

Prononcez.

SÉRAPHINE.

Monsieur, je vous trouve bien hardi !...

ZAMBULO

Vos charmes sont mon excuse.

SÉRAPHINE.

Qui a pu vous introduire ici ?

ZAMBULO.

Permettez-moi de ne pas vous le dire.

SÉRAPHINE.

Me compromettre ainsi ! je ne vous le pardonne pas.

ZAMBULO.

Que faut-il faire pour expier ma faute ?

SÉRAPHINE.

Vous retirer et ne plus reparaître.

ZAMBULO.

Ma faute mérite-t-elle la mort ?

SÉRAPHINE, *avec ironie et gaieté.*

AIR :

Quoi ! mourir de ne plus me voir !
C'est être vraiment trop sensible.

ZAMBULO.

Vous riez de mon désespoir!

SÉRAPHINE;

Je ris le voyant impossible.
Quand aux femmes un homme dit
Je vais mourir, si je vous quitte;
Laissez-le dire, il réfléchit,
Et la raison le ressuscite.

ZAMBULO.

Hélas! je vois que ma lettre.....

SÉRAPHINE.

A propos, j'oubliais la réponse. (*Elle la lui rend.*)

ZAMBULO.

Vous l'avez lue?

SÉRAPHINE, *ironiquement.*

Comme j'ai beaucoup de mémoire, j'en ai retenu toutes les pensées.

ZAMBULO, *vivement.*

Toutes les pensées! ah! combien je suis heureux!

SÉRAPHINE.

Quoi ! vous prenez pour un aveu ?...

ZAMBULO.

Si j'ai le bonheur de vous plaire, pourquoi ne pas en convenir ?

SÉRAPHINE.

Je ne le pourrais pas.

AIR :

Quand notre franchise est extrême,
On fait de nous ce que l'on veut.
Il faut, messieurs, lorsqu'on vous aime
Le dire le plus tard qu'on peut.
Femme qui fait l'aveu fidèle
D'un premier sentiment d'amour
Est la fleur, qui, s'ouvrant au jour,
Perd le parfum qu'elle recèle.

ZAMBULO.

Ne me jugez pas...

SÉRAPHINE.

Monsieur, retirez-vous ; si mon tuteur vous voyait...

ZAMBULO.

Votre tuteur ? sans doute il aspire à vous épouser ?

SÉRAPHINE.

En seriez-vous jaloux ?

ZAMBULO.

Vous voir, fait désirer le bonheur de posséder votre main.

SÉRAPHINE.

AIR :

Monsieur, à ma main renoncez.

ZAMBULO.

Madame, elle est par trop jolie !

SÉRAPHINE.

Je ne vous aime pas assez.

ZAMBULO.

Moi je vous aime à la folie.

SÉRAPHINE.

De perdre la raison, hélas !
Si vous ne pouvez vous défendre,
Monsieur, je ne me charge pas
De vous la rendre.

ZAMBULO, *vivement.*

Le charmant aveu !

SÉRAPHINE.

Vous prenez encore ceci pour... Mais vous avez un heureux caractère, qui tourne tout à votre avantage.

ZAMBULO.

Voudriez-vous m'ôter jusqu'aux charmes de l'erreur ?

SÉRAPHINE.

Changez de langage, je ne veux pas que vous me parliez d'amour.

ZAMBULO.

C'est m'ordonner de me taire.

SÉRAPHINE, *à part.*

Ce jeune homme donne une telle expression à ses pensées,... à ses yeux !...

(*Elle réfléchit.*)

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, ZAMBULO, LE DIABLE.

LE DIABLE, *venant doucement derrière Zambulo.*

Le tuteur se met en route pour revenir.

ZAMBULO.

Empêche-le d'arriver trop tôt.

LE DIABLE.

Comment ?

ZAMBULO.

Fais-le tomber.

LE DIABLE.

Dans un fossé ?

ZAMBULO.

Oui.

LE DIABLE.

Il y est.

ZAMBULO.

Qu'il y reste.

SÉRAPHINE, *apercevant le diable.*

Quelle figure affreuse!

ZAMBULO.

Ne craignez rien.

SÉRAPHINE.

Quel est cet homme?

LE DIABLE, *à l'oreille de Zambulo.*

Votre valet.

ZAMBULO.

AIR :

Pour lui j'ai beaucoup d'amitié,
C'est un bon diable à mon service,
Qui pour moi s'est expatrié,
(*Au Diable.*)
Je reconnais ce sacrifice.

(*A Séraphine.*)

Pour ceux qui se donnent à lui
C'est l'ami le plus serviable ;
C'est en intrigue un tel appui,
Qu'on l'appelle le Diable.

SÉRAPHINE.

Il me fait aussi peur que s'il était le diable même.

ZAMBULO.

Quelle prévention ! (*Bas au diable.*) Retiens Séraphine.

(*Le diable s'approche de Séraphine pour que sa vue se fixe sur son manteau.*)

SÉRAPHINE.

Que de masques je vois sur ce manteau ! quelle singulière livrée !

LE DIABLE.

C'est celle de bien des gens !

ZAMBULO.

Mon valet est un original ; il est l'inventeur des masques.

LE DIABLE, *montrant son manteau.*

Je porte le tableau de ma marchandise pour en donner le choix.

AIR :

Voyez cette collection
De masques à plus d'un visage.
Voilà celui de la raison ;
Mais on en fait fort peu d'usage.
En voici de plusieurs façons,
La couleur fait leur différence ;
Ce sont *masques d'opinions*,
Changeant selon la circonstance.

AIR :

Faiseurs d'extraits, imitateurs,
Prennent celui *de la science.*
Voici pour marchands et prêteurs
Le masque *de la conscience.*
Vous voyez là pour maint auteur
Le masque *de la modestie.*
Voici de tous le plus trompeur,
Le masque *de l'hypocrisie.*

Variant dans leurs sentiments,
Selon leurs plus grands avantages,

Les politiques-courtisans
Prennent ce *masque à deux visages.*
Observateur de nos travers
L'acteur de science profonde,
Imitant visages divers,
Prend le *masque de tout le monde.*

Comme on voit se multiplier
Celui-là dans toute la France!
Pour les filles à marier
C'est le *masque de l'innocence.*
Celui-ci quand vous le portez
Foule d'amis vous importune,
Mais ôtez-le..... seul vous restez;
C'est le *masque de la fortune.*

(*Wesler paraît à la grille.*)

ZAMBULO, *vivement, bas au diable.*

Pendant que tu nous débitais ta marchandise, le tuteur gagnait du chemin. Le voici qui nous surprend : il cherche sa clef.

LE DIABLE.

Elle est perdue.

SCÈNE VIII.

SÉRAPHINE, ZAMBULO, LE DIABLE, WESLER, BRIGITTE.

(*Wesler est toujours à la grille.*)

BRIGITTE, *à Séraphine.*

Comment, Mademoiselle, mon maître n'est pas encore de retour? (*Voyant Zambulo et le diable.*) Quels sont ces étrangers?

SÉRAPHINE, *voulant se retirer.*

Je ne sais.

ZAMBULO *la retient en se jetant à ses genoux.*

Expliquez-vous, puis-je espérer?...

WESLER, *à la grille, impatient de ne pas trouver sa clef et de voir Zambulo aux pieds de Séraphine, appelle Brigitte que le diable occupe avec son manteau.*

Brigitte.

ZAMBULO, *à Séraphine.*

Différez votre mariage.

WESLER, *avec colère.*

Brigitte. Ah ! coquine.

SÉRAPHINE, *à Brigitte en lui montrant Wesler à la grille.*

Allez donc ouvrir.

BRIGITTE.

J'y vais. (*Elle cherche sa clef.*) Où diable est-elle ?

ZAMBULO, *à Séraphine.*

Mon nom est Zambulo, ma famille peut s'allier à la vôtre.

WESLER *appelant.*

Séraphine.

SÉRAPHINE, *à Brigitte.*

Eh bien ! en finirez-vous?

BRIGITTE.

Je ne trouve pas ma clef.

(*Zambulo fait signe au diable de la faire retrouver.*)

LE DIABLE, *à Brigitte.*

Elle est à la grille, en dedans.

ZAMBULO, *au diable.*

Nous allons être éconduits, le vieillard est fin.

LE DIABLE.

Pas tant que moi.

(*Wesler entre furieux et boitant.*)

SÉRAPHINE, *à Wesler.*

Que vous est-il arrivé? vous boitez!

WESLER, *à Zambulo.*

Est-ce ainsi, Monsieur, qu'on s'introduit dans une maison? (*A Séraphine.*) Pourquoi étiez-vous dans ce jardin?

SÉRAPHINE.

Je vous y attendais pour le savoir.

WESLER.

Vous m'attendiez ! était-ce pour me rendre témoin ?... (*A Brigitte.*) C'est donc ainsi que tu suis mes ordres ?

BRIGITTE.

Je les ai suivis, comme je les ai entendus.

SÉRAPHINE.

Elle m'a dit que vous vouliez que je me rendisse dans ce jardin.

WESLER.

Suis-je assez malheureux aujourd'hui? je veux me marier ; je soupçonne que j'ai un rival, je l'épie. Je suis au moment de le connaître, et il faut que malgré moi je m'absente, pour courir après un homme qui m'emporte cent mille francs !

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Hélas ! de même qu'un fou,
Qui vient de briser sa chaîne,
Je cours sans reprendre haleine,

Pensant me casser le cou.
Je m'introduis chez le traître;
Son valet vient à paraître,
Ah ! bien avant vous mon maître,
Dit-il, s'est mis en chemin.
Ma perte est inévitable ;
Il faut vraiment que le Diable
Se mêle de mon destin. (*bis.*)

Ayant le pressentiment
Qu'un rival plein d'espérance
Peut ici dans mon absence
Se glisser adroitement;
Je cours, rencontre une butte,
Dans un fossé je culbute,
Et tout boitant de ma chute
J'arrive, et je suis certain !....
Mon mal est inévitable,
Il faut vraiment que le Diable
Se mêle de mon destin. (*bis.*)

(*Au diable et à Zambulo.*) Vous en riez! (*A Séraphine.*) Comment n'avez-vous pas dit à Monsieur de se retirer?

SÉRAPHINE.

Croyez que je me suis amusée de la déclaration

que Monsieur m'a faite, et que je l'ai prié instamment de ne plus reparaître devant moi.

WESLER, *avec surprise et joie.*

Ma Séraphine, il se pourrait!..... (*A Zambulo, avec ironie.*) Je suis vraiment fâché pour vous de cette disgrâce; qu'elle vous serve de leçon.

ZAMBULO, *bas au diable.*

Le maudit vieillard! nous ne pourrons jamais nous introduire dans sa maison.

LE DIABLE.

Laissez-moi faire; avec mon aide on s'introduit partout.

WESLER, *à Séraphine.*

Je veux que tout de suite on aille chez le notaire.

SÉRAPHINE, *troublée.*

Monsieur...

ZAMBULO, *bas au diable.*

Bon! elle hésite.

WESLER, *à Séraphine; il se jette à ses pieds.*

Ne retardons pas notre bonheur, je t'en conjure! je suis d'une joie... (*Il ne peut se relever.*) Ah! quelle douleur!

ZAMBULO, *avec ironie, l'aidant à se relever.*

Que cette disgrâce vous serve de leçon.

WESLER, *avec humeur.*

Je vous remercie de votre secours; retirez-vous.

ZAMBULO.

Je ne vous abandonnerai pas dans cet état de souffrance.

WESLER, *avec colère.*

Je vous dis, Monsieur, que... (*Il lui prend une attaque de paralysie sur la langue; on l'assied sur un banc.*)

SÉRAPHINE, *effrayée.*

Il ne peut plus parler!

BRIGITTE.

C'est une paralysie.

SÉRAPHINE, *à Zambulo.*

Ah ! Monsieur, ne nous abandonnez pas.

ZAMBULO.

Non, assurément.

SÉRAPHINE.

Aidez-nous à le conduire dans son appartement.

(*Wesler fait signe qu'il ne le veut pas, il prend un crayon pour écrire ; il ne peut remuer ses doigts, le crayon tombe.*

BRIGITTE, *croyant deviner l'intention de Wesler.*

Vous voulez que j'aille chez le notaire pour votre testament ? (*Signes de Wesler.*) Quoi ! pour votre mariage ?

ZAMBULO, *au diable.*

Il fallait aussi couper la parole à cette femme.

LE DIABLE.

Je n'ai jamais pu empêcher une femme de parler.

(*Wesler, fatigué des efforts qu'il a faits, s'endort; Zambulo et Brigitte aident à le rentrer dans la maison.*)

ZAMBULO, *au diable.*

Ne me perds pas de vue.

LE DIABLE, *à Zambulo.*

Vous voilà dans la maison, faites-vous connaître. Moi, je m'attache à la gouvernante.

(*Il retient Brigitte qui va chez le notaire.*)

SCÈNE IX.

LE DIABLE, BRIGITTE.

LE DIABLE, *retenant Brigitte.*

Vous êtes bien pressée.

BRIGITTE.

Laissez-moi, je vais chez le notaire.

LE DIABLE.

Vous êtes bien farouche; vous ne l'avez pas toujours été.

BRIGITTE.

D'où me connaissez-vous ?

LE DIABLE.

Nous sommes d'anciennes connaissances ; dans votre jeunesse je vous ai rendu bien des services.

AIR : *Il y a cinquante ans et plus...* (dans la caverne)

Vous possédiez la beauté,
Vous aviez la grâce en partage,
Le cœur le plus indompté
Vous demandait (*bis*) l'esclavage.
Dans le passé de votre âge
Je vous servais à loisir;
Le présent vous décourage,
Jouissez du souvenir.

BRIGITTE.

Tandis que vous me retenez, votre maître s'entretient avec Séraphine, et le mien...

LE DIABLE, *se retournant du côté de la maison.*

A repris la parole auprès de sa pupille. (*A part.*) Pillardoc, mon ennemi, détruit en ce moment tout

ce que j'ai fait pour Zambulo. (*Haut.*) Mon maître se découvre trop au tuteur, il va se faire éconduire.

BRIGITTE.

Comment voyez-vous ?...

LE DIABLE.

J'ai l'œil pénétrant, je vois tout ce qui se passe dans cette maison comme dans le fond de votre âme.

BRIGITTE, *à part.*

Je n'y peux plus tenir. (*Haut.*) Je vais chez le notaire.

LE DIABLE, *la retenant.*

Vous n'irez que quand il en sera temps.

BRIGITTE.

Il faut que j'y aille maintenant.

LE DIABLE.

Je ne le veux pas.

BRIGITTE.

Laissez-moi.

LE DIABLE.

Courez donc.

BRIGITTE.

Aïe... aïe... la crampe!

SCÈNE X.

LE DIABLE, SÉRAPHINE, BRIGITTE.

SÉRAPHINE, *vivement à Brigitte.*

Reviens-tu de chez le notaire ?

BRIGITTE.

Je n'ai pas pu y aller, il m'a pris une crampe de diable.

SÉRAPHINE.

Tant mieux.

BRIGITTE.

Tant mieux?

SÉRAPHINE, *à part.*

Ce jeune homme me jette dans une incertitude… Allez auprès de mon tuteur.

LE DIABLE, *à Brigitte qui rentre dans la maison.*

Si tu parles, je fais pleuvoir sur toi apoplexie, paralysie, épilepsie, pleurésie, hydropisie. (*En s'en allant.*) Songeons à servir Zambulo.

SCÈNE XI.

SÉRAPHINE.

Zambulo ne sort pas de ma pensée… j'aime ce jeune homme. Ma main est promise à mon tuteur, qui se confie à moi pour congédier son rival! (*Zambulo paraît.*) Il me l'envoie et le voici qui nous observe. (*Wesler est à une fenêtre de la maison.*)

SCÈNE XII.

SÉRAPHINE, ZAMBULO, WESLER.

ZAMBULO, *à Séraphine.*

Il faut donc me séparer de vous !

SÉRAPHINE.

Oui, Monsieur.

ZAMBULO.

Peut-être pour toujours?

SÉRAPHINE, *se tournant vers la fenêtre.*

Oui, Monsieur.

WESLER, *à sa fenêtre.*

Fort bien.

ZAMBULO, *bas.*

Vous aimer ! et ne plus vous revoir ! Renoncer à votre main ! c'est pour toujours renoncer au bonheur.

SÉRAPHINE.

Je ne pense pas cela. Vous ne me connaissez pas ; je n'ai point, il est vrai, de défauts essentiels.

AIR :

En deux mots écoutez l'aveu
Que j'aurais dû déjà vous faire.
J'ai des caprices, mais fort peu.
Je suis sensible et point legère.
(En riant) Enfin soyons de bonne foi,
Je possède un tel caractère,
Qu'on fait tout ce qu'on veut de moi,
Pourvu que l'on sache me plaire.

ZAMBULO, *à part.*

Répondons sur le même ton.

(*Même air.*)

Pour moi voilà ce que je suis :
Très-confiant et très-sincère;
Aimable autant que je le puis,
Me pliant à tout caractère.
De la raison je suis la loi,
Je suis celle de la folie;

On fait tout ce qu'on veut de moi
Pourvu qu'on soit femme... et jolie.

SÉRAPHINE, *piquée.*

Ah! pourvu qu'on soit jolie!

ZAMBULO, *à part.*

Elle est jalouse. Je suis aimé.

WESLER, *à Zambulo de sa fenêtre.*

C'est assez, il est temps de vous retirer.

ZAMBULO, *à Séraphine.*

Vous voulez m'éprouver. Il ne faut plus feindre; nous n'avons pas de temps à perdre. Je vous ai fait connaître ma naissance, ma fortune, mon amour; c'est à vous de me faire connaître mon sort.

SÉRAPHINE.

J'ai promis...

ZAMBULO, *vivement.*

Si l'on trouvait un moyen d'anéantir cette promesse?

SÉRAPHINE, *hésitant.*

Monsieur... voici mon tuteur. (*Haut.*) Éloignez-vous.

ZAMBULO, *bas.*

Pour reparaître.

WESLER, *à Séraphine.*

A merveille. (*A Zambulo, avec ironie.*) Mon hymen va se conclure. Je ne vous propose pas de me servir de témoin..... Voulez-vous recevoir mon compliment de condoléances et mes adieux. Séraphine, rentrons.

SCÈNE XIII.

ZAMBULO.

Quelle est ma position! on veut s'unir à moi, mais une promesse de mariage y met obstacle... on consent à ce que j'éconduise un rival, et je n'ai pas

le temps d'agir !..... il n'y a que le diable qui peut me tirer de ce pas... où est-il donc ? le voici.

SCÈNE XIV.

ZAMBULO, LE DIABLE, *sous le même habillement que Zambulo.*

ZAMBULO.

Je suis aimé ; mais...

LE DIABLE.

Tout est préparé pour la réussite de mon projet.

ZAMBULO.

Quel est-il ? pourquoi ce même habillement que moi ?

LE DIABLE.

Laissez-moi faire, vous épouserez Séraphine du consentement même de votre rival.

ZAMBULO.

C'est impossible.

LE DIABLE.

Impossible ! et c'est à moi que vous dites cela.

AIR : *Mon père était pot.*

Je trouve un moyen excellent;
Au gré de votre envie.

ZAMBULO.

Exécutons-le promptement.

LE DIABLE.

L'entreprise est hardie.
(*Il parle à l'oreille de Zambulo.*)

ZAMBULO.

Quoi ! de bonne foi ?

LE DIABLE.

Vraiment, croyez-moi,
C'est ce qu'il reste à faire.

ZAMBULO.

Hélas ! je crains tout.

LE DIABLE.

Le diable partout
Sait se tirer d'affaire.

Séraphine est dans sa chambre, c'est le moment d'exécuter mon projet.

ZAMBULO.

Je tremble pour ses jours.

LE DIABLE.

Ne craignez rien; elle est sous ma sauvegarde. (*Il lui donne un papier.*) Prenez cet écrit, vous le donnerez quand... Voici le tuteur, tenez-vous près d'ici; moi, j'entre dans la maison. (*Le diable lui dit tout bas ce qu'il doit faire de l'écrit; tous deux se retirent.*)

(*Le diable saisit le moment où Wesler, réfléchit, pour se glisser dans la maison.*)

SCÈNE XV.

WESLER.

Brigite m'a dit avoir averti le notaire, il ne doit pas tarder. Ce mariage assure mon bonheur pour

le reste de mes jours. L'amour n'est plus dans mon cœur, l'amitié va le remplacer; autre âge, autre sentiment, voilà notre existence.

Air : *Vaudeville de Jean-Monet.*

La vie est une journée,
Qu'on remplit tant bien que mal;
On donne la matinée
Au sentiment filial;
Et l'amour,
A son tour,
A midi jouit bien vite,
Et laisse, en prenant la fuite,
L'amitié finir le jour.

Combien je suis tranquille depuis que cet étranger est parti! Je redoutais surtout son valet, qui m'a l'air d'un bien mauvais sujet, capable de grandes entreprises...

(*On entend crier au secours.*)

(*Wesler effrayé.*) C'est la voix de Séraphine! sa chambre est toute en feu! (*Plusieurs person-*

nages paraissent.) Courons la secourir. (*Il ne peut marcher.*)

AIR : *Quel désespoir!*

Ah ! quelle horreur !
Le feu croît avec violence.
Ah ! quelle horreur !
Comment arrêter sa fureur?

SCÈNE XVI.

WESLER, BRIGITTE, ZAMBULO.

WESLER.

Ah ! quel malheur!
La voir mourir en ma présence!
Ah ! quel malheur!
Le désespoir est dans mon cœur.
Dans le feu qu'on s'élance,
Pour sauver son existence,
Je donne en récompense
Mon bien à son libérateur.

ZAMBULO, *accourant un papier, une plume à la main.*

Je demande sa main.

WESLER.

Secourez-la.

ZAMBULO, *présentant le papier et la plume.*

Signez.

WESLER.

Je vous donne mon bien... à ma mort.

ZAMBULO.

La main de Séraphine, signez.

WESLER, *signant.*

Sauvez-la.

SCÈNE XVII.

WESLER, PERSONNAGES CHANTANTS.

A son ardeur
O! ciel prêtez votre puissance;
A notre cœur
Ciel juste, rendez le bonheur!

SCÈNE XVIII.

WESLER, SÉRAPHINE, ZAMBULO,
LE DIABLE, *sous son costume ordinaire.*

SÉRAPHINE, *revenant à elle-même.*

Que m'est-il arrivé ?

WESLER.

On t'a sauvée des flammes.

SÉRAPHINE.

Mon libérateur ?

WESLER, *montrant Zambulo.*

Le voici.

SÉRAPHINE, *à Zambulo.*

Ah ! Monsieur ! quelle reconnaissance ! vous m'avez sauvée ?

ZAMBULO.

Moi ? hélas !

SÉRAPHINE, *avec tristesse.*

Ce n'est pas vous?

WESLER.

Qui donc?

LE DIABLE.

C'est moi. Il faut vous le dire, puisqu'on ne veut pas vous tromper. J'avais les habillements de mon maître, étant sûr de sauver votre pupille.

WESLER.

Comment! vous étiez sûr...

LE DIABLE.

Je suis à l'épreuve du feu. J'ai soufflé si bien l'incendie, qu'il n'y avait que moi qui pouvais le braver.

WESLER.

Vous avez mis le feu à ma maison!

LE DIABLE.

Pour vous forcer de donner la main de votre

pupille à mon maître ; vous alliez l'épouser, il fallait trouver un moyen expéditif.

WESLER.

Quelle horreur ! je ne sais de quel pays vous êtes.

LE DIABLE.

Des pays chauds.

WESLER.

Vous paraissez avoir fait plus d'un métier.

LE DIABLE.

AIR :

Je suis parfois un peu sorcier,
Je suis acteur souvent comique ;
Et j'ai fait le rôle premier,
Dans plus d'une scène tragique.
D'un honnête homme je sais comme
On parvient à faire un fripon ;
Mais je n'ai jamais pu, dit-on,
D'un fripon faire un honnête homme.

Voit-on sa fortune saisie
Par d'avides créanciers ;
Un mort revient-il à la vie
En dépit de ses héritiers ;

Un amant est-il infidèle ;
Un joueur a-t-il tout perdu ;
Un époux en a-t-il trop vu ;
Toujours on dit que je m'en mêle.

(*Plusieurs personnages.*)

C'est le diable.

LE DIABLE.

Pour vous servir. Oui, je suis Asmodée, dit le diable boiteux, comme vous le voyez. (*Montrant sa jambe.*)

WESLER.

Vous êtes connu depuis longtemps.

LE DIABLE.

Ma réputation date de la fin de l'âge d'or : c'est dans le fameux jardin d'Éden que je fis mon coup d'essai, et assurément il vaut un coup de maître.

AIR :

Glissant le poison de mon âme
Dans une pomme, mon trésor,

Je tentai la première femme,
Et je vis cesser l'âge d'or.

ZAMBULO.

D'après ce qu'éprouve mon âme,
Moi, j'affirme, au nom de l'amour,
Que l'âge d'or date du jour
Du premier péché de la femme.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Le notaire est arrivé.

LE DIABLE, *à Zambulo et à Séraphine.*

Comme votre union est mon ouvrage, je vous promets de ne la point troubler. Vous allez être heureux, toute communication doit cesser entre nous. Adieu, je retourne dans mon pays.

WESLER, *le retenant.*

Et mes cent mille francs?

LE DIABLE.

Je vous les ferai retrouver ; mais que ce soit sans conséquence ; car je rends service quelquefois, mais je ne répare pas le mal que j'ai fait.

AIR :

Dans ce monde il est bien des gens
A qui je rends souvent service,
Car j'oblige les intrigants,
Et tous les partisans du vice.

ZAMBULO.

En effet, que d'amis nombreux
Doivent contenter votre joie,
Si vous mettez au nombre ceux
Que tous les jours on vous envoie.

LE DIABLE *au public.*

C'est être fou, dis-je à l'auteur,
Qui m'invoquait pour son ouvrage,
Que de prétendre sans frayeur,
Traiter le diable après Le Sage ;
Mais il a bravé le danger
De la censure redoutable ;
Messieurs, veuillez pour l'obliger
Envoyer vos amis au diable.

UN JOUR D'ÉLECTIONS

BLUETTE-PROVERBE

EN VERS.

PERSONNAGES.

UN CANDIDAT.

UN ÉLECTEUR.

UN AVOCAT, ami du candidat.

UN ÉLECTEUR à cent écus.

UN ROYALISTE candidat.

La scène est dans toute la France.

UN JOUR D'ÉLECTIONS[1].

BLUETTE-PROVERBE.

Promettre est un, et tenir est un autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Plusieurs électeurs sont rassemblés.*)

LE CANDIDAT, UN ÉLECTEUR.

LE CANDIDAT, *aux électeurs.*

Nous le voyons enfin ce jour tant désiré,
Où de libéralisme amplement enivré,
Chaque électeur devient une part de puissance,

1. Au mois de juillet 1830, avant la révolution.

Pour donner à son gré des tuteurs à la France.
Si, sur le plus zélé vous fixez votre choix,
Je puis en appeler, Messieurs, à votre voix.
A servir le parti mon esprit s'abandonne,
J'en serai constamment la plus ferme colonne;
Parlez, à vos conseils vous me verrez soumis :
Construisez, je soutiens; détruisez, je détruis;
Pour avoir votre voix il n'est rien qu'on ne fasse.

L'ÉLECTEUR.

Des ministres surtout n'acceptez pas de place.

LE CANDIDAT, *d'un air benin aux électeurs.*

Ce serait seulement par intérêt pour vous :
Pouvoir vous obliger me paraîtrait si doux!
A votre œil scrutateur franchement je m'expose;
Pour ce département je prendrai fait et cause,
De chaque réclamant j'emprunterai la voix,
De vos pétitions je soutiendrai les droits :
Même dès ce moment, Messieurs, je prends en note
De faire supprimer l'abus du double vote;

Et de tout criminel plaignant le triste sort,
Je veux qu'il soit absous de la peine de mort;
Enfin, faisant valoir un noble caractère,
Pour vous je braverai tribune et ministère.

L'ÉLECTEUR, *avec ironie.*

Ce que nous demandons dans l'intérêt de tous,
C'est de vous voir agir pour nous comme pour vous.

LE CANDIDAT.

Avec mes intérêts je confondrai les vôtres.

L'ÉLECTEUR.

C'est de votre bonheur faire celui des autres.
Ce système est fort juste autant qu'il est adroit.
De l'observation je réclame le droit.

LE CANDIDAT.

De moi me défiant aux conseils je me plie.

L'ÉLECTEUR.

Faire marcher de front avec philosophie,
Le bien particulier et le bien général,
D'un ou d'autre côté peut devenir fatal,

Et mon bon sens me dit (souvent il me seconde)
Qu'il faut n'être plus soi pour être à tout le monde.
Je conclus, en jugeant ce qu'on voit chaque jour,
Qu'en travaillant pour nous et pour vous tour à tour
Votre esprit tournera selon la circonstance,
Et de votre côté penchera la balance.
Qui possède une place est-il indépendant?
Tout député doit l'être : une place vraiment...

LE CANDIDAT.

Que l'on m'en propose une, alors je la refuse.

L'ÉLECTEUR.

Cette profession nullement ne m'abuse,
Pour qui voudrait tromper elle est d'un trop grand prix.
Que de fois dans ce piége avons-nous été pris!
Du temple de Plutus assiége-t-on la porte!
Nombre de députés forment une cohorte,
C'est à qui par intrigue y pourra pénétrer;
Qui le matin en sort le soir peut y rentrer;
Ainsi nos envieux à paroles sinistres,

Ont fait souvent changer le destin des ministres.
Combien avons-nous vu tels et tels opposants,
Du contraire parti devenir courtisans !
De mes doutes enfin, moi, je conclus, en somme,
Qu'on voit le plus souvent la place faire l'homme ;
Si vous nous promettez de n'en point accepter,
Au rang de vos votants vous pouvez nous compter.

LE CANDIDAT, *d'un air benin.*

Celle de député que votre vœu me donne
Est la seule honorable et que j'ambitionne.
Je ne suis pas de ceux qui, faux par sentiment,
Colorent l'intérêt de la foi du serment.

L'ÉLECTEUR.

Plus on veut m'affirmer, moins on me persuade.
De certains faits récents je tire ma boutade.

LE CANDIDAT.

Si les ordres encor subsistaient ici-bas,
Je fonderais soudain celui de saint Thomas ;
Comptant les non-croyants qui peuplent ma patrie,

Bien nombreuse, ma foi, serait la confrérie !

L'ÉLECTEUR.

Mais au reste, Messieurs, je ne vous dicte pas
Le nom qu'on doit choisir parmi les candidats.
On doit voir maintenant les partis en présence,
Allons au champ d'honneur faire noble défense.

(*Il sort avec les autres électeurs.*)

SCÈNE II.

LE CANDIDAT.

Si tous les électeurs se méfiaient ainsi,
Je pourrais à bons droits perdre mon temps ici,
Car, en interrogeant ma double conscience,
De moi-même, oui, de moi je suis en défiance ;
Je crains à chaque instant de me trop découvrir,
Toujours sur le qui-vive, un mot peut me trahir.
Il faut trop brusquer l'un ou bien trop flatter l'autre,

Devant moins fin que soi passer pour bon apôtre.
Quand j'achète si cher le nom de candidat,
C'est mon bien que je veux, non celui de l'état.

(*Regardant autour de lui.*)

Ne parlant qu'à soi-même on a de la franchise.
Député, je ferai tout aller à ma guise ;
J'ai de l'ambition et prétends parvenir,
J'ai le cœur et l'esprit pleins de mon avenir.
Je veux près du public plaider ma propre cause,
Faire parler de moi, devenir quelque chose,
Réveiller le destin qui m'a mis en oubli.
Je suis né roturier, je veux être anobli ;
On pourra se moquer de ma nouvelle date,
N'importe ; quel qu'il soit un titre toujours flatte :
Lorsqu'il vous le refuse on l'achète à l'état,
En le consolidant du nom de majorat.
Député, je deviens un parfait égoïste,
Des plus grands protecteurs je me mets à la piste,
Je ne laisse échapper aucune occasion,

Il faut toujours prévoir la dissolution.

Je suis seul, j'ai tout dit ainsi que je le pense ;
Mais devant le public c'est une différence.

SCÈNE III.

LE CANDIDAT, UN AVOCAT *électeur*.

L'AVOCAT.

Sur tes instructions j'ai dressé tous mes plans,
Je t'ai fait des amis.

LE CANDIDAT.

Au moins des partisans.

L'AVOCAT.

J'ai combattu, mon cher, plus d'une forte tête,
Qui sur la tienne, hélas! conjuraient la tempête.
Il a, me disait l'un, l'esprit trop plein de feu,
Pour pouvoir se tenir dans un juste-milieu.

L'autre ajoute soudain, élevant la parole,
Je juge que l'intrigue est la seule boussole
Qui dirige sa barque et le conduit au port.
Tous ces bruits vrais ou faux compromettaient ton sort;
En habile avocat j'ai saisi ta défense.
Sur le siècle tu sais quelle est notre influence;
Nous savons riposter à l'argument surtout;
Pour pouvoir entraîner la parole fait tout;
Nous tournons les esprits de diverses manières,
Et du siècle, en un mot, nous sommes les lumières;
Encore quelque temps nous parviendrons, je crois,
Au droit puissant de faire et défaire les rois.

LE CANDIDAT, *avec ironie.*

J'en suis si convaincu que je soupçonne même
Qu'un jour un avocat ceindra le diadème.

L'AVOCAT.

Le peuple au moins dirait : s'il lui faut pour régner
Défendre notre cause, il saura la gagner.

LE CANDIDAT.

La plaider.

L'AVOCAT.

Mais songeons à la crise terrible
Où tu vas te trouver.

LE CANDIDAT.

Oui, songeons au possible,
Que le roi tel ou tel règne à sa volonté,
Que m'importe! pourvu que je sois député.

L'AVOCAT.

Prodiguant mes discours avec amples largesses,
Toute mon éloquence était dans tes promesses.

LE CANDIDAT.

C'est là le point d'appui, c'est le nœud gordien.

L'AVOCAT.

Mais à ta conscience elles ne coûtent rien.

LE CANDIDAT.

Il faut bien employer les moyens nécessaires :
Les promesses, mon cher, sont l'esprit des affaires.

L'AVOCAT.

Quoique tes opposants fussent de vrais lutins,
J'ai su dans tes filets prendre les plus mutins.
Faisant de mon métier servir les avantages,
J'ai dans les deux partis obtenu des suffrages.
L'anti-ministériel vote dans notre sens,
Et plus d'un royaliste ont été bonnes gens :
Je les ai divisés, admirable tonique
Que l'on doit appliquer sur le mal politique.
Anti-ministériels, secondant nos travaux,
Royalistes de nom, de fait sont libéraux.

LE CANDIDAT.

Quel service, mon cher! je n'ose pas y croire.

L'AVOCAT.

Quand tu seras placé, n'en perds pas la mémoire ;
Il en est encore un que tu peux demander,
Et qu'avec mes moyens je saurai t'accorder.
Écoute, ton esprit n'est point trop ordinaire,
Dans la société tu prouves qu'il sait plaire ;

Mais dans la chambre un jour s'il fallait haranguer,
Peut-être on t'y verrait ne point te distinguer.
La parole en public devient embarrassée,
Trop de timidité fait tort à la pensée,
Enfin nous pourrions dire, en citant plus d'un fait,
Tout député n'a pas la parole à souhait.
Il est pour suppléer à cette insuffisance,
De jeunes écrivains fabricants d'éloquence ;
Pour bien des députés obligés aux discours,
Ils tiennent à Paris des bureaux de secours.
Par un tort du destin tu n'as pas de fortune,
Va comme tels et tels la faire à la tribune.
Dans les occasions si tu veux m'employer,
Pour défendre tes droits j'écris ton plaidoyer.
Pouvoir lire un discours est un grand avantage,
On brave la tribune avec plus de courage.

LE CANDIDAT.

Oui ; mais quand on se voit forcé de riposter,
Ah ! dans quel labyrinthe on vient de se jeter !

L'AVOCAT.

Fais comme l'avocat s'en tire à l'audience,
On remet la réplique à toute autre séance.
Alors à ton faiseur de discours opposants,
De répondre pour toi tu donneras le temps.

(*Un électeur paraît, c'est un candidat royaliste, ancien député.*)

Voici le royaliste, il faut savoir nous taire;
Crois-moi, retirons-nous devant cet adversaire ;
Car celui-là n'est pas du nombre des amis,
Qui, crédules et sots, nous deviennent soumis;
S'étant toujours tenu, sans broncher, dans sa ligne,
De l'honneur à bon droit il peut porter l'insigne.

LE CANDIDAT, *sortant avec l'avocat.*

Sa fixité pourra devenir son appui ;
Mais s'il n'intrigue pas, on intrigue pour lui.

SCÈNE IV.

LE ROYALISTE, *montrant le candidat qui se retire.*

Voici l'ambitieux qui n'a d'autre mérite
Que d'arriver plus tôt à ce qu'il sollicite.
Dans nulle circonstance il n'est dans l'embarras ;
Jamais près du pouvoir il ne fait de faux pas ;
Solliciteur adroit, de lui seul il s'occupe,
Comme l'aimant au fer il s'attache à sa dupe ;
Par nature arrogant et souple tour à tour,
Il va droit son chemin, ou bien prend un détour ;
Devant les deux partis avec adresse il rampe :
En un mot, pour monter s'accroche à toute rampe.
Ce n'est pas comme lui, dans ma sincérité,
Que j'aspire en ce jour au nom de député ;
Pour l'obtenir j'emploie un moyen légitime,
De l'intrigue il l'attend, je l'attends de l'estime.

SCÈNE V.

LE ROYALISTE, LE CANDIDAT.

LE CANDIDAT, *revenant.*

J'ai bien compté, Monsieur, et recompté mes voix;
A la majorité je passerai, je crois.

LE ROYALISTE.

Ne pensez pas, Monsieur, que toutes soient fidèles.

LE CANDIDAT.

Ah! d'après mon calcul leurs chances sont réelles;
Je puis en perdre vingt.

LE ROYALISTE.

Vous avez tout prévu.

LE CANDIDAT.

Oui, jamais candidat ne fut mieux soutenu.

LE ROYALISTE, *avec ironie.*

Vous savez faire en tout valoir votre mérite,

Et de la faction vous êtes un élite.

LE CANDIDAT.

Pour l'honneur de la France, ainsi que pour son bien,
Le bon parti triomphe.

LE ROYALISTE.

Eh ! quel est-il ?

LE CANDIDAT.

Le mien.

LE ROYALISTE.

C'est une question dont l'avenir se charge.

LE CANDIDAT, *avec humeur.*

Combien les gouvernants nous deviennent à charge !
Par leurs conseils, leurs faits ils trompent votre roi.

LE ROYALISTE.

C'est le vôtre aussi bien que le nôtre, je crois.

LE CANDIDAT.

Eh ! qui dans ce moment gouverne ?

LE ROYALISTE.

Les gazettes.

LE CANDIDAT.

Il n'est de bonnes lois...

LE ROYALISTE.

Que celles que vous faites,
Messieurs les libéraux; vous êtes seuls parfaits,
Et vos destructions ne sont que des bienfaits.

LE CANDIDAT.

Nous faisons guerre à mort aux comités occultes;
Nous voulons avant tout la liberté des cultes.

LE ROYALISTE.

Vous n'en avez aucun.

LE CANDIDAT, *poursuivant*.

Liberté de parler.

LE ROYALISTE.

D'écrire des pamphlets.

LE CANDIDAT,

Il nous faut immoler
Tous les vieux préjugés, enfants du fanatisme,
Qui nous ramèneraient l'affreux absolutisme,

Nous voulons tout changer pour le bonheur de tous.

LE ROYALISTE.

Mais dans ce changement vous ne voyez que vous.
La folle ambition vous tourmente, et pour cause.
N'étant rien, vous voulez devenir quelque chose.
Il vous faut méditer un bouleversement ;
Alors dans ce chaos, assez adroitement,
Quand vous aurez de tel obtenu la disgrâce,
Vous aurez le pouvoir de vous mettre à sa place,
D'y gagner comme lui des trésors, des faveurs,
D'un titre de noblesse acheter les honneurs.

LE CANDIDAT, *avec dédain.*

La noblesse !...

LE ROYALISTE.

Avec elle ici vous voulez feindre,
Et vous la méprisez ne pouvant pas l'atteindre ;
C'est le renard devant la grappe de raisin.
Enfin, vous ne pensez qu'à votre seul destin,
Et sur votre drapeau votre devise est nette,

Ote-toi de ta place afin que je m'y mette.
Mais, monsieur l'amateur des oppositions,
Nous sommes aux aguets des révolutions ;
Voyez-nous au torrent opposer quelques digues,
Qui sauront à propos arrêter vos intrigues;
Les gens mus par le bien, se ralliant au roi,
De leur serment sacré se sont fait une loi.

LE CANDIDAT.

Selon moi, le serment devient en politique,
Un mords à tous chevaux.

LE ROYALISTE.

Suivant votre réplique,
Quelque bride qu'il ait le cheval obéit.
De bride vous voulez changer?

LE CANDIDAT.

Vous l'avez dit.
Ah ! le char de l'état va bientôt se détruire,
Par trop mauvaises mains nous le voyons conduire.

LE ROYALISTE.

Depuis que tant de gens veulent le faire aller.

LE CANDIDAT.

Des ânes on y voit, il faut les dételer.

LE ROYALISTE.

Vous mettant tous au rang de ceux que l'on opprime,
Je vous vois pour détruire un accord unanime;
Pour réédifier vous serez désunis.
Puis, argumentateur et prodigue d'avis,
Chacun voudra donner le plan de l'édifice;
Qui ne le verra pas construit à son caprice,
Du mécontentement donnera le signal,
Ce qu'on eût trouvé bien, on le trouvera mal.
Reconnaissez au roi la volonté suprême
De se sacrifier pour un peuple qu'il aime;
C'est un père qui veut voir heureux ses enfants,
Mais leur dur abandon rend ses vœux impuissants,
Avec légèreté l'un et l'autre le blâme :

Il ne fait que le bien s'il écoute son âme.
Rappelez-vous qu'au sein d'un hiver rigoureux,
Ses sujets les plus chers étaient les malheureux ;
Mais il n'est point exempt des erreurs de la vie :
On commente le mal, le bienfait on l'oublie.

SCÈNE VI.

LE CANDIDAT.

Si comme lui pensaient les partisans du roi,
Ce serait à leur tour à nous faire la loi ;
Mais il émane d'eux tant de projets sinistres,
Qu'on dirait qu'ils ont voix au conseil des ministres.
Laissons-les achever ce qu'ils ont entrepris,
Et dans leur propre piége ils pourront être pris.

SCÈNE VII.

LE CANDIDAT, UN ÉLECTEUR *à cent écus.*

L'ÉLECTEUR, *d'un air satisfait.*

Quoiqu'électeur payant cent écus de patente,
J'en fais plus à moi seul que n'en feraient quarante.
Je suis du comité le plus fidèle agent
Et sais distribuer la parole et l'argent.
Nos affaires vont bien ; ceux qui sont à la tête
Sauront en temps et lieux amener la tempête.
D'après leur ordonnance et surtout leurs leçons,
J'ai du département parcouru les cantons.
Alors j'ai mis en jeu jésuites, jansénistes,
Les frères fouetteurs et les congréganistes,
Tous ces magiques noms qu'on emploie à propos,
Ce qu'on doit appeler le triomphe des mots.
Je n'ai pas oublié de remettre en maximes,

Et les droits féodaux et plus encor les dîmes;
Ces gens de la campagne, aussi simples que bons,
Se laissent encor prendre à ces vieux hameçons.
Dans les groupes, Monsieur, j'ai vu qui? votre femme!

LE CANDIDAT.

Je suis ambitieux; mais ma femme, ma foi,
En fait d'ambition peut valoir mieux que moi,
C'est une politique, et vraiment trop hardie,
Elle s'élève même à la diplomatie.

L'ÉLECTEUR.

La mienne saurait bien lui disputer le pas,
Elle lit les journaux, et surtout *les Débats*.
Par caractère, ici, comme par circonstance,
Ma femme à celui-là donne la préférence.
Après cette lecture elle parle, elle agit,
Et du journal enfin elle prend tout l'esprit.
Quand à vouloir régir sa raison s'abandonne,
Comme sur les états soudain elle raisonne!
Mais il faudrait au moins raisonner sur le sien,

La mode devrait seule être son entretien;
Mais elle m'étourdit de ses plans politiques,
Plutôt que de vouloir contenter ses pratiques;
Ainsi que je la vois varier ses chapeaux,
A la Charte elle fait des articles nouveaux.
Toujours à son esprit la Charte est familière.
Citez-lui quelque article, elle la sait entière.
Je fus de son savoir plus d'une fois témoin,
Elle la peut enfin réciter au besoin.
Dans les conseils douteux, les discussions vives,
On vient la consulter, ainsi que des archives.

LE CANDIDAT, *haut.*

Deux noms de députés balancent le destin,
Et je voudrais, mon cher, jouer à coup certain;
Je ne vois qu'un moyen qui m'offre l'avantage,
C'est celui d'amener le sort du ballottage.

L'ÉLECTEUR.

Contre le concurrent soyez moins animé,
J'assure qu'en second vous serez proclamé.

LE CANDIDAT.

Vos raisons à mes yeux ne paraissent pas nettes :
Je ne vois pas, mon cher, dans les mêmes lunettes.
Vous permettrez qu'ici je m'occupe de moi,
Pour qui veut parvenir l'égoïsme fait loi.
Lorsque visant un but on voit un adversaire,
Arriver le premier est le point nécessaire ;
Ah ! de l'urne d'où sort ce que le destin veut,
Mon collègue en ce jour sortira, s'il le peut.

L'ÉLECTEUR.

Pourquoi rester ici ? ce n'est pas notre place ;
Allons dans l'assemblée y voir ce qui se passe.

LE CANDIDAT.

Non, non, dans l'assemblée il est inconvenant
Que je m'offre en affiche, ainsi qu'un président [1].

1. Le président est parfois présenté par le gouvernement comme son candidat.

SCÈNE VIII.

LE CANDIDAT.

Ainsi que sur les flots la barque abandonnée,
Entre les deux partis flotte ma destinée :
La tempête pourrait me pousser dans le port ;
Mais si je fais naufrage, ah ! quel sera mon sort !
Alors plus de crédit, plus de titre, de place ;
Je serai ballotté de disgrâce en disgrâce !
Pour qui veut s'élever à la haute faveur,
N'être point député c'est le plus grand malheur !...

(*Après avoir réfléchi.*)

Mais pourquoi me livrer aux tourments de la crainte?
Sans me déconcerter j'ai bien joué la feinte,
Tout ce qu'on a voulu ne l'ai-je pas promis?
J'ai flatté mes rivaux, trompé quelques amis,
Lorsque l'on exigea des promesses verbales,

Qui pour mes intérêts eussent été fatales ;
Enfin, pour que mes vœux fussent consolidés,
J'ai fait tous les serments que l'on m'a demandés.
C'est ainsi qu'en agit maint concurrent, je pense :
J'ai suivi la tactique, et j'ai toute espérance.
On vient ; hélas ! que suis-je ? un sot ? ou député ?

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE CANDIDAT, L'AVOCAT.

L'AVOCAT, *accourant.*

Tu viens de triompher !

LE CANDIDAT, *avec joie,*

J'ai la majorité !
Qu'elle m'a coûté cher !

L'AVOCAT, *surpris.*

Quelles sont tes largesses ?
Aurais-tu répandu beaucoup d'or ?

LE CANDIDAT.

Des promesses,
Que dans mes intérêts je ne pourrai tenir.
Doué par le présent, j'implore l'avenir.
De mon ambition quelle est la perspective !
La fortune pour moi fut toujours trop oisive ;
Autant qu'elle m'a fait connaître ses rigueurs,
Autant je vais la voir me combler de faveurs.
Des parvenus heureux je veux suivre les traces,
Souple avec le puissant, distributeur des places,
Je serai tour à tour, dans mon opinion,
Exalté, modéré, selon l'occasion.
La prudence, toujours ma sentinelle active,
Pour défendre mes droits sera sur le qui-vive ?
Qu'elle me dise, un jour, pour sortir d'embarras,
Qu'il ne faut pas voter, je ne voterai pas.
En principe, à sa place il faut être fidèle,
A moins de la quitter pour un autre plus belle.
En vain mes concurrents contre moi lutteront ;

A mes vœux satisfaits d'autres succéderont ;
Le pied dans l'étrier, monté sur ma chimère,
De détours en détours j'arrive au ministère.

L'AVOCAT, *avec ironie.*

Voilà tes commettants, pleins de ta bonne foi,
Dans leur constant espoir bien assurés de toi !

LE CANDIDAT.

Pensant au bien d'autrui, sachons faire le nôtre.

L'AVOCAT.

Oui, mais *promettre...*

LE CANDIDAT.

Est un et tenir est un autre.

VAUDEVILLE.

(*Les Promesses.*)

La promesse, hameçon des sots,
Est d'une ressource bien grande.
L'intrigant la donne à propos,
Sans même qu'on la lui demande.
Celle que l'on fait par écrit,

Est un billet que l'on endosse ,
Un billet de banque en crédit ;
Mais dont l'empreinte est souvent fausse.

Bien des promesses maintenant,
Sont le revers de la franchise,
Pour vous tromper plus sûrement,
On vous les fait à votre guise.
Au processif, riche client,
L'avocat promet gain de cause,
Quoi qu'il en soit il tient l'argent,
La promesse, c'est autre chose.

On devrait graver sur l'airain
Promesse d'ami véritable.
Combien semblent par le destin
N'être écrites que sur le sable!
Belles promesses des amants
Ne sont pas celles qu'on acquitte,
Hélas! sur ses ailes le temps
Nous les emporte dans sa fuite!

Promesses qu'on donne est, dit-on ,
La chose qu'il faut le plus croire;
Mais c'est ainsi que le gascon
Donne un conte pour une histoire.
Pour qu'elles soient au confiant
A beaucoup d'autres supérieures,
On les base sur le serment;
Mais ce ne sont pas les meilleures.

L'AUTEUR ET SON AMI.

BOUTADE.

L'AMI.

Mon pauvre auteur, tu me parais pensif :
Tu veux monter au séjour des Neuf Muses,
Mais à ta main ton Pégase est rétif ;
Baissant l'oreille, il dit que tu t'abuses.

L'AUTEUR.

De l'Hélicon atteindre le sommet !
Cette pensée est noble, mais hardie.
Trop épineux me semble le trajet,

Pour en avoir la téméraire envie.
Modeste autant que peut l'être un auteur,
Je te dirai que ma muse tranquille,
Craignant surtout l'excessive hauteur,
Au pied du mont a fait son domicile.
Là, cultivant les fleurs, les fleurs des champs,
Elle s'est fait une douce retraite,
Non à l'abri de quelques coups de vents,
Mais à l'abri de la grande tempête.

L'AMI.

Tu ne veux pas cultiver le laurier,
Beaucoup trop chère en est la jouissance.
Sage qui craint de se sacrifier,
Sur ses moyens calcule sa dépense.

L'AUTEUR.

Je place ainsi les fonds de mon esprit,
Ce qu'il m'en coûte en rien ne m'importune.
Modestement la mettant à profit,
Je fais valoir ma petite fortune,

Et suis content de l'emploi que j'en fais.
Depuis trente ans ainsi vivant en sage,
Je rends au sort grâce de ses bienfaits,
Quelque petit qu'il ait fait le partage;
Et si parfois je compte des succès,
Je les dois tous, sans doute, à l'indulgence;
Mais l'amour-propre y trouve quelque attrait :
Telle une femme, en jugeant son portrait,
Quoique flattée, y voit sa ressemblance.

L'AMI.

Dans tels succès tu mettrais ton bonheur?
Pauvre aveuglé, tu crois à ton étoile!
Tout son brillant n'est qu'un éclat trompeur.
En ami, moi, je déchire le voile.
Es-tu loué? tu te crois en crédit;
La perfidie a dicté le suffrage.
Tu dois penser que si l'on t'applaudit,
C'est que l'on peut critiquer ton ouvrage.
En ta présence on est approbateur,

Quand en soi-même on te blâme, on te raille.
Oui, de l'éloge as-tu le prix flatteur,
Du bon côté c'est t'offrir la médaille ;
Mais sois absent, le critique pervers,
De la malice excitant le sourire,
De la médaille a montré le revers,
Changeant l'éloge en mordante satire.

L'AUTEUR.

Ah ! tu peins là le critique jaloux
De tout esprit, comme de toute estime ;
Serpent qui mord, mais qui dans son courroux
Ne peut briser une dent de la lime.
Quand à toi seul je me suis confié,
Tu m'as loué, selon ta conscience?

L'AMI.

Non, j'ai commis le péché d'amitié,
En t'enivrant d'une fausse louange.

L'AUTEUR.

Tel dégustant une douce liqueur,

D'un faux nectar un sot gourmet s'enivre,
Hélas ! ainsi que le plus sot auteur,
A la louange un peu trop je me livre.
Quand tu me dis : ne crois pas le flatteur ;
C'est le plus cher de tous mes sacrifices ;
Pourquoi m'ôter la coupe de l'erreur?
Je m'enivrais avec tant de délices !
  J'ai jusqu'ici vécu d'illusions,
De notre vie agréables chimères,
De notre cœur douces émotions ;
Mais comme un songe elles sont passagères !
A quels affronts l'auteur est exposé !
Sa modestie est orgueil déguisé.
Conseil donné cache une perfidie.
L'éloge prend les traits de l'ironie.
Le monde ainsi nous juge à nos dépens !
  Ne tombons plus dans un tel guet à-pens.
Au feu des arts en vain je me consume.
Sachons briser la palette et la plume.

Quelques talents donnent des ennemis ;
Pour être heureux je ne veux plus rien faire ;
Vivons en sot, on a beaucoup d'amis.
Au plus grand nombre il faut chercher à plaire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

FIN DE LA TABLE.





